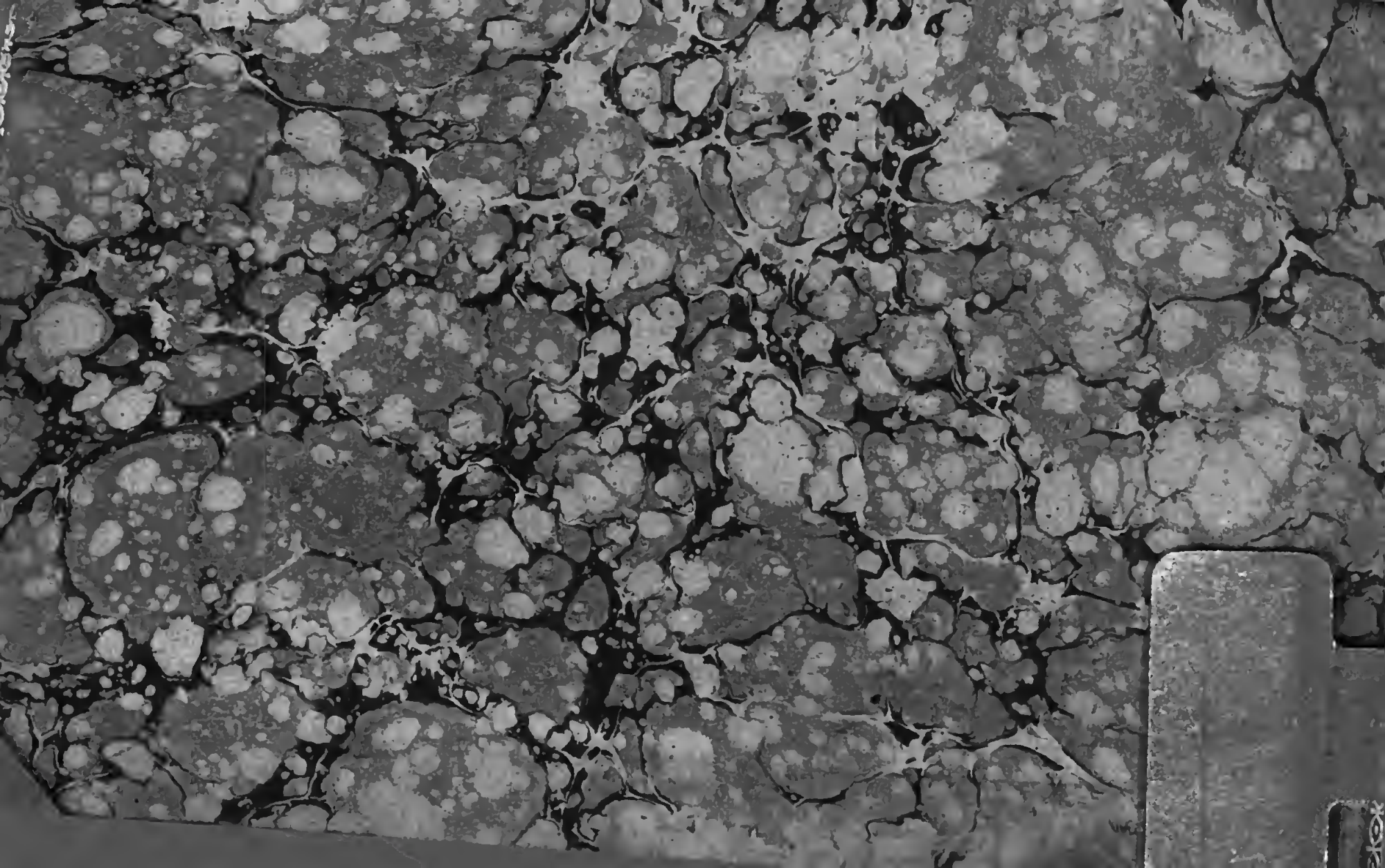
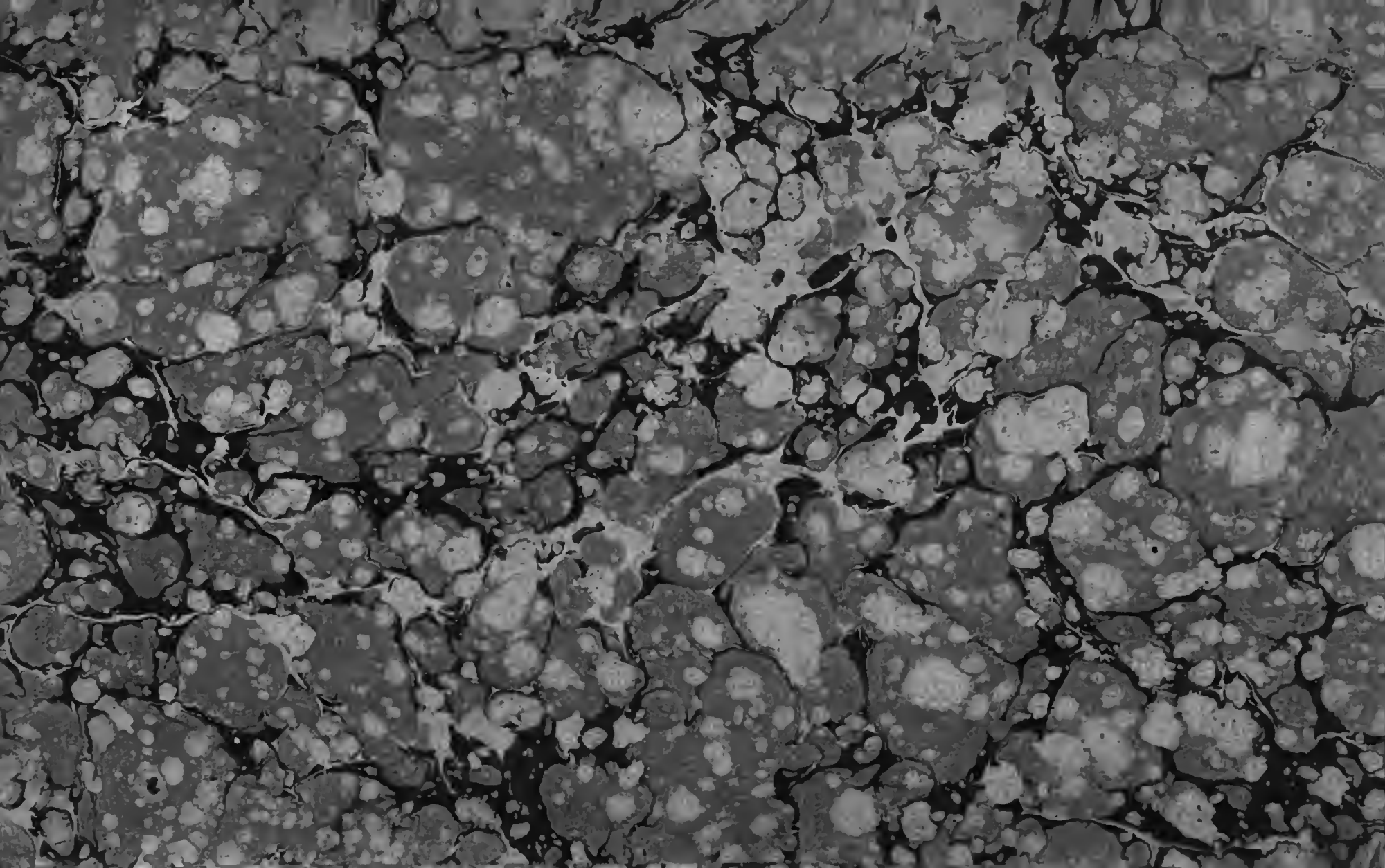




1897

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

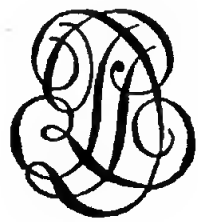
TOME ONZIEME.

B 4719

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME ONZIEME.

EDITION STEREOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
AN IX. (1801.)

SOPHONISBE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois,
en 1774.

A MONSIEUR

LE DUC DE LA VALLIERE,

GRAND FAUCONNIER DE FRANCE, CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, etc. etc.

MONSIEUR LE DUC,

Quoique les épîtres dédicatoires aient la réputation d'être aussi ennuyeuses qu'inutiles, souffrez pourtant que je vous offre la Sophonisbe de Mairet, corrigée par un amateur autrefois très connu. C'est votre bien que je vous rends. Tout ce qui regarde l'histoire du théâtre vous appartient, après l'honneur que vous avez fait à la littérature française de présider à l'histoire du théâtre la plus complete. Presque tous les sujets des pieces dont cette histoire parle ont été tirés de votre bibliotheque, la plus curieuse de l'Europe en ce genre. Le manuscrit de la piece qui vous est dédiée vous manquait: il vient de M. Lautin, auteur de plusieurs poëmes singuliers qui n'ont pas été imprimés, mais que les littérateurs conservent dans leurs porte-feuilles.

J'ai commencé par mettre ce manuscrit parmi les vôtres. Personne ne jugera mieux que vous si l'auteur a rendu quelque service à la scene française en habillant la Sophonisbe de Mairet à la moderne.

Il était triste que l'ouvrage de Mairet, qui eut tant de réputation autrefois, fût absolument exclus du théâtre, et qu'il rebutât même tous les lecteurs,

non seulement par les expressions surannées, et par les familiarités qui déshonoraient alors la scene, mais par quelques indécences que la pureté de notre théâtre rend aujourd'hui intolérables. Il faut toujours se souvenir que cette piece, écrite long-temps avant le Cid, est la premiere qui apprit aux Français les regles de la tragédie, et qui mit le théâtre en honneur.

Il est très remarquable qu'en France ainsi qu'en Italie l'art tragique ait commencé par une Sophonisbe. Le prélat Georgio Trissino, par le conseil de l'archevêque de Bénévent, voulant faire passer ce grand art de la Grece chez ses compatriotes, choisit le sujet de Sophonisbe pour son coup d'essai plus de cent ans avant Mairet. Sa tragédie, ornée de chœurs, fut représentée à Vicenza dès l'an 1514, avec une magnificence digne du plus beau siecle de l'Italie.

Notre émulation se borna, près de cinquante ans après, à la traduire en prose; et quelle prose encore! Vous avez, monseigneur, cette traduction faite par Mélin de Saint-Gelais. Nous n'étions dignes alors de rien traduire ni en prose ni en vers. Notre langue n'était pas formée; elle ne le fut que par nos premiers académiciens: et il n'y avait point d'académie encore quand Mairet travailla.

Dans cette barbarie, il commença par imiter les Italiens; il conçut les préceptes qu'ils avaient tous suivis; les unités de lieu, de temps, et d'action, furent scrupuleusement observées dans sa Sophonisbe. Elle fut composée dès l'an 1629, et jouée en 1633. Une faible aurore de bon goût commençait à naître.

Les indignes bouffonneries dont l'Espagne et l'Angleterre salissaient souvent leur scene tragique furent proscrites par Mairet; mais il ne put chasser je ne sais qnelle familiarité comiqne, qui était d'autant plns à la mode alors que ce genre est plus facile, et qu'on a pour excuse de pouvoir dire, Cela est naturel. Ces naïvetés furent long-temps en possession du théâtre en France.

Vous trouverez dans la premiere édition du Cid, composée long-temps après la Sophonisbe:

A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.

Et dans Cinna:

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme.

Ainsi il ne faut pas s'étonner que le style de Mairet, qui nous choque tant aujourd'hui, ne révoltât personne de son temps.

Corneille surpassa Mairet en tout, mais il ne le fit point onblier; et même, quand il vonlut traiter le sujet de Sophonisbe, le public donna la préférence à l'ancienne tragédie de Mairet.

Vous avez sonvent dit, M. le duc, la raison de cette préférence; c'est qu'il y a un grand fonds d'intérêt dans la piece de Mairet, et aucun dans celle de Corneille. La fin de l'ancienne Sophonisbe est surtout admirable; c'est un conp de théâtre, et le plus bean qni fût alors.

Je crois donc vons présenter un hommage digne de vous en ressnscitant la mere de toutes les tragédies françaises, laissée depuis quatre-vingts ans dans son tombeau.

Ce n'est pas que M. Lantin, en ranimant la Sophonisbe, lui ait laissé tous ses traits; mais enfin le fond est entièrement conservé : on y voit l'ancien amour de Massinisse et de la veuve de Siphax; la lettre écrite par cette Carthaginoise à Massinisse; la douleur de Siphax, sa mort; tout le caractere de Scipion, la même catastrophe, et sur-tout point d'épisode, point de rivale de Sophonisbe, point d'amour étranger dans la piece.

Je ne sais pourquoi M. Lantin n'a pas laissé subsister ce vers qui était autrefois dans la bouche de toute la cour:

Sophonisbe, en un jour, voit, aime, et se marie.

Il tient, à la vérité, de cette naïveté comique dont je vous ai parlé; mais il est énergique, et il était consacré. On l'a retranché probablement, parcequ'en effet il n'était pas vrai que Massinisse n'eût aimé Sophonisbe que le jour de la prise de Cirthe; il l'avait aimée éperdument long-temps anparavant, et nn amour d'un moment n'intéresse jamais: aussi c'est Scipion qui prononçait ce vers, et Scipion était mal informé.

Quoi qu'il en soit, c'est à vous, M. le dnc, et à vos amis, à décider si cette premiere tragédie réguliere qui ait paru sur le théâtre de la France mérite d'y remonter encore. Elle fit les délices de cette illustre maison de Montmorency; c'est dans son hôtel qu'elle fut faite; c'est la premiere tragédie qui fut représentée devant Louis XIII. Messieurs les premiers gentilshommes de la chambre, qui dirigent les

spectacles de la cour, peuvent protéger ce premier monument de la gloire littéraire de la France, et se faire un plaisir de voir nos ruines réparées.

Le cinquieme acte est trop court; mais le cinquieme d'Athalie n'est pas beaucoup plus long; et d'ailleurs peut-être vant-il mieux avoir à se plaindre du peu que du trop. Peut-être la coutume de remplir tous les actes de trois à quatre cents vers entraîne-t-elle des langueurs et des inutilités.

Enfin, si on trouve qu'on puisse ajouter quelque ornement à cet ancien ouvrage, vous avez en France plus d'un génie naissant qui peut contribuer à décorer un monument respectable qui doit être cher à la nation.

La réparation qu'on y a faite est déja fort ancienne elle-même, puisqu'il y a plus de cinquante ans que M. Lantin est mort.

Je ne garantis pas (tout éditeur que je suis) qu'il ait réussi dans tous les points; je pourrais même prévoir qu'on lui reprochera de s'être trop écarté de son original: mais je dois vous en laisser le jugement.

Comme M. Lantin a retouché la Sophonisbe de Mairet, on pourra retoucher celle de M. Lantin. La même plume qui a corrigé le Venceslas pourrait faire revivre aussi la Sophonisbe de Corneille, dont le fond est très inférieur à celle de Mairet, mais dont on pourrait tirer de grandes beautés.

Nous avons des jeunes gens qui font très bien des vers sur des sujets assez inutiles; ne pourrait-on pas employer leurs talents à soutenir l'honneur du théâtre français, en corrigeant Agésilas, Attila, Su-

réna, Othon, Pulchérie, Pertharite, Oedipe, Médée, Don Sanche d'Arragon, la Toison d'Or, Andromede; enfin tant de pieces de Corneille, tombées dans un plus grand oubli que Sophonisbe, et qui ne furent jamais lues de personne après leur chûte? Il n'y a pas jusqu'à Théodore qui ne pût être retouchée avec succès, en retranchant la prostitution de cette héroïne dans un mauvais lieu. On pourrait même refaire quelques scenes de Pompée, de Sertorius, des Horaces, et en retrancher d'autres, comme on a retranché entièrement les rôles de Livie et de l'Infante dans ses meilleures pieces. Ce serait à la fois rendre service à la mémoire de Corneille et à la scene française, qui reprendrait une nouvelle vie: cette entreprise serait digne de votre protection, et même de celle du ministere.

Nous avons plus d'une ancienne piece qui, étant corrigée, pourrait aller à la postérité. J'ose croire que l'Astrate de Quinault, le Scévole de Durier, l'Amour tyrannique de Scudéri, bien rétablis au théâtre, pourraient faire de prodigieux effets.

Le théâtre est, de tous les arts cultivés en France, celui qui, du consentement de tous les étrangers, fait le plus d'honneur à notre patrie. Les Italiens sont encore nos maîtres en musique, en peinture; les Anglais, en philosophie; mais dans l'art des Sophocle, nous n'avons point de rivaux. Il est donc essentiel de protéger les talents par lesquels les Français sont au-dessus de tous les peuples. Les sujets commencent à s'épuiser; il faut donc remettre sur la scene tous ceux qui ont été manqués, et dont il est aisé de tirer un grand parti.

Je soumets, comme je le dois, à vos lumieres ces réflexions que mon zele patriotique m'a dictées.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

ACTEURS.

SCIPION, consul.
LÉLIE, lieutenant de Scipion.
SIPHAX, roi de Numidie.
SOPHONISBE, fille d'Asdrubal, femme de Siphax.
MASSINISSE, roi d'une partie de la Numidie.
ACTOR, attaché à Siphax et à Sophonisbe.
ALAMAR, officier de Siphax.
PHAEDIME, dame numide, attachée à Sophonisbe.
SOLDATS ROMAINS.
SOLDATS NUMIDES.
LICTEURS.

La scene est à Cirthe, dans une salle du château, depuis le commencement jusqu'à la fin.

SOPHONISBE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SIPHAX, *une lettre à la main;* SOLDATS.

SIPHAX.

Se peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahisse?
Sophonisbe! ma femme! écrire à Massinisse!
A l'ami des Romains! que dis-je? à mon rival!
Au déserteur heureux du parti d'Annibal,
Qui me poursuit dans Cirthe, et qui bientôt peut-être
De mon trône usurpé sera l'indigne maître!
J'ai vécu trop long-temps. O vieillesse! ô destins!
Ah! que nos derniers jours sont rarement sereins!
Que tout sert à ternir notre grandeur premiere!
Et qu'avec amertume on finit sa carriere!
A mes sujets lassés ma vie est un fardeau;
On insulte à mon âge; on ouvre mon tombeau.
Lâches, j'y descendrai, mais non pas sans vengeance.
(*aux soldats.*)
Que la reine à l'instant paraisse en ma présence.
(*il s'assied, et lit la lettre.*)
Qu'on l'amene, vous dis-je. Epoux infortuné,
Vieux soldat qu'on trahit, monarque abandonné,
Quel fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouse?
Seras-tu moins à plaindre en perdant ton épouse?

Cet objet criminel, à tes pieds immolé,
Raffermira-t-il mieux ton empire ébranlé?
Dans la mort d'une femme est-il donc quelque gloire?
Est-ce là tout l'honneur qui reste à ta mémoire?
Venge-toi d'un rival, venge-toi des Romains;
Ranime dans leur sang tes languissantes mains;
Va finir sur la breche un destin qui t'accable.
Qu'on te trahisse ou non, ta mort est honorable;
Et l'on dira du moins, en respectant mon nom,
Il mourut en soldat des mains de Scipion.

SCENE II.

SIPHAX, SOPHONISBE, PHAEDIME.

SOPHONISBE.

Que voulez-vous, Siphax? et quelle tyrannie
Traîne ici votre épouse avec ignominie?
Vos Numides tremblants, courageux contre moi,
Pour la premiere fois ont bien servi leur roi;
A votre ordre suprême ils ont été dociles.
Peut-être sur nos murs ils seraient plus utiles;
Mais vous les employez dans votre tribunal
A conduire à vos pieds la niece d'Annibal!
Je conçois leur valeur, et je lui rends justice.
Quel est mon crime enfin? quel sera mon supplice?

SIPHAX, *lui donnant la lettre.*

Connaissez votre seing: rougissez, et tremblez.

SOPHONISBE.

Dans les malheurs communs qui nous ont désolés,
J'ai frémi, j'ai pleuré de voir la Numidie,
Aux fiers brigands du Tibre en deux mois asservie.
Scipion, Massinisse, heureux dans les combats,
M'ont fait rougir, seigneur; mais je ne tremble pas.

SIPHAX.

Perfide!

SOPHONISBE.

Épargnez-moi cette injure odieuse,
Pour vous, pour votre femme également honteuse.
Nos murs sont assiégés; vous n'avez plus d'appui,
Et le dernier assaut se prépare aujourd'hui.
J'écris à Massinisse en cette conjoncture;
Je rappelle à son cœur les droits de la nature,
Les nœuds trop oubliés du sang qui nous unit:
Seigneur, si vous l'osez, condamnez cet écrit.

. . . . . .

(*elle lit.*)

« Vous êtes de mon sang; je vous fus long-temps
« chere;
« Et vous persécutez vos parents malheureux.
« Soyez digne de vous; le brave est généreux:
« Reprenez votre gloire et votre caractere... »

(*Siphax lui arrache la lettre.*)

Eh bien! ai-je trahi mon peuple et mon époux?
Est-il temps d'écouter des sentiments jaloux?
Répondez: quel reproche avez-vous à me faire?
La fortune, en tout temps à tous deux trop sévere,
A mis, pour mon malheur, ma lettre en votre main.
Quel en était le but? quel était mon dessein?
Pouvez-vous l'ignorer? et faut-il vous l'apprendre?
Si la ville aujourd'hui n'est pas réduite en cendre,
S'il est quelque ressource à nos calamités,
Sur ces murs tout sanglants je marche à vos côtés.
Aux yeux de Scipion, de Massinisse même,
Ma main joint des lauriers à votre diadême;
Elle combat pour vous, et sur ce mur fatal
Elle arbore avec vous l'étendard d'Annibal:
Mais si jusqu'à la fin le ciel vous abandonne,
Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

SIPHAX.

Qu'on me pardonne! à moi! De ce dernier affront
Votre indigne pitié voulait couvrir mon front!

Et, portant à ce point votre insultante audace,
C'est donc pour votre roi que vous demandez grace!
Allez, peut-être un jour vos funestes appas
L'imploreront pour vous, et ne l'obtiendront pas.
Massinisse, en tout temps mon fatal adversaire,
Et mon rival en tout, se flatta de vous plaire;
Il m'osa disputer mon trône et votre cœur:
C'est trahir notre hymen, votre foi, mon honneur,
Que de vous souvenir de son feu téméraire.
Vos soins injurieux redoublent ma colere;
Et ce fatal aveu, dont je me sens confus,
A mes yeux indignés n'est qu'un crime de plus.

SOPHONISBE.

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,
Fatiguer vos chagrins de plaintes indiscretes:
Mais vos maux sont les miens; qu'ils puissent vous
toucher,
Ce n'est pas mon époux qui me doit reprocher
De l'avoir préféré (non sans quelque courage)
Au vainqueur de l'Afrique, au vainqueur de Carthage,
D'avoir tout oublié pour suivre votre sort,
Et d'atteindre avec vous l'esclavage ou la mort.
Massinisse m'aimait, et j'aimais ma patrie;
Je vous donnai ma main, prenez encor ma vie.
Mais si je suis coupable en implorant pour vous
Le vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
Si j'ai voulu briser le joug qui vous accable,
Si je veux vous sauver, la faute est excusable.
Vous avez, croyez-moi, des soins plus importants.
Bannissez des soupçons, partage des amants,
Des cœurs efféminés, dont l'oisive mollesse
Ne connaît d'intérêts que ceux de leur tendresse:
Un soin bien différent nous occupe en ce jour;
Il s'agit de la vie, et non pas de l'amour:
Il n'est pas fait pour nous. Ecoutez; le temps presse:
Tandis que vos soupçons accusent ma faiblesse,

Tandis que nous parlons, la mort est en ces lieux.

SIPHAX.

Je vais donc la chercher ; je vais loin de vos yeux
Eteindre dans mon sang ma vie et mon outrage.
J'ai tout perdu ; les dieux m'ont laissé mon courage.
Cessez de prendre soin de la fin de mes jours.
Carthage m'a promis un plus noble secours ;
Je l'attends à toute heure, il peut venir encore :
Ce n'est pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
Ne craignez rien pour moi, je sais sauver mes mains
Des fers de Massinisse, et des fers des Romains.
Sachez qu'un autre époux, et sur-tout un Numide,
Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
Vous l'êtes ; j'ai des yeux : le fond de votre cœur,
Quoi que vous en disiez, était pour mon vainqueur.
Je n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre ame
Les dehors affectés d'une inutile flamme ;
L'amour auprès de vous ne guida point mes pas ;
Je voulais un vrai zele, et vous n'en avez pas.
Mais je sais mourir seul, j'y cours ; et cette épée
D'un sang que j'ai chéri ne sera point trempée.
Tremblez que les Romains, plus barbares que moi,
Ne recherchent sur vous le sang de votre roi.
Redoutez nos tyraus, et jusqu'à Massinisse ;
Si leurs bras sont armés, c'est pour votre supplice.
C'est le sang d'Annibal que leur haine poursuit ;
Ce jour est pour tous deux le dernier qui nous luit.
Je prodigue avec joie un vain reste de vie ;
Je péris glorieux, et vous mourrez punie :
Vous n'aurez, en tombant, que la honte et l'horreur
D'avoir prié pour moi mon superbe oppresseur.
Je cours aux murs sanglants que ses armes détruisent.
Laissez-moi, fuyez-moi ; vos remords me suffisent.

SOPHONISBE.

Non, seigneur ; malgré vous je marche sur vos pas ;
Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte pas.

Je cherche autant que vous une mort glorieuse;
Vos malheureux soupçons la rendraient trop
honteuse.
Je vous suis.

SIPHAX.

Demeurez, je l'ordonne: je pars;
Et Siphax en tombant ne veut point vos regards.

SCENE III.

SOPHONISBE, PHAEDIME.

SOPHONISBE.

Ah, Phædime!

PHAEDIME.

Il vous laisse, et vous devez tout craindre.
Je vous vois tous les deux également à plaindre:
Mais Siphax est injuste.

SOPHONISBE.

Il sort; il a laissé
Dans ce cœur éperdu le trait qui l'a blessé.
J'ai cru, quand il parlait à sa femme éplorée,
Quand il me présageait une mort assurée,
J'ai cru, je te l'avoue, entendre un dieu vengeur,
Dévoilant l'avenir, et lisant dans mon cœur,
Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable
Qui dévoue au supplice une tête coupable.

PHAEDIME.

Vous coupable! il l'était d'oublier anjourd'hui
Tout ce que Sophonisbe osa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phædime:
Dans les plis de mon ame il a cherché mon crime;
Il l'a trouvé peut-être; et ce triste entretien
Ne m'annonce que trop son désastre et le mien,

PHAEDIME.

Son malheur l'aigrissait; il vous rendra justice.
Sa haine contre Rome et contre Massinisse
Empoisonnait son cœur déja trop soupçonneux:
Lui-même en rougira, s'il est moins malheureux.
Il voit la mort de près, et l'esprit le plus ferme
Peut se sentir troublé quand il touche à ce terme.
Mais, si quelque succès secondait sa valeur,
Si du fier Scipion Siphax était vainqueur,
Vous verriez aisément son amitié renaître.
Il doit vous respecter, puisqu'il doit vous connaître.
Vos charmes sur son cœur ont été trop puissants;
Ils le seront toujours.

SOPHONISBE.

Phædime, il n'est plus temps.
Je vois de tous les deux la destinée affreuse:
Il s'avance au trépas; je suis plus malheureuse.

PHAEDIME.

Espérez.

SOPHONISBE.

J'ai perdu mes états, mon repos,
L'estime d'un époux, et l'amour d'un héros.
Je suis déja captive; et dans ce jour peut-être
Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau maître,
Et recevoir des lois d'un amant indigné,
Qui m'eût rendue heureuse, et que j'ai dédaigné.
Quand ce fier Massissine, oppresseur de Carthage,
Me présentait dans Cirthe un séduisant hommage,
Tu sais que j'étouffai, dans mon secret ennui,
L'intérêt et le sang qui me parlaient pour lui.
Te dirai-je encor plus? j'étouffai l'amour même;
Je soutins contre moi l'honneur du diadême;
Je demeurai fidele à mon pere Asdrubal,
A Carthage, à Siphax, aux destins d'Annibal.
L'amour fuit de mon ame aux cris de ma patrie.

D'un amant irrité je bravai la furie:
Un front cicatrisé par la guerre et le temps
Effarouchait en vain mon cœur et mes beaux ans;
Puisqu'il détestait Rome, il eut la préférence.
Massinisse revient, armé de la vengeance;
Il entre en nos états, la victoire le suit;
Aidé de Scipion, son bras a tout détruit:
Dans Carthe ensanglantée un faible mur nous reste.
A quels dieux recourir dans ce péril funeste?
Etait-ce un si grand crime, était-il si honteux
D'avoir cru Massinisse et noble et généreux;
D'avoir pour mon époux imploré sa clémence?
Dans mon illusion j'avais quelque espérance;
Ma priere et mes pleurs auraient pu le flatter;
Mais il ne saura pas ce que j'osai tenter;
Et, pour unique fruit d'un soin trop magnanime,
Mon époux me condamne, et mon amant m'opprime;
Tous deux sont contre moi, tous deux reglent mon sort;
Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

SCENE IV.

SOPHONISBE, PHAEDIME, ACTOR.

ACTOR.

Reine, dans ce moment le secours de Carthage
Sous nos remparts sanglants s'est ouvert un passage;
On est aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas
Sont trop près du carnage, et du champ des combats.
Le roi, couvert de sang, m'ordonne de vous dire
Que loin de ce palais vous vous laissiez conduire.
J'obéis.

SOPHONISBE.

Je vous suis, Actor. Vous lui direz

Que ses ordres pour moi seront toujonrs sacrés;
Mais que, dans les moments où le combat s'engage,
M'éloigner du danger c'est trop me faire outrage.
Dieux! par quel sort cruel ai-je à craindre en un jour
Massinisse et Siphax, les Romains et l'amour?
Ils m'ont tous entraînée au fond de cet abyme;
Ils ont tous fait ma perte, et frappé leur victime.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

SOPHONISBE, PHAEDIME.

PHAEDIME.

Quel tumulte effroyable au loin se fait entendre
Quels feux sont allumés? la ville est-elle en cendre?
Ceux qui veillaient sur vous se sont tous écartés.
Dans ces salons déserts, ouverts de tous côtés,
Il ne vous reste plus que des femmes tremblantes,
Au pied de ces autels avec moi gémissantes;
Nous rappelons en vain par nos cris, par nos pleurs,
Des dieux qui sont passés dans le camp des vainqueurs.

SOPHONISBE.

Leurs plaintes, leurs douleurs, cette effrayante image,
Ont étonné mes sens, ont troublé mon courage:
Phædime, ce moment m'accable ainsi que toi.
Le sang que vingt héros ont transmis jusqu'à moi
Aujourd'hui dégénere en mes veines glacées;
Le désordre et la crainte agitent mes pensées.
J'ai voulu pénétrer dans ces sombres détonrs
Qui, du pied du palais, conduisent à nos tours:
Tout est fermé pour moi. Je marchais égarée;
L'ombre de mon époux à mes yeux s'est montrée
Pâle, sanglante, horrible, et l'air plus furieux
Que lorsque son courroux m'outrageait à tes yeux.
Est-ce une illusion sur mes sens répandue?

Est-ce la main des dieux sur ma tête étendue,
Un présage, un arrêt des enfers et du sort?
Siphax en ce moment est-il vivant ou mort?
J'ai fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée:
Je ne sais où j'étais quand je t'ai recnoutrée;
Je ne sais où je vais. Tout m'alarme et me nuit,
Et je crois voir encore un dieu qui me poursuit.
Que veux-tu, dieu cruel? Euménide implacable,
Frappe, voilà mon cœur; il n'était point coupable;
Tu n'y peux déconvrir qu'un malheureux amour,
Vaincu dès sa naissance, et banni sans retour;
Je n'offensai jamais l'hymen et la nature.
Grand dieu! tu peux frapper; va, ta victime est pure.

PHAEDIME.

Ah! nons allons du ciel savoir les volontés.
Déja d'un bruit nouveau, dans ces murs désertés,
Jusqu'à notre prison les voûtes retentissent,
Et sur leurs gonds d'airain les portes en mugissent...
On entre, on vient à vous: je reconnais Actor.

SCENE II.

SOPHONISBE, PHAEDIME, ACTOR.

SOPHONISBE.

Ministre de mon roi, qui vous amene encor?
Qu'a-t-on fait? que deviens-je? et qu'allez-vous
m'apprendre?

ACTOR.

Le dernier des malheurs.

SOPHONISBE.

Ah! je m'y dois attendre.

ACTOR.

Par l'ordre de Siphax, à l'abri de ces tours,
A peine en sûreté j'avais mis vos beaux jours,
Et j'avais refermé la barriere sacrée

Par qui de ce palais la ville est séparée;
J'ai revolé soudain vers ce roi malheureux,
Digne d'un meilleur sort, et digne de vos vœux;
Son courage, aussi grand qu'il était inutile,
D'un effort passager soutient son bras débile.
Sur la breche à la fin, de cent coups renversé,
Dans ces débris sanglants il tombe terrassé:
Il meurt.

SOPHONISBE.

Ah! je devais, plus que lui poursuivie,
Tomber à ses côtés, ainsi que ma patrie:
Il ne l'a pas voulu.

ACTOR.

Si dans un tel malheur
Quelque soulagement reste à notre douleur,
Daignez apprendre au moins combien, dans sa victoire,
Le jeune Massinisse a mérité de gloire.
Qui croirait qu'un héros si fier, si redouté,
Dont l'Afrique éprouva le courage emporté,
Et dont l'esprit superbe a tant de violence,
Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence?
A peine il s'est vu maître, il nous a pardonné;
De blessés, de mourants, de morts environné,
Il a donné soudain, de sa main triomphante,
Le signal de la paix au sein de l'épouvante.
Le carnage et la mort s'arrêtent à sa voix;
Le peuple, encor tremblant, lui demande des lois;
Tant le cœur des humains change avec la fortune!

SOPHONISBE.

Le ciel semble adoucir la misere commune,
Puisqu'au moins le pouvoir est remis dans les mains
D'un prince de ma race, et non pas des Romains.

ACTOR.

Le juste et premier soin de l'heureux Massinisse
Est d'appaiser les dieux par un prompt sacrifice,

De dresser un bûcher à votre auguste époux.
Il garde jusqn'ici le silence sur vous:
Mais dès que j'ai paru, madame, en sa présence,
Il s'est ressonvenu qu'autrefois son enfance
Fut remise en mes mains, dans ces murs, dans ces lieux,
Où ce prince aujourd'hni rentre en victorieux.
Il m'a fait appeler; et, respectant mon zele
Au malhenreux Siphax en tous les temps fidele,
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi
Cette même amitié qui servit votre roi.
Enfin, à Siphax même il a donné des larmes;
Il justifie en tont le succès de ses armes;
Il répand des bienfaits, s'il fit des malheureux.

SOPHONISBE.

Plus Massinisse est grand, plns mon sort est affreux.
Qnoi! les Carthaginois, que je crus invincibles,
Sous les chefs de ma race à Rome si terribles,
Qui jusqn'au capitole avaient porté lenrs pas,
Ont paru devant Cirthe, et ne la sauvent pas!

ACTOR.

Scipion combattait: ils ne sont plus...

SOPHONISBE.

Carthage,
Tu seras, comme moi, réduite à l'esclavage;
Nons périrons ensemble. O Cirthe! ô mon époux!
Afrique, Asie, Europe, immolés avec nons,
Le sort des Scipions est donc de tout détruire!

ACTOR.

Annibal vit encore.

SOPHONISBE.

Ah! tont sert à me nuire;
Annibal est trop loin: je suis esclave.

ACTOR.

O dieux
Fléchissez Massinisse... Il avance en ces lieux;

Il vient suivi des siens; il vous cherche peut-être.

SOPHONISBE.

Mes yeux, mes tristes yeux ne verront point un maître;
Ils pleureront Siphax, et nos murs abattus,
Et ma gloire passée, et tous mes dieux vaincus.

MASSINISSE, *arrivant.*

Sophonisbe me fuit!

SOPHONISBE, *sortant.*

Je dois fuir Massinisse.

SCENE III.

MASSINISSE, ALAMAR, UN DES CHEFS NUMIDES, ACTOR, GUERRIERS NUMIDES.

MASSINISSE.

Il est juste, après tout, que son cœur me haïsse.
Elle m'a cru barbare. Eh! le suis-je, grands dieux?
Devais-je être en effet si coupable à ses yeux?
Actor, vous que je vois, dans ce moment prospere,
Avec les yeux d'un fils qui retrouve son pere,
Je vous prends à témoin si l'inhumanité
A souillé ma victoire et ma félicité;
Si, triste imitateur des vengeances romaines,
J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes.
Des guerriers généreux par la mort épargnés,
Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,
A des dieux teints de sang offerts en sacrifice,
Sont-ils dans les cachots gardés pour le supplice?
Je viens dans mon pays, et j'y reprends mon bien
En soldat, en monarque, et plus en citoyen.
Je ramene avec moi la liberté numide.
D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuse ou timide,
Refusant seule ici d'accueillir un vainqueur,
Craint toujours Massinisse, et fuit avec horreur?
Suis-je un Romain?

ACTOR.

Seigneur, on la verra, sans doute,
Révérer avec nous la main qu'elle redoute ;
Mais vous savez assez tout ce qu'elle a perdu.
Le sang de son époux fut par vous répandu ;
Et, n'osant regarder son vainqueur et son juge,
Aux pieds des immortels elle cherche un refuge.

MASSINISSE.

Ils l'ont mal défendue ; et, pour vous dire plus,
Ils l'ont mal inspirée, alors que ses refus,
Ses outrages honteux au sang de Massinisse
Sous ses pas égarés creusaient ce précipice :
Elle y tombe ; elle en doit accuser son erreur.
Ah ! c'est bien malgré moi qu'elle a fait son malheur,
Allez, et dites-lui qu'il est peu de prudence
A dédaigner un maître, à braver sa puissance.
Je veux qu'elle paraisse en ce même moment ;
Mon aspect odieux sera son châtiment :
Je n'en prendrai point d'autre ; et sa fierté farouche
S'humiliera du moins, puisque rien ne la touche.

(*Actor s'en va.*)

SCENE IV.

MASSINISSE, ALAMAR, GUERRIERS NUMIDES.

MASSINISSE.

Eh bien ! nobles guerriers, chers appuis de mes droits,
Cirthe est-elle tranquille ? a-t-on suivi mes lois ?
Un seul des citoyens aurait-il à se plaindre ?

ALAMAR.

Sous votre loi, seigneur, ils n'auraient rien à craindre ;
Mais on craint les Romains, ces cruels conquérants,
De tant de nations ces illustres tyrans,
Descendants prétendus du grand dieu de la guerre,
Qui pensent être nés pour asservir la terre.
On dit que Scipion veut s'arroger le prix

De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris ;
Qu'il veut seul commander.

MASSINISSE.

Qui ? lui ! dans mon partage !
Dans Cirthe mon pays, mon premier héritage !
Lui, mon ami, mon guide, et qui m'a tout promis !

ALAMAR.

Lorsque Rome a parlé, les rois n'ont plus d'amis.

MASSINISSE.

Nous verrons : j'ai vaincu, je suis dans mon empire,
Je regne ; et je suis las, puisqu'il faut vous le dire,
Des hauteurs d'un sénat qui croit me protéger,
Sur son fier tribunal assis pour me juger :
C'en est trop.

ALAMAR.

Cependant nous devons vous apprendre
Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre,
Au lieu même où Siphax est mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce billet tout sanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez. (*il lit.*) Ah ! qu'ai-je lu ? ciel ! ô surprise extrême !
Sophonisbe à ma gloire enfin se confiait !
A fléchir son amant sa fierté se pliait !
Elle a connu mon ame, elle a vaincu la sienne ;
Ses yeux se sont ouverts ; et sa fatale haine,
Que je vis si long-temps contre moi s'obstiner,
Me croyait assez grand pour savoir pardonner !
Epouse de Siphax, tu m'as rendu justice ;
Ta lettre a mis le comble à mon destin propice ;
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau :
Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau...
Courons vers Sophonisbe... Ah ! je la vois paraître.

SCENE V.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHAEDIME, GARDES.

SOPHONISBE.

Si le sort eût voulu qu'un Romain fût mon maître,
Si j'eusse été réduite en un tel abandon
Qu'il m'eût fallu prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un monarque, à sa gloire fidele,
Aurait choisi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe sans rougir.
(*Massinisse l'empêche de se jeter à genoux.*)
Ne me retenez point, et laissez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage;
Non pas à vos succès, non pas à la terreur
Qui marchait devant vous, que suivait la fureur,
Et qui vous a donné cette grande victoire,
Mais au cœur généreux si digne de sa gloire,
Qui, de ses ennemis respectant la vertu,
A plaint son rival même, a fait ce qu'il a dû,
Du malheureux Siphax a recueilli la cendre,
Qui partage les pleurs que sa main fait répandre,
Qui soumet les vaincus à force de bienfaits,
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

MASSINISSE.

C'est vous, auguste reine, en tout temps révérée,
Qui m'avez du devoir tracé la loi sacrée;
Et je conserverai jusqu'au dernier moment
De vos nobles leçons ce digne monument.
La lettre que tantôt vous m'avez adressée,
Par la faveur des dieux sur la breche laissée,
Remise en mon pouvoir, est plus chere à mon cœur
Que le bandeau des rois, et le nom de vainqueur.

SOPHONISBE.

Quoi, seigneur! jusqu'à vous ma lettre est parvenue!
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue!

MASSINISSE.

J'ai voulu désarmer votre injuste courroux.

SOPHONISBE.

Je n'ai plus qu'une grace à prétendre de vous.

MASSINISSE.

Parlez.

SOPHONISBE.

Je la demande au nom de ma patrie,
Du sang de mon époux, qui s'éleve et qui crie,
De votre honneur sur-tout, et des rois nos aïeux,
Qui parlent par ma voix, et vivent dans nous deux.
Jurez-moi seulement de ne jamais permettre
Qu'au pouvoir des Romains on ose me remettre.

MASSINISSE.

Qui? vous en leur pouvoir! et d'un pareil affront
Vous auriez soupçonné qu'on pût couvrir mon front!
Je commande dans Cirthe; et c'est assez vous dire
Que les Romains sur vous n'ont point ici d'empire.

SOPHONISBE.

En vous le demandant je n'en ai point douté.

MASSINISSE.

Je sais qu'ils sont jaloux de leur autorité;
Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
D'outrager un ami qui leur est nécessaire.
Allez; ne croyez pas qu'ils puissent m'avilir:
Je saurai les braver, si j'ai su les servir.
Ils vous respecteront; vos frayeurs sont injustes.
Vous avez attesté tous ces mânes augustes,
Tous ces rois dont le sang, dans nos veines transmis,
S'indigna si long-temps de nous voir ennemis;
Je les prends à témoins, et c'est pour vous apprendre
Que j'ai pu, comme vous, mériter d'en descendre,
La niece d'Annibal, et la veuve d'un roi,

N'est captive en ces lieux des Romains ni de moi.
Je sais qu'un tel opprobre, un si barbare usage,
Est consacré dans Rome, et commun dans Carthage.
Il finirait pour vous, si je l'avais suivi.
Le sang dont vous sortez n'aura jamais servi:
Ce front n'était formé que pour le diadême.
Gardez dans ce palais l'honneur du rang suprême;
Ne pensez pas sur-tout qu'en ces tristes moments
Mon cœur laisse éclater ses premiers sentiments;
Je n'en rappelle point la déplorable histoire:
Je sais trop respecter vos malheurs et ma gloire,
Et même cet amour par vous trop dédaigné.
Je regne dans ces murs où vous avez régné;
Les trésors de Siphax y sont en ma puissance;
Je vous les rends, madame, et voilà ma vengeance:
Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds;
Sophonisbe, il suffit que vous me connaissiez.
Vous me rendrez justice, et c'est ma récompense.
A mes nouveaux sujets je cours en diligence
Leur annoncer un bien qu'ils semblent demander,
Et que déja leur maître eût dû leur accorder:
Ils vont renouveler leur hommage à leur reine;
Sophonisbe en tous lieux est toujours souveraine.

SCENE VI.

SOPHONISBE, PHAEDIME.

SOPHONISBE.

Je demeure interdite. Un si grand changement
A saisi mes esprits d'un long étonnement.
Que je l'ai mal connu!... Faut-il qu'un si grand homme
Ait détruit mon pays, et qu'il ait servi Rome?
Tous mes sens sont ravis, mais ils sont effrayés;
Scipion dans nos murs, Massinisse à mes pieds,
Sophonisbe, en un jour, captive et triomphante,

L'ombre de mon époux terrible et menaçante,
Le comble des horreurs et des prospérités,
Les fers, le diadême, à mes yeux présentés;
Ce rapide torrent de fortunes contraires
Me laisse encor douter de mes destins prospères.

PHAEDIME.

Ah! croyez-en du moins le pouvoir de vos yeux.
S'il respecte dans vous le nom de vos aïeux,
S'il dépose à vos pieds l'orgueil de sa conquête,
Et les lauriers sanglants qui couronnent sa tête,
Peut-être un seul regard a plus fait sur son cœur
Que toutes les vertus, l'alliance, et l'honneur.
Mais ces vertus enfin que dans Cirthe on admire,
Qui sur tous les esprits lui donnent tant d'empire,
Autorisent les feux que vous vous reprochiez:
La gloire qui le suit les a justifiés.
Non, ce n'est pas assez que, dans Cirthe étonnée,
Vous viviez sous le nom de reine détrônée,
Qu'on vous laisse un vain titre, et qu'un bandeau royal
D'un front chargé d'ennuis soit l'ornement fatal:
La pitié peut donner ces honneurs inutiles,
D'un malheur véritable amusements stériles;
L'amour ira plus loin; j'ose vous en flatter:
Siphax est au tombeau...

SOPHONISBE.

Cesse de m'insulter;
Ne me présente point ce qui me déshonore:
Tu parles à sa veuve, et son sang fume encore.

PHAEDIME.

Songez qu'au rang des rois vous pouvez remonter;
L'ombre de votre époux s'en peut-elle irriter?

SOPHONISBE.

Ma gloire s'en irrite; il faut t'ouvrir mon ame.
J'ai repoussé les traits de ma funeste flamme;
Oui, ce feu si long-temps dans mon sein renfermé
S'est avec violence aujourd'hui rallumé.

Peut-être on m'aime encore, et j'oserais le croire:
Je pourrais me flatter d'une telle victoire;
Je pourrais, à mon jong attachant mon vaiuqueur,
Arracher aux Romains l'appui de lenr grandenr.
Ma flamme déclarée et si long-temps secrete,
Ma fierté, ma vengeance à la fin satisfaite,
Massinisse en mes bras, seraient d'un plns grand prix
Qne l'empire du monde aux Romains tant promis.
Mais je vais, s'il se peut, t'étonner davantage;
Malgré l'illnsion d'un si cher avantage,
Malgré l'amonr enfin dont je ressens les coups,
Massinisse jamais ne sera mon époux.

PHAEDIME.

Pourqnoi le refnser? pourqnoi, si son courage
Vous préseutait un sceptre an lieu de l'esclavage,
Si de l'Afrique entiere il faisait la grandenr,
Si, du sang de nos rois relevant la splendeur,
Si du sang d'Annibal...

SCENE VII.

SOPHONISBE, PHAEDIME, ACTOR.

ACTOR.

Reine, il faut vous apprendre
Qu'un insolent Romain vient ici de se rendre;
On le nomme Lélie, et le bruit se répand
Qu'il est de Scipion le premier lieutenant:
Sa suite avec mépris nous insulte et nous brave;
Des Romains, disent-ils, Sophonisbe est l'esclave;
Leur fierté nons vantait je ne sais quel séuat,
Des préteurs, des tribuus, l'honneur du cousulat,
La majesté de Rome: et, sans plus les entendre,
Je reviens à vos pieds périr ou vons défendre.

SOPHONISBE.

Brave et fidele ami, je compte sur ta foi,

Sur les serments sacrés de notre nouveau roi,
Sur moi-même, en un mot. Carthage m'a fait naître;
Je mourrai digne d'elle, et sans trône, et sans maître.

ACTOR.

Que de maux à la fois accumulés sur nous!

SOPHONISBE.

Actor, quand il le faut, je sais les braver tous.
Siphax à ses côtés, au milieu du carnage,
Aurait vu Sophonisbe égaler son courage.
De ces Romains du moins j'égalerai l'orgueil,
Et je les défierai du bord de mon cercueil.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

LELIE, MASSINISSE, *assis;* SOLDATS ROMAINS, SOLDATS NUMIDES *dans l'enfoncement, divisés en deux troupes.*

LÉLIE.

Votre ame impatiente était trop alarmée
Des bruits qu'a répandus l'aveugle renommée.
Qu'importe un vain discours du soldat répété
Dans le sein de l'ivresse et de l'oisiveté?
Laissons parler le peuple; il ne peut rien connaître;
Il veut percer en vain les secrets de son maître;
Et ceux de Scipion, dans son sein retenus,
Seigneur, avant le temps ne sont jamais connus.

MASSINISSE.

Quelquefois un bruit sourd annonce un grand orage;
Tout aveugle qu'il est, le peuple le présage:
Rien n'est à dédaigner; les publiques rumeurs
Souvent aux souverains annoncent leurs malheurs.
Je veux approfondir ces discours qu'on méprise.
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchise
Qu'attendent ma conduite et ma sincérité.
Les Romains autrefois aimaient la vérité:
Leur austere vertu, peut-être un peu farouche,
Laissait leur cœur altier d'accord avec leur bouche.
Auraient-ils aujourd'hui l'art de dissimuler?
Après avoir vaincu n'oseriez-vous parler?

Que pensez-vous, du moins, que Scipion prétende?

LÉLIE.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande,
Rien qui ne soit prescrit par nos communs traités;
La justice et la loi reglent ses volontés.
Rome l'a revêtu de son pouvoir suprême;
Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer;
Sur vos grands intérêts vous pourrez conférer.
Il vous annoncera ses projets sur l'Afrique.
Vous savez qu'Annibal est déja vers Utique,
Qu'il fuit l'aigle romaine, et que dans son pays
De ses Carthaginois ramenant les débris
Il vient de Scipion défier la fortune.
Cette guerre nouvelle à vous deux est commune.
Nous marcherons ensemble à de nouveaux combats.

MASSINISSE.

De la reine, seigneur, vous ne me parlez pas.

LÉLIE.

Je parle d'Annibal; Sophonisbe est sa niece:
C'est vous en dire assez.

MASSINISSE, *en se levant.*

Ecoutez; le temps presse:
Je veux une réponse, et savoir à l'instant
Si sur mes prisonniers votre pouvoir s'étend.

LÉLIE.

Lieutenant du consul, je n'ai point sa puissance;
Mais si vous demandez, seigneur, ce que je pense
Sur le sort des vaincus, sur la loi du combat,
Je crois que leur destin n'appartient qu'au sénat.

MASSINISSE.

Au sénat! Et qui suis-je?

LÉLIE.

Un allié, sans doute,
Un roi digne de nous, qu'on aime et qu'on écoute,
Que Rome favorise, et qui doit accorder

Tout ce que ce sénat a droit de demander.
(*il se leve.*)
C'est au seul Scipion de faire le partage;
Il récompensera votre noble courage,
Seigneur, et c'est à vous de recevoir ses lois,
Puisqu'il est notre chef et qu'il commande aux rois.

MASSINISSE.

Je l'ignorais, Lélie, et ma condescendance
N'avait point reconnu tant de prééminence;
Je pensais être égal à ce grand citoyen,
Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le sien:
Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en maitre.
J'ai d'autres intérêts, et plus pressants, peut-être,
Que ceux de disputer du rang des souverains,
Et d'opposer l'orgueil à l'orgueil des Romains.
Répondez; ose-t-il disposer de la reine?

LÉLIE.

Il le doit.

MASSINISSE.

Lui!... Mon cœur ne se contient qu'à peine.

LÉLIE.

C'est un droit reconnu qu'il nous faut maintenir;
Tout le sang d'Annibal nous doit appartenir.
Vous, qui dans les combats brûliez de le répandre,
Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y prendre;
Vous, de sa race entiere éternel ennemi,
Vous, du peuple romain le vengeur et l'ami?

MASSINISSE.

L'intérêt de mon sang, celui de la justice,
Et l'horreur que je sens d'un pareil sacrifice.
J'entrevois les projets qu'il me cache avec soin;
Mais son ambition pourrait aller trop loin.

LÉLIE.

Seigneur, elle se borne à servir sa patrie.

MASSINISSE.

Dites mieux, à flatter l'infâme barbarie

D'un peuple qu'Annibal écrasa sous ses pieds.
Si Rome existe encor, c'est par ses alliés :
Mes secours l'ont sauvée ; et, dès qu'elle respire,
Sur les rois, sur moi-même elle affecte l'empire ;
Elle se fait un jeu, dans ses murs fortunés,
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés ;
Elle met à ce prix sa faveur passagere :
Scipion qui m'aima se dément pour lui plaire ;
Il me trahit !

LÉLIE.

Seigneur, qui vous a donc changé ?
Quoi ! vous seriez trahi quand vous seriez vengé !
J'ignore si la reine en triomphe menée
Au char de Scipion doit paraître enchaînée ;
Mais en perdrions-nous votre utile amitié ?
C'est pour une captive avoir trop de pitié.

MASSINISSE.

Que je la plaigne ou non, je veux qu'on la respecte.
La foi romaine enfin me devient trop suspecte.
De ma protection tout Numide honoré,
En quelque rang qu'il soit, doit vous être sacré :
Et vous insulteriez une femme, une reine !
Vous oseriez charger de votre indigne chaîne
Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir !

LÉLIE.

Parlez à Scipion, vous pourrez le fléchir.

MASSINISSE.

Le fléchir ! apprenez qu'il est une autre voie
De priver les Romains de leur injuste proie.
Il est des droits plus saints : Sophonisbe aujourd'hui,
Seigneur, ne dépendra ni de vous ni de lui ;
Je l'espere du moins.

LÉLIE.

Tout ce que je puis dire,
C'est que nous soutiendrons les droits de notre empire ;

Et vous ne voudrez pas, pour des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains.
Croyez-moi, le sénat ne fait point d'injustices ;
Il a d'un digne prix reconnu vos services,
Il vous chérit encor ; mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres absolus.
(*il sort avec les soldats romains.*)

SCENE II.

MASSINISSE, ALAMAR. *Les soldats numides restent au fond de la scene.*

MASSINISSE.

Des ordres! vous, Romains ! ingrats, dont ma vaillance
A fait tous les succès, et nourri l'insolence ;
Des fers à Sophonisbe ! Et ces mots inouis
A peine prononcés n'ont pas été punis !
Aide-moi, Sophonisbe, à venger ton injure ;
Regne, l'honneur l'ordonne et l'amour t'en conjure ;
Regne pour être libre, et commande avec moi...
Va, Massinisse enfin sera digne de toi.
Des fers ! ah ! que je vais réparer cet outrage !
Que j'étais insensé de combattre Carthage !
(*à sa suite.*)
Approchez, mes amis ; parlez, braves guerriers ;
Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers?
Vous avez entendu ce discours téméraire.

ALAMAR.

Nous en avons rougi de honte et de colere.
Le joug de ces ingrats ne peut plus se porter ;
Sur leur superbe tête il le faut rejeter.

MASSINISSE.

Rome hait tous les rois, et les croit tyranniques ;
Ah ! les plus grands tyrans ce sont les républiques ;
Rome est la plus cruelle.

ALAMAR.

Il est juste, il est temps
D'abattre pour jamais l'orgueil de ses enfants.
L'alliance avec eux n'était que passagere;
La haine est éternelle.

MASSINISSE.

Aveugle en ma colere,
Contre mon propre sang j'ai pu les soutenir!
Si je les ai sauvés, songeons à les punir.
Me seconderez-vous?

ALAMAR.

Nous sommes prêts, sans doute;
Il n'est rien avec vous qu'un Numide redoute.
Les Romains ont plus d'art, et non plus de valeur;
Ils savent mieux tromper, et c'est là leur grandeur;
Mais nous savons au moins combattre comme eux-mêmes:
Commandez, annoncez vos volontés suprêmes;
Ce fameux Scipion n'est pas plus craint de nous
Que ce faible Siphax abattu sous nos coups.

MASSINISSE.

Ecoutez; Annibal est déja dans l'Afrique;
La nouvelle en est sûre: il marche vers Utique:
Pourrions-nous jusqu'à lui nous frayer des chemins?

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le sang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe; arrachons cette proie
Aux brigands insolents qu'un sénat nous envoie;
Effaçons dans leur sang le crime trop honteux,
Et le malheur, sur-tout, d'avoir vaincu pour eux.
Annibal n'est pas loin; croyez que ce grand homme
Peut encore une fois se montrer devant Rome:
Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour;
Que ces bords africains, que ce sanglant séjour,
Deviennent par vos mains le tombeau de ces traîtres,

Qui, sous le nom d'amis, sont nos barbares maîtres.
La nuit approche; allez, je viendrai vous guider;
Les vaincus enhardis pourront nous secouder.
Vous savez en ces lieux combien Rome est haïe,
Et tout homme est soldat contre la tyrannie.
Préparez les esprits irrités et jaloux;
Sans leur rien découvrir enflammez leur courroux;
Aux premiers coups portés, aux premieres alarmes,
Au nom de Sophonisbe, ils voleront aux armes:
Nos maîtres prétendus, plongés dans le sommeil,
Verront entre mes mains la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entreprise,
Le succès en est sûr, et tout nous favorise:
Nous suivons Massinisse; et ces tyrans surpris
Vont payer de leur sang leurs superbes mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure;
J'arrache Sophonisbe à sa triste demeure;
Je marche à votre tête; et, s'il vous faut périr,
Mes amis, j'ai su vaincre, et je saurai mourir.

SCENE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE.

SOPHONISBE.

Seigneur, en tous les temps par le ciel poursuivie,
Je n'attends que de vous le destin de ma vie.
Victorieux dans Cirthe, et mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,
Vous avez d'un seul mot écarté les orages
Qui m'entouraient encore après tant de naufrages,
Et, dans ce grand reflux des horreurs de mon sort,
Dans ce jour étonnant de clémence et de mort,
Par vous seul confondue, et par vous rassurée,

J'ai cru que d'un héros la promesse sacrée,
Ce généreux appui, le seul qui m'est resté,
Me servirait d'égide, et serait respecté:
Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage,
Qu'on osât prononcer le mot de l'esclavage,
Et que je dusse encore, après tant de tourmens,
Après tous vos bienfaits, réclamer vos serments.

MASSINISSE.

Ne les réclamez point; ils étaient inutiles;
Je n'en ens pas besoin: vous aurez des asyles
Que l'orgueil des Romains ne pourra violer;
Et ce n'est pas à vous désormais à trembler.
Il m'appartenait peu de parler d'hyménée
Dans ce même palais, dans la même journée,
Où le sort a voulu que le sang d'un époux,
Répandu par les miens, rejaillît jusqu'à vous.
Mais la nécessité rompt toutes les barrieres;
Tout se tait à sa voix; ses lois sont les premieres.
La cendre de Siphax ne peut vous accuser;
Vous n'avez qu'un parti, celui de m'épouser;
Du pied de nos autels au trône remontée,
Sur les bords africains chérie et redoutée,
Le diadême au front, marchez à mon côté:
Votre sceptre et mon bras sont votre sûreté.

SOPHONISBE.

Ah! que m'avez-vous dit? Sophonisbe éperdue
Doit dévoiler enfin son ame à votre vue:
J'étais votre ennemie, et l'ai toujours été,
Seigneur; je vous ai fui, je vous ai rebuté;
Siphax obtint mon choix, sans consulter son âge;
Je n'acceptai sa main que pour vous faire outrage;
J'encourageai les miens à poursuivre vos jours.
Mais connaissez mon cœur, il vous aima toujours.

MASSINISSE.

Est-il possible? ô dieux! vous, dont l'ame inhumaine
Fut chez les Africains célebre par la haine,

Vous m'aimiez, Sophonisbe! et, dans ses déplaisirs,
Massinisse accablé vous coûtait des soupirs!

SOPHONISBE.

Oui, niece d'Annibal, j'ai dû haïr, sans doute,
L'ami de Scipion, quelque effort qu'il m'en coûte;
Je le voulus en vain: c'est à vous de juger
Si le seul des humains qui veut me protéger,
Quand il revient à moi, quand son noble courage
Peut sauver Sophonisbe, Annibal, et Carthage,
En m'arrachant des fers et du sein de l'horreur,
En me donnant son trône, en me gardant son cœur,
Peut rallumer en moi les feux qu'il y fit naître,
Et dont tout mon courroux fut à peine le maître.
D'un bonheur inoui vous venez me flatter;
Vous m'offrez votre main... je ne puis l'accepter.

MASSINISSE.

Vous! quels dieux ennemis à vos bontés s'opposent?

SOPHONISBE.

Les dieux qui de mon sort en tous les temps disposent,
Les dieux qui d'Annibal ont reçu les serments,
Quand au pied des autels, en ses plus jeunes ans,
Il jurait aux Romains une haine immortelle:
Ce serment est le mien, je lui serai fidele;
Je meurs sans être à vous.

MASSINISSE.

Sophonisbe, arrêtez:
Connaissez qui je suis, et qui vous insultez:
C'est ce même serment qui devant vous m'amene;
Et ma haine pour Rome égale votre haine.

SOPHONISBE.

Vous, seigneur! vous pourriez enfin vous repentir
De vous être abaissé jusques à la servir?

MASSINISSE.

Je me repens de tout, puisque je vous adore;
Je ne vois plus que vous, si vous m'aimez encore.

J'apporte à cet autel, en vous donnant la main,
L'horreur que Massinisse a pour le nom romain:
Plus irrité que vous, et plus qu'Annibal même,
Oui, je déteste Rome autant que je vous aime.

SOPHONISBE.

Massinisse!

MASSINISSE.

Ecoutez; vous n'avez qu'un instant;
Vos fers sont préparés... un trône vous attend..
Scipion va venir... Carthage vous appelle;
Et si vous balancez, c'est un crime envers elle.
Suivez-moi, tout le veut... Dieux justes, protégez
L'hymen où je l'entraîne, et soyons tous vengés!

SOPHONISBE.

Eh bien! à ce seul prix j'accepte la couronne;
La veuve de Siphax à son vengeur se donne:
Oui, Carthage l'emporte. O mes dieux souverains,
Vous m'unissez à lui pour punir les Romains!

MASSINISSE.

Honteusement ici soumis à leur puissance,
Cherchons en d'autres lieux la gloire et la vengeance.
Les Romains sont dans Cirthe, ils y donnent des lois;
Un consul y commande, et l'on tremble à sa voix.
Sachez que sous leurs pas je vais ouvrir l'abyme
Où doit s'ensevelir l'orgueil qui nous opprime;
Scipion va tomber dans le piege fatal.
La gloire et le bonheur sont au camp d'Annibal.
Dès que l'astre du jour aura cessé de luire,
Parmi des flots de sang ma main va vous conduire:
La veuve de Siphax, en fuyant ses tyrans,
Doit marcher avec moi sur leurs corps expirants;
Il n'est point d'autre route, et nous allons la prendre.

SOPHONISBE.

Dans le camp d'Annibal enfin j'irai me rendre;
C'est là qu'est ma patrie, et mon trône, et ma cour;
Là je puis sans rougir écouter votre amour:

Mais comment m'assurer...

MASSINISSE.

La plus juste espérance
Flatte d'un prompt succès ma flamme et ma vengeance.
Je crains peu les Romains, et, prêt à les frapper,
J'ai honte seulement de descendre à tromper.

SOPHONISBE.

Ils savent mieux que vous cet art de l'Italie.

SCENE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHAEDIME.

PHAEDIME.

Seigneur, cet étranger, ce superbe Lélie,
Et qui dans ce palais parlait si hautement,
Accompagné des siens, arrive en ce moment.
Il veut que sans tarder à vous-même on l'annonce;
Il dit que d'un consul il porte la réponse.

MASSINISSE.

Il suffit... qu'il m'attende, et que, sans nous braver,
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

LELIE, ROMAINS.

LÉLIE, *à un centurion.*

Allez, observez tout, les plus légers sonpçons
Dans de pareils moments sont de fortes raisons.
Sophonisbe en ces lieux peut faire des perfides;
Scipion dans la ville enferme les Numides.
(*à un autre.*)
C'est à vons de garder le palais et la tour,
Tandis que, n'écoutant qu'un imprudent amour,
Massinisse, occupé du vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laisse l'avantage.
(*à tous.*)
Vons avez désarmé sans peine et sans effort
Le pen de ses soldats répandns dans ce fort,
Et déja, trop puni par sa propre faiblesse,
Il ne sait pas encor le péril qui le presse.
Au moindre mouvement, qu'on vienne m'avertir;
Qu'aucun ne puisse entrer, qu'aucun n'ose sortir:
Sur-tout de vos soldats contenez la licence;
Respectez ce palais; qne nulle violence
Ne souille sous mes yeux l'honneur du nom romain.
Le sort de Massinisse est tont en notre main.
On craignait que ce prince, avengle en sa colere,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire;
Mais, de son amitié gardant le souvenir,

Scipion le prévient sans vouloir le punir.
Soyez prêts, c'est assez; cette ame impétueuse
Verra de ses desseins la suite infructueuse,
Et dans quelques moments tout doit être éclairci...
Vous, gardez cette porte, et vous, veillez ici.
(*les licteurs restent un peu cachés dans le fond.*)

SCENE II.

MASSINISSE, LELIE, LICTEURS.

MASSINISSE.

Eh bien! de Scipion ministre respectable,
Venez-vous m'annoncer son ordre irrévocable?

LÉLIE.

J'annonce du sénat les décrets souverains,
Que le consul de Rome a remis en mes mains.
Pouvez-vous écouter ce que je dois vous dire?
Vous paraissez troublé.

MASSINISSE.

Je suis prêt à souscrire
Aux projets des Romains que vous me présentez,
Si par l'équité seule ils ont été dictés,
Et s'ils n'outragent point ma gloire et ma couronne.
Parlez; quel est le prix que le sénat me donne?

LÉLIE.

Le trône de Siphax déja vous est rendu;
C'est pour le conquérir que l'on a combattu;
A vos nouveaux états, à votre Numidie,
Pour vous favoriser, on joint la Mazénie:
Ainsi, dans tous les temps et de guerre et de paix,
Rome à ses alliés prodigue ses bienfaits.
On vous a déja dit que Cirthe, Hippone, Utique,
Tout, jusqu'au mont Atlas, est à la république.
Décidez maintenant si vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le dessein,

De l'Afriqne avec lui soumettre le rivage,
Et, fidele allié, camper devant Carthage.

MASSINISSE.

Carthage! oubliez-vous qu'Annibal la défend,
Que sur votre chemin ce héros vons attend?
Craignez d'y retrouver Trasimene et Trébie.

LÉLIE.

La fortune a changé: l'Afrique est asservie.
Choisissez de nous suivre, ou de rompre avec nons.

MASSINISSE, *à part.*

Pnis-je encore nn moment retenir mon courronx!

LÉLIE.

Vous voyez vos devoirs et tous vos avantages.
De Rome maintenant connaissez les usages:
Elle éleve les rois, et sait les renverser;
Au pied du capitole ils viennent s'abaisser.
La venve de Siphax était notre ennemie;
Dans un sang odieux elle a reçu la vie,
Et son senl châtiment sera de voir nos dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.

MASSINISSE.

Téméraire! arrêtez... Sophonisbe est ma femme;
Tremblez de m'ontrager.

LÉLIE.

Je connais votre flamme;
Je la respecte peu lorsqne dans vos états
Vous-même devant moi ne vons respectez pas:
Sachez que Sophonisbe, à nos chaînes livrée,
De ce titre d'épouse en vain s'est honorée,
Qn'un prétexte de plus ne pent nous éblouir,
Qne j'ai donné mon ordre, et qu'il faut obéir.

MASSINISSE.

Ah! c'en est trop enfin; cet excès d'insolence
Ponr la derniere fois tente ma patience.
(*mettant la main à son épée.*)
Traître! ôte-moi la vie, ou meurs de cette main.

LÉLIE.

Prince, si je n'étais qu'nn citoyen romain,
Un tribun de l'armée, un guerrier ordinaire,
Vons me verriez bientôt prêt à vons satisfaire;
Lélie avec plaisir recevrait cet honneur :
Mais député de Rome et de mon emperenr,
Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire
C'est d'arrêter d'un mot votre vaine colere...
Romains, qn'on m'en réponde.

(*les licteurs entourent Massinisse, et le désarment.*)

MASSINISSE.

Ah, lâche !... mes soldats
Me laissent sans défense !

LÉLIE.

Ils ne paraîtront pas;
Ils sont, ainsi qne vons, tombés en ma puissance.
Vons avez abusé de notre confiance :
Quels qne soient vos desseins, ils sont tous prévenus;
Et nous vons épargnons des malhenrs superflus.
Si vous vonlez de Rome obtenir quelque grace,
Scipion va venir : il n'est rien qne n'efface
A ses yenx indulgents nn juste repentir.
Rentrez dans le devoir dont vous osiez sortir.
On vous rendra, seigneur, vos soldats et vos armes,
Quand sur votre conduite on aura moins d'alarmes,
Et qnand vous cesserez de préferer en vain
Une Carthaginoise à l'empire romain.
Vous avez combattn sous nous avec conrage;
Mais on est quelquefois imprndent à votre âge.

SCENE III.

MASSINISSE.

Tn survis, Massinisse, à de pareils affronts !
Ce sont là ces Romains, juges des nations,

Qui voulaient faire au monde adorer leur puissance,
Et des dieux, disaient-ils, imiter la clémence!
Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits,
Déprédateurs du peuple, et fiers tyrans des rois!
Je me repens, sans doute, et c'est de vivre encore
Sans pouvoir me baigner dans leur sang que j'abhorre.
Scipion prévient tout; soit prudence ou bonheur,
Son étonnant génie en tout temps est vainqueur.
Sous les pas des Romains la tombe était ouverte;
Je vengeais Sophonisbe, et j'ai causé sa perte.
Je n'ai pas su tromper, j'en recueille le fruit;
Dans l'art des trahisons j'étais trop mal instruit.
Roi, vainqueur et captif, outragé, sans vengeance,
Victime de l'amour et de mon imprudence,
Mon cœur fut trop ouvert. Ah! tu l'avais prévu,
Sophonisbe; en effet ma candeur m'a perdu.
O ciel! c'est Scipion! c'est Rome tout entiere!

SCENE IV.

SCIPION, MASSINISSE, LICTEURS.

(*Scipion tient un rouleau à la main.*)

MASSINISSE.

Venez-vous insulter à mon heure derniere?
Dans l'abyme où je suis venez-vous m'enfoncer;
Marcher sur mes débris?

SCIPION.

Je viens vous embrasser.
J'ai su votre faiblesse et j'en ai craint la suite.
Vous devez pardonner si de votre conduite
Ma vigilance heureuse a conçu des soupçons;
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahisons.
La niece d'Annibal, à votre cœur trop chere,
M'a forcé malgré moi de me montrer sévere.
Du nom de votre ami je fus toujours jaloux,

Mais je me dois à Rome, et beanconp plus qn'à vous.
Je n'ai point démêlé les intrigues secretes
Que ponvaient préparer vos fureurs inquietes,
Et de tout prévenir je me suis contenté.
Mais, à qnelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant éconter la justice,
Et rendre à Scipion le cœur de Massinisse?
Je ne demande rien que la foi des traités;
Vons les avez toujours sans réserve attestés:
Les voici; c'est par vous qn'à moi-même promise
Sophonisbe en mon camp devait être remise.
Lisez. Voilà mon nom, et voilà votre seing.
(*il les lui montre.*)
En est-ce assez? vos yeux s'ouvriront-ils enfin?
Avez-vons contre moi qnelque droit légitime?
Vous plaindrez-vons tonjours que Rome vons opprime?

MASSINISSE.

Oui. Qnand dans la fureur de mes ressentiments
Je fis entre vos mains ces malheureux serments,
Je voulais me venger d'nne reine ennemie:
De mon cœur irrité je la croyais haïe;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux transports;
Ils étaient imprudents; mais vons m'aimiez alors;
Je vous confiai tont, ma colere et ma flamme.
J'ai revu Sophonisbe, et j'ai connu son ame;
Tout est changé; mon cœur est rentré dans ses droits;
La veuve de Siphax a mérité mon choix.
Elle est reine, elle est digne encor d'nn plns grand titre.
De son sort et dn mien j'étais le seul arbitre;
Je devais l'être au moins: je l'aime, c'est assez:
Sophonisbe est ma femme, et vons la ravissez!

SCIPION.

Elle n'est point à vons, elle est notre captive;
La loi des nations pour jamais vons en prive:
Rome ne peut changer ses résolntions

Au gré de vos erreurs et de vos passions.
Je ne veux point ici vous parler de moi-même ;
Mais jeune comme vous, et dans un rang suprême,
Vous savez si mon cœur a jamais succombé
A ce piege fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous ; vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il est vrai qu'en Espagne, où vous régnez en maître,
Le soin de contenir un peuple effarouché,
La gloire, l'intérêt, seigneur, vous ont touché ;
Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,
De l'amant qu'elle aimait justement adorée :
Pourquoi démeutez-vous pour un infortuné
Cet exemple éclatant que vous avez donné ?
L'Espagnol vous bénit, mais je vous dois ma haine ;
Vous lui rendez sa femme, et m'arrachez la mienne.

SCIPION.

A vos plaintes, seigneur, à tant d'emportements,
Je ne réponds qu'un mot, remplissez vos serments.

MASSINISSE.

Ah ! ne me parlez plus d'un serment téméraire
Qu'ont dicté le dépit et l'amour en colere ;
Il fut trop démenti dans mon cœur ulcéré.

SCIPION.

Les dieux l'ont entendu ; tout serment est sacré.

MASSINISSE.

Consul, il me suffit ; j'avais cru vous connaître,
Je m'étais bien trompé : mais vous êtes le maître.
Ces dieux, dont vous savez interpréter la loi,
Aidés de Scipion sont trop forts contre moi.
Je sais que mon épouse à Rome fut promise ;
Voulez-vous en effet qu'à Rome on la conduise ?

SCIPION.

Je le veux, puisqu'ainsi le sénat l'a voulu,
Que vous-même avec moi vous l'aviez résolu.
Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,

Une marche pompense anx mnrs dn capitole,
Et d'un peuple inconstant la faveur et l'amour
Que le destin nous donne et nous ôte en un jonr,
Soient un charme si grand pour mon ame éblouie;
De soins plns importants croyez qu'elle est remplie;
Mais quand Rome a parlé, j'obéis à sa loi.
Secondez mon devoir, et revenez à moi;
Rendez à votre ami la premiere tendresse
Dont le nœud respectable unit notre jeunesse;
Compagnons dans la gnerre, et rivaux en vertu,
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu;
Nous rougirions tous denx qu'au sein de la victoire
Une femme, une esclave, eût flétri tant de gloire;
Réunissons deux cœurs qu'elle avait divisés:
Oubliez vos liens; l'honneur les a brisés.

MASSINISSE.

L'honneur! Qnoi! vons osez!... Mais je ne puis prétendre,
Quand je suis désarmé, que vous vonliez m'entendre.
Je vous ai déja dit que vous seriez content.
Ma femme snbira le destin qni l'attend.
Un roi doit obéir quand un consul ordonne.
Sophonisbe! oni, seigneur, enfin je l'abandonne:
Je ne veux que la voir pour la derniere fois;
Après cet entretien j'attends ici vos lois.

SCIPION.

N'attendez qu'un ami, si vous êtes fidele.

SCENE V.

MASSINISSE.

Un ami! Jnsque-là ma fortune cruelle
De mes jonrs détestés déshonore la fin!
Il me flétrit dn nom de l'ami d'un Romain!
Je n'ai que Sophonisbe, elle seule me reste;

Il le sait, il insulte à mon état funeste ;
Sa cruauté tranquille, avec dérision,
Affectait de descendre à la compassion !
Il a su mon projet, et, ne pouvant le craindre,
Il feint de l'ignorer, et même de me plaindre ;
Il feint de dédaigner ce misérable honneur
De traîner une femme au char de son vainqueur ;
Il n'aspire en effet qu'à cette gloire infâme :
Il jouit de ma honte ; et peut-être en son ame
Il pense à m'y traîner avec le même éclat,
Comme un roi révolté jugé par le sénat.

SCENE VI.

MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

Eh bien ! connaissez-vous quelle horreur vous opprime,
D'où nous sommes tombés, dans quel affreux abyme
Un jour, un seul moment, nous a tous deux conduits ?
De notre heureux hymen ce sont les premiers fruits.
Savez-vous des Romains la barbare insolence,
Et qu'il nous faut enfin tout souffrir sans vengeance ?

SOPHONISBE.

Nous n'avons qu'un recours, le fer ou le poison.

MASSINISSE.

Nous sommes désarmés ; ces murs sont ma prison.
Scipion vivrait-il si j'avais eu des armes ?

SOPHONISBE.

Ah ! cherchons les moyens de finir tant d'alarmes.
Trop de honte nous suit, et c'est trop de revers.
J'ai deux fois aujourd'hui passé du trône aux fers.
Je ne puis me venger de mes indignes maîtres,
Je ne puis me baigner dans le sang de ces traîtres ;
Arrache-moi la vie, et meurs auprès de moi ;

Sophonisbe deux fois sera libre par toi.

MASSINISSE.

Tu le veux?

SOPHONISBE.

Tu le dois.

MASSINISSE.

Je frémis, je t'admire.

SOPHONISBE.

Je te devrai ma mort, je te devais l'empire;
J'aurai reçu de toi tous mes biens en un jour.

MASSINISSE.

Quels biens! ah, Sophonisbe!

SOPHONISBE.

Objet de mon amour!
Ame tendre! ame noble! expie avec courage
Le crime que tu fis en combattant Carthage.
Sauve-moi.

MASSINISSE.

Par ta mort?

SOPHONISBE.

Sans doute. Aimes-tu mieux
Me voir avec opprobre arracher de ces lieux?
Roi soumis aux Romains, et mari d'une esclave,
Aimes-tu mieux servir le tyran qui te brave;
Me voir sacrifiée à son ambition?
Ecrasons, en mourant, l'orgueil de Scipion.

MASSINISSE.

Va, sors: je vois de loin des Romains qui m'épient;
De tous les malheureux ces monstres se défient.
Va, nous nous rejoindrons.

SOPHONISBE.

Arbitre de mon sort,
Souviens-toi de ma gloire: adieu, jusqu'à ma mort.
(*elle sort.*)

SCENE VII.

MASSINISSE.

Dieux des Carthaginois! vous à qui je m'immole!
Dieux que j'avais trahis pour ceux du capitole,
Vous que ma femme implore, et qui l'abandonnez,
Donnerez-vous la force à mes sens forcenés,
A cette main tremblante, à mon ame égarée,
De me souiller du sang d'une épouse adorée?

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

LELIE, SCIPION, ROMAINS.

SCIPION.

Amis, la fermeté jointe avec la clémence
Peut enfin subjuguer sa fatale inconstance.
Je vois dans ce Numide un coursier indomté
Que son maître réprime après l'avoir flatté;
Tour à tour on ménage, on domte son caprice,
Il marche en écumant, mais il nous rend service.
Massinissè a senti qu'il doit porter ce frein
Dont sa fureur s'indigne, et qu'il secoue en vain,
Que je suis en effet maître de son armée,
Qu'enfin Rome commande à l'Afrique alarmée,
Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le sauver.
Pensez-vous qu'il s'obstine encore à nous braver?
Il est temps qu'il choisisse entre Rome et Carthage;
Point de milieu pour lui, le trône ou l'esclavage:
Il s'est soumis à tout; ses serments l'ont lié:
Il a vu de quel prix était mon amitié.
La reine l'égarait, mais Rome est la plus forte;
L'amour parle un moment, mais l'intérêt l'emporte:
Il doit rendre aux Romains Sophonisbe aujourd'hui.

LÉLIE.

Pouvez-vous y compter? vous fiez-vous à lui?

SCIPION.

Il ne peut empêcher qu'on l'enleve à sa vue.
Je voulais à son ame encor tout éperdue

Epargner un affront trop dur, trop douloureux;
Il me faisait pitié. Tout prince malheureux
Doit être ménagé, fût-ce Annibal lui-même.

LÉLIE.

Je crains son désespoir; il est Numide, il aime.
Sur-tout de Sophonisbe il faut vous assurer.
Ce triomphe éclatant, qui va se préparer,
Plus que vous ne pensez vous devient nécessaire
Pour imposer aux grands, pour charmer le vulgaire,
Pour captiver un peuple inquiet et jaloux,
Ennemi des grands noms, et peut-être de vous.
La veuve de Siphax à votre char traînée
Fera taire l'envie à vous nuire obstinée;
Et le vieux Fabius, et le jaloux Caton,
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion.

SCENE II.

SCIPION, LELIE, PHAEDIME.

PHAEDIME.

Sophonisbe, seigneur, à vos ordres soumise,
Par le roi Massinisse entre vos mains remise,
Va bientôt, à vos pieds déposant sa douleur,
Reconnaître dans vous son maître et son vainqueur;
Elle est prête à partir.

SCIPION.

Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maison, toujours servie en reine,
Elle n'y recevra que les soins, les honneurs,
Que l'on doit à son rang, et même à ses malheurs;
Le Tibre avec respect verra sur son rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage.
(*à un tribun.*) (*Phædime sort.*)
Vous, jusques à ma flotte ayez soin de guider
Et la reine et les siens, qu'il vous faudra garder.

SCENE III.

SCIPION, LELIE, MASSINISSE, LICTEURS.

SCIPION.

Le roi vient : je le plains; un si grand sacrifice
Doit lui coûter, sans doute. Approchez, Massinisse;
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE, *troublé et chancelant.*

Il m'en faut en effet!

SCIPION.

Votre cœur s'est domté.

MASSINISSE.

La victime par vous si long-temps desirée
S'est offerte elle-même ; elle vous est livrée.
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis;
Tout est prêt.

SCIPION.

La raison vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie
Cette sévérité dans mon cœur démentie :
L'intérêt de l'état exigeait nos rigueurs ;
Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.
(*il tend la main à Massinisse qui recule.*)
Point de ressentiment ; goûtez l'honneur suprême
D'avoir réparé tout en vous domtant vous-même.

MASSINISSE.

Epargnez-vous, seigneur, un vain remerciement:
Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment.

SCIPION.

Vous pleurez!

MASSINISSE.

Qui? moi! non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse

N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse
Que votre ame subjugue, et que vous oublierez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

SCIPION.

Sophonisbe à mes yeux sans crainte peut paraître :
J'aurais de son destin voulu vous laisser maître ;
Mais Rome la demande : il faut loin de ces lieux...
(*on ouvre la porte ; Sophonisbe paraît étendue sur une banquette, un poignard enfoncé dans le sein.*)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide ! elle est devant tes yeux ;
La connais-tu ?

SCIPION.

Cruel !

SOPHONISBE, *à Massinisse penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Acheve de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre, et je meurs dans tes bras.

MASSINISSE.

Je vous la rends, Romains, elle est à vous.

SCIPION.

Hélas !

Malheureux ! qu'as-tu fait ?

MASSINISSE.

Ses volontés, les miennes.
Sur ses bras tout sanglants viens essayer tes chaînes :
Approche ; où sont tes fers ?

LÉLIE.

O spectacle d'horreur !

MASSINISSE, *à Scipion.*

Tu recules d'effroi ! que devient ton grand cœur ?
(*il se met entre Sophonisbe et les Romains.*)
Monstres, qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au capitole offrir votre victime ;

Montrez à votre peuple, autour d'elle empressé,
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Détestable Romain, si les dieux qui m'entendent,
Accordent les faveurs que les mourants demandent,
Si, devançant le temps, le grand voile du sort
Se leve à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Et Rome qu'on immole à la terre outragée;
Je vois dans votre sang vos temples renversés,
Ces temples qu'Annibal a du moins menacés;
Tous ces fiers descendants des Nérons, des Camilles,
Aux fers des étrangers tendant des bras serviles;
Ton capitole en cendre, et tes dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funestes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chassé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne, et c'est en te bravant;
Le poison que j'ai pris dans ce fatal moment
Me délivre à la fois d'un tyran et d'un traître.
Je meurs chéri des miens qui vengeront leur maître:
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LÉLIE.

Que tous deux sont à plaindre!

SCIPION.

Ils sont morts en Romains.
Grands dieux! puissé-je un jour, ayant domté
Carthage,
Quitter Rome et la vie avec même courage!

FIN DE SOPHONISBE.

LES LOIS DE MINOS,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Non représentée.

EPITRE DEDICATOIRE

À MONSEIGNEUR

LE DUC DE RICHELIEU,

PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE, GOUVERNEUR DE GUIENNE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, etc.

MONSEIGNEUR,

IL y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre doyen de l'académie, avec Varron (car il faut toujours citer quelque ancien, pour en imposer aux modernes):

Est aliquid sacri in antiquis necessitudinibus.

Ce n'est pas qu'on ne soit aussi très invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenus depuis par des bienfaits, et à qui nous devons une reconnaissance éternelle; mais *antiqua necessitudo* est toujours la plus grande consolation de la vie.

La nature m'a fait votre doyen, et l'académie vous a fait le nôtre: permettez donc qu'à de si justes titres je vous dédie une tragédie, qui serait moins mauvaise si je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteste tous ceux qui vivent avec moi que le feu de ma jeunesse m'a fait composer ce petit drame en

moins de huit jours, pour nos amusements de campagne; qu'il n'était point destiné au théâtre de Paris, et qu'il n'en est pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'essayer encore si l'on pouvait faire réussir en France une tragédie profane qui ne fût pas fondée sur une intrigue d'amour; ce que j'avais tenté autrefois dans Mérope, dans Oreste, dans d'autres pieces, et ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le libraire Valade, qui est sans doute un de vos beaux esprits de Paris, s'étant emparé d'un manuscrit de la piece, selon l'usage, l'a embelli de vers composés par lui ou par ses amis, et a imprimé le tout sous mon nom aussi proprement que cette rapsodie méritait de l'être. Ce n'est point la tragédie de Valade que j'ai l'honneur de vous dédier; c'est la mienne, en dépit de l'envie.

Cette envie, comme vous savez, est l'ame du monde: elle établit son trône, pour un jour ou deux, dans le parterre à toutes les pieces nouvelles, et s'en retourne bien vîte à la cour, où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le savez, vous, le digne disciple du maréchal de Villars dans la plus brillante et la plus noble de toutes les carrieres. Vous vîtes ce héros qui sauva la France, qui sut si bien faire la guerre et la paix, ne jouir de sa réputation qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Il fallut qu'il enterrât son siecle pour qu'un nouveau siecle lui rendît publiquement justice. On lui reprochait jusqu'à ses prétendues richesses, qui n'approchaient pas à beaucoup près de celles des

traitants de ces temps-là; mais ceux qui étaient si bassement jaloux de sa fortune n'osaient pas dans le fond de leur cœur envier sa gloire, et baissaient les yeux devant lui.

Quand son successeur vengeait la France et l'Espagne dans l'isle de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon, qu'il fallait envoyer un autre général à sa place? Et Mahon était déja pris.

Vous fîtes des jaloux dans plus d'un genre: mais ce n'est ni au Général ni au plus aimable des Français que je m'adresse ici, je ne parle qu'à mon doyen. Comme il sait le grec aussi bien que moi, je lui citerai d'abord Hésiode, qui, dans l'Erga kai imerai, connu de tous les courtisans, dit en termes formels:

Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton,
Kai ptokos ptoko phdonei, kai acidon acido.

Le potier est ennemi du potier, le maçon du maçon; le gueux porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

Horace disait plus noblement:

. . . . . Diram qui contudit hydram
Comperit invidiam supremo fine domari.

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

Boileau dit à Racine:

Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;

Et son trop de lumiere, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.

Tout cela est d'un ancien usage, et cette étiquette subsistera long-temps. Vous savez que je commentai Corneille, il y a quelques années, par une détestable envie; et que ce commentaire, auquel vous contribuâtes par vos générosités, à l'exemple du roi, était fait pour accabler ce qui restait de la famille et du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir dans ce commentaire que l'abbé d'Aubignac, prédicateur ordinaire de la cour, qui croyait avoir fait une pratique du théâtre et une tragédie, appelait Corneille Mascarille, et le traitait comme le plus méprisable des hommes; il se mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant soi-disant jésuites accuserent Racine de cabaler pour le jansénisme, et le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui, si un homme réussit un peu pour quelque temps, ses rivaux ou ceux qui prétendent l'être, disent d'abord que c'est une mode qui passera comme les pantins et les convulsions; ensuite ils prétendent qu'il n'est qu'un plagiaire; enfin ils soupçonnent qu'il est athée: ils en avertissent les porteurs de chaise de Versailles, afin qu'ils le disent à leurs pratiques, et que la chose revienne à quelque homme bien zélé, bien morne, et bien méchant, qui en fera son profit.

Les calomnies pleuvent sur quiconque réussit. Les gens de lettres sont assez comme M. Chicaneau et madame la comtesse de Pimbêche :

Qu'est-ce qu'on vous a fait? — On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la république des lettres un petit canton où cabalera le Pauvre diable (1) avec ses semblables ; mais aussi, monseigneur, il se trouvera en France des ames nobles et éclairées, qui sauront rendre justice aux talents, qui pardonneront aux fautes inséparables de l'humanité, qui encourageront tous les beaux arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le soutien qu'au neveu de leur principal fondateur? c'est un devoir attaché à votre nom.

C'est à vous de maintenir la pureté de notre langue qui se corrompt tous les jours ; c'est à vous de ramener la belle littérature et le bon goût, dont nous avons vu les restes fleurir encore. Il vous appartient de protéger la véritable philosophie, également éloignée de l'irréligion et du fanatisme. Quelles autres mains que les vôtres sont faites pour porter au trône les fleurs et les fruits du génie français, et pour en écarter la calomnie qui s'en approche toujours, quoique toujours chassée? A quel autre qu'à vous les académiciens pourraient-ils avoir recours dans leurs travaux et dans leurs afflictions? et quelle gloire pour vous, dans un âge où l'ambition est assouvie,

(1) Voyez la petite piece intitulée le Pauvre Diable.

et où les vains plaisirs ont disparu comme un songe, d'être, dans un loisir honorable, le pere de vos confreres! L'ame du grand Armand s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'académie française.

Après avoir fait Oedipe et les Lois de Minos, à près de soixante années l'un de l'autre; et après avoir été calomnié et persécuté pendant ces soixante années, sans en faire que rire, je sors presque octogénaire (c'est-à-dire beaucoup trop tard) d'une carriere épineuse dans laquelle un goût irrésistible m'engagea trop long-temps.

Je souhaite que la scene française, élevée dans le grand siecle de Louis XIV au-dessns du théâtre d'Athenes et de toutes les nations, reprenne la vie après moi, qu'elle se purge de tous les défants qne j'y ai portés, et qn'elle acquiere les beantés qne je n'ai pas connues.

Je souhaite qu'an premier pas qne fera dans cette carriere un homme de génie, tons ceux qui n'en ont point ne s'ameutent pas ponr le faire tomber, pour l'écraser dans sa chûte, et pour l'opprimer par les plus absurdes impostures;

Qu'il ne soit pas mordu par les folliculaires, comme toute chair bien saine l'est par les insectes; ces insectes et ces folliculaires ne mordant qne pour vivre.

Je souhaite qne la calomnie ne députe point quelqnes uns de ses serpents à la conr ponr perdre ce génie naissant, en cas qne la cour, par hasard, entende parler de ses talents.

Puissent les tragédies n'être désormais ni une lon-

gue conversation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de spectacles grotesques, appelé par les Anglais *show*, et par nous, la rareté, la cnriosité!

Puisse-t-on n'y plus traiter l'amour comme un amour de comédie dans le goût de Térence, avec déclaration, jalousie, rnpture, et raccommodement!

Qu'on ne snbstitue point à ces langueurs amoureuses des aventures incroyables et des sentiments monstrneux, exprimés en vers plus moustrneux encore, et remplis de maximes dignes de Cartouche et de son style.

Que, dans le désespoir secret de ne pouvoir approcher de nos grands maîtres, on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes dans son pays.

Que tous les vers soient harmonieux et bien faits; mérite absolument nécessaire, sans lequel la poésie n'est jamais qu'un monstre, mérite auquel presque aucun de nous n'a pn parvenir depuis Athalie.

Que cet art ne soit pas aussi méprisé qu'il est noble et difficile.

Que le faxhal et les comédiens de bois ne fassent pas absolument déserter Cinna et Iphigénie.

Que personne n'ose plus se faire valoir par la témérité de condamner des spectacles approuvés, entretenus, payés par les rois très chrétiens, par les empereurs, par tous les princes de l'Europe entiere. Cette témérité serait aussi absurde que l'était la bulle *In cœna Domini*, si sagement supprimée.

Enfin j'ose espérer que la nation ne sera pas tonjonrs en contradiction avec elle-même sur ce grand art comme sur tant d'autres choses.

Vous aurez toujours en France des esprits cultivés et des talents; mais tout étant devenu lien commun, tout étant problématique à force d'être disenté, l'extrême abondance et la satiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand siecle, le dégoût du public succédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes, la multitude des journaux et des brochures, et des dictionnaires satiriques, occupant le loisir de ceux qui pourraient s'instruire dans quelques bons livres utiles, il est fort à craindre que le goût ne reste que chez un petit nombre d'esprits éclairés, et que les arts ne tombent chez la nation.

C'est ce qui arriva aux Grecs après Démosthene, Sophocle, et Euripide; ce fut le sort des Romains après Cicéron, Virgile, et Horace: ce sera le nôtre. Déja ponr un homme à talents qui s'éleve, dont on est jaloux, et qu'on voudrait perdre, il sort de dessous terre mille demi-talents, qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite ensuite dans un éternel oubli, et qui sont remplacés par d'antres éphémeres.

On est accablé sous le nombre infini des livres faits avec d'autres livres; et dans ces nonveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tissus de calomnies infâmes, vomies par la bassesse contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la musique, sont des arts véritables: on nous prodigue des leçons, des discussions sur tous ces arts; mais que le grand artiste est rare!

L'écrivain le plus méprisable et le plus bas peut dire son avis sur trois siecles sans en connaître aucun, et calomnier lâchement, pour de l'argent, ses contemporains, qu'il connaît encore moins. On le souffre, parcequ'on l'oublie : on laisse tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes sur les quais de Paris, comme on laisse les nouvellistes décider dans un café du destin des états ; mais si dans cette fange un génie s'éleve, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, monseigneur, ces réflexions : je les soumets à votre jugement et à celui de l'académie, dont j'espere que vous serez long-temps l'ornement et le doyen.

Recevez avec votre bonté ordinaire ce témoignage du respectueux et tendre attachement d'un vieillard plus sensible à votre bienveillance qu'aux maladies dont ses derniers jours sont tourmentés.

ACTEURS.

TEUCER, roi de Crete.

MÉRIONE, } archontes.
DICTIME, }

PHARÈS, grand sacrificateur.

AZÉMON, } guerriers de Cydonie.
DATAME, }

ASTÉRIE, captive.

UN HÉRAUT.

PLUSIEURS GUERRIERS CYDONIENS.

SUITE, etc.

La scene est à Gortine, ville de Crete.

LES LOIS DE MINOS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

Le théâtre représente les portiques d'un temple, des tours sur les côtés, des cyprès sur le devant.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Quoi! tonjours, cher ami, ces archontes, ces grands,
Feront parler les lois pour agir en tyrans!
Minos qui fut cruel a régné sans partage;
Mais il ne m'a laissé qu'un pompeux esclavage,
Un titre, nn vain éclat, le nom de majesté,
L'appareil du pouvoir, et nulle autorité.
J'ai prodigné mon sang, je regne, et l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jenne esclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ses jours;
Si je l'avais proscrite elle anrait leur secours.
Tel est l'esprit des grands depuis qne la naissance
A cessé de donner la snprême puissance;
Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on pent partager,
Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager. (*a*)

DICTIME.

Ce trône a ses périls; je les connais, sans doute;
Je les ai vus de près; je sais ce qn'il en coûte.

J'aimais Idoménée; il mourut exilé
En pleurant sur un fils par lui-même immolé : (*b*)
Par le sang de ce fils il crut plaire à la Crete;
Mais comment snbjuguer la fureur inquiete
De ce peuple inconstant, orageux, égaré,
Vive image des mers dont il est entouré?
Ses flots sont élevés, mais c'est contre le trône;
Une sombre tempête en tout temps l'environne.
Le sort vous a rédnit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens et vos jaloux Crétois,
Les uns dans les conseils, les autres par les armes;
Et chaque instant pour vons redouble nos alarmes:
Hélas! des meilleurs rois c'est souvent le destin;
Leurs pénibles travaux se succedeut sans fin:
Mais que votre pitié pour cette infortunée,
Par le cruel Pharès à mourir condamuée,
N'ait pas, à votre exemple, attendri tons les cœurs;
Que ce saint homicide ait des approbateurs;
Qn'on ait justifié cet usage exécrable;
C'est là ce qui m'étonne, et cette horreur m'accable.

TEUCER.

Que veux-tu? ces guerriers sous les armes blanchis,
Vienx superstitieux aux meurtres endurcis,
Destructeurs des remparts où l'on gardait Hélene,
Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixene. (*c*)
Ils redoutaient Calchas; ils tremblent à mes yeux
Sous un Calchas nonveau, plus implacable qu'eux.
Tel est l'aveuglement dont la Grece est frappée:
Elle est encor barbare (*d*), et de son sang trempée;
A des dieux destructeurs elle offre ses enfants:
Ses fables sont nos lois, ses dieux sont nos tyrans.
Thebes, Mycene, Argos, vivront dans la mémoire;
D'illnstres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grece a des héros, mais injustes, cruels,
Insolents dans le crime, et tremblants aux autels.
Ce mélange odieux m'inspire trop de haine.

Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce sceptre est un fardeau trop pesant pour mon bras,
S'il le faut soutenir par des assassinats :
Je suis né trop sensible; et mon ame attendrie
Se soulève aux dangers de la jeune Astérie ;
J'admire son courage, et je plains sa beauté.
Ami, je crains les dieux ; mais dans ma piété
Je croirais outrager leur suprême justice,
Si je pouvais offrir un pareil sacrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfants
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de temps
Racheter leurs captifs, et sur-tout cette fille
Que le sort des combats arrache à sa famille.
On peut traiter encore; et peut-être qu'un jour
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs, à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint si féroces.
Nos Grecs sont bien trompés: je les crois glorieux
De cultiver les arts, et d'inventer des dieux ;
Cruellement séduits par leur propre imposture,
Ils ont trouvé des arts, et perdu la nature.
Ces durs Cydoniens (*e*) dans leurs antres profonds,
Sans autels et sans trône, errants et vagabonds,
Mais libres, mais vaillants, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles;
La nature est leur regle, et nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra nous les écouterons;
Les archontes et moi, selon nos lois antiques,
Donnerons audience à ces hommes rustiques:
Reçois-les, et sur-tout qu'ils puissent ignorer
Les sacrés attentats qu'on ose préparer.
Je ne te cele point combien mon ame émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
Je hais, je dois haïr ces sauvages guerriers,

De ma famille entiere insolents meurtriers ;
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inspirent:
Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aspirent,
J'étoufferai la voix de mes ressentiments,
Je vaincrai mes chagrins, qui résistaient au temps :
Il en coûte à mon cœur ; tu connais sa blessure ;
Ils vont renouveler ma perte et mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent?
Livrerai-je Astérie à la mort qui l'attend?
On vient. Puissent les dieux, que ma justice implore,
Ces dieux trop mal servis, ces dieux qu'on déshonore,
Inspirer la clémence, accorder à mes vœux
Une loi moins cruelle et moins indigne d'eux!

SCENE II.

TEUCER, DICTIME; *le pontife* PHARES *avance avec le sacrificateur à sa droite: le roi est à sa gauche, accompagné des archontes de la Crete.*

PHARÈS, *au roi et aux archontes.*

Prenez place, seigneurs, au temple de Gortine; (*f*)
Adorez et vengez la puissance divine.
(*ils montent sur une estrade, et s'asseyent dans le même ordre. Pharès continue.*)
Prêtres de Jupiter, organes de ses lois,
Confidents de nos dieux, et vous, roi des Crétois,
Vous, archontes vaillants qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux sacrés du maître du tonnerre,
Voici le jour de sang, ce jour si solennel,
Où je dois présenter aux marches de l'autel
L'holocauste attendu que notre loi commande.
De sept ans en sept ans (*g*) nous devons en offrande
Une jeune captive aux mânes des héros;
Ainsi dans ses décrets nous l'ordonna Minos,

Quand lui-même il vengeait sur les enfants d'Egée
La majesté des dieux, et la mort d'Androgée.
Nos suffrages, Tencer, vous ont donné son rang:
Vous ne le tenez point des droits de votre sang;
Nous vous avons choisi quand par Idoménée
L'isle de Jupiter se vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté;
Sontenez de nos lois l'inflexible équité.
Jupiter veut le sang de la jeune captive
Qu'en nos derniers combats on prit sur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peuples odieux,
Ennemis de nos lois, et proscrits par nos dieux,
Des repaires sanglants de leurs antres sauvages
Ont cent fois de la Crete infesté les rivages;
Toujours en vain punis, ils ont toujours brisé
Le joug de l'esclavage à leur tête imposé.
Remplissez à la fin votre juste vengeance.
Une épouse, une fille à peine en son enfance,
Aux champs de Bérécinthe, en vos premiers combats,
Sous leurs toits embrasés mourantes dans vos bras,
Demandent à grands cris qu'on appaise leurs mânes.
Exterminez, grands dieux, tous ces peuples profanes;
Le vil sang d'une esclave à nos autels versé
Est d'un bien faible prix pour le ciel offensé.
C'est du moins un tribut que l'on doit à mon temple;
Et la terre coupable a besoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais soutiens de l'état, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire, et vous, prêtres des dieux,
Dans cette longue guerre, où la Crete est plongée,
J'ai perdu ma famille, et ce fer l'a vengée;
Je pleure encor sa perte; un coup aussi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes;
Le meurtre et le carnage alors sont légitimes;

Nul ne m'enseignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'état, à mon cœur:
Mais l'autel ruisselant du sang d'une étrangere
Peut-il servir la Crete et consoler un pere?
Plût aux dieux que Minos, ce grand législateur,
De notre république auguste fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils sacrifices!
L'homicide en effet rend-il les dieux propices?
Avons-nous plus d'états, de trésors, et d'amis,
Depuis qu'Idoménée ent égorgé son fils?
Guerriers, c'est par vos mains qu'aux feux vengeurs en proie
J'ai vu tomber les murs de la superbe Troie.
Nous répandons le sang des malheureux mortels,
Mais c'est dans les combats, et non point aux autels.
Songez que de Calchas et de la Grece unie
Le ciel n'accepta point le sang d'Iphigénie. (*h*)
Ah! si pour nous venger le glaive est dans nos mains,
Cruels aux champs de Mars, ailleurs soyons humains;
Ne peut-on voir la Crete heureuse et florissante
Que par l'assassinat d'une fille innocente?
Les enfants de Cydon seront-ils plus soumis?
Sans en être plus craints nous serons plus haïs.
Au souverain des dieux rendons un autre hommage;
Méritons ses bontés, mais par notre courage;
Vengeons-nous, combattons, qu'il seconde nos coups;
Et vous, prêtres des dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons ces vœux; mais ils sont inutiles
Pour les esprits altiers et les cœurs indociles.
La loi parle, il suffit: vous n'êtes en effet
Que son premier organe et son premier sujet;
C'est Jupiter qui regne: il veut qu'on obéisse;
Et ce n'est pas à vous de juger sa justice.
S'il daigna devant Troie accorder un pardon
Au sang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,

Quand il veut, il fait grace: écoutez en silence
La voix de sa justice ou bien de sa clémence;
Il commande à la terre, à la nature, au sort;
Il tient entre ses mains la naissance et la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite et vous presse?
Nul de nous ne montra ces marques de faiblesse
Pour le dernier objet qui fut sacrifié;
Nous ne connaissons point cette fausse pitié.
Vous voulez que Cydon cede au joug de la Crete;
Portez celui des dieux dont je suis l'interprete:
Mais voici la victime.

(*on amene Astérie, couronnée de fleurs et enchaînée.*)

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ASTERIE.

DICTIME.

A son aspect, seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grece encore il est de barbarie!
Que ma triste raison gémit sur ma patrie!

PHARÈS.

Captive des Crétois, remise entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes destins
C'est à toi de parler, et de faire connaître
Quel est ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTÉRIE.

Je veux bien te répondre. Astérie est mon nom;
Ma mere est au tombeau; le vieillard Azémon,
Mon digne et tendre pere, a dès mon premier âge
Dans mon cœur qu'il forma fait passer son courage.
De rang, je n'en ai point; la fiere égalité
Est notre heureux partage et fait ma dignité.

PHARÈS.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie?

ASTÉRIE.

Le Jupiter de Crete aux yeux de ma patrie
Est nn fantôme vain que ton impiété
Fait servir de prétexte à ta férocité.

PHARÈS.

Apprends que ton trépas, qu'on doit à tes blas-
phêmes,
Est déja préparé par mes ordres suprêmes.

ASTÉRIE.

Je le sais, de ma mort indigne et lâche anteur,
Je le sais, inhumain; mais j'espere nn vengeur.
Tous mes concitoyens sont justes et terribles;
Tu les connais, tu sais s'ils furent inviucibles.
Les foudres de ton dieu, par un aigle portés,
Ne te sanveront pas de leurs traits mérités :
Lui-même, s'il existe, et s'il régit la terre,
S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre, (*i*)
Il saura bien sur toi, monstre de cruauté,
Venger son divin nom si long-temps insulté.
Puisse tont l'appareil de tou infâme fête,
Tes couteaux, ton bûcher, retomber sur ta tête!
Puisse le temple horrible où mon sang va couler
Sur ma ceudre, sur toi, snr les tiens s'écrouler!
Périsse ta mémoire! et s'il fant qu'elle dure,
Qu'elle soit en horreur à toute la nature!
Qu'on abhorre ton nom! qu'on déteste tes dieux!
Voilà mes vœux, mon culte, et mes derniers adieux.
Et toi, qne l'on dit roi, toi, qui passes ponr juste,
Toi, dont un peuple entier chérit l'empire auguste,
Et qui du tribunal où les lois t'ont porté
Sembles tourner sur moi des yeux d'hnmanité,
Plains-tu mon infortune en voulant mon supplice?
Non, de mes assassins tu n'es pas le complice.

MÉRIONE, *archonte, à Teucer.*

On ne peut faire grace, et votre autorité
Contre un usage antique, et par-tout respecté,
Opposerait, seigneur, une force impuissante.

TEUCER.

Que je livre au trépas sa jeunesse innocente!...

MÉRIONE.

Il faut du sang au peuple, et vous le connaissez;
Ménagez ses abus, fussent-ils insensés.
La loi qui vous révolte est injuste peut-être,
Mais en Crete elle est sainte; et vous n'êtes pas maître
De secouer un joug dont l'état est chargé.
Tout pouvoir a sa borne, et cede au préjugé.

TEUCER.

Quand il est trop barbare, il faut qu'on l'abolisse.

MÉRIONE.

Respectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la justice.
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Busiris on vous vit abhorrer?
Oui, j'estime en Minos le guerrier politique;
Mais je déteste en lui le maître tyrannique.
Il obtint dans la Crete un absolu pouvoir:
Je suis moins roi que lui, mais je crois mieux valoir;
En un mot à mes yeux votre offrande est un crime.
(*à Dictime.*)
Viens, suis-moi.

PHARÈS *se leve, les sacrificateurs aussi, et descendent de l'estrade.*

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous osez!....

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS. UN HERAUT *arrive, le caducée à la main. Le roi, les archontes, les sacrificateurs, sont debout.*

LE HÉRAUT.

De Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, et s'y sont présentés.
De l'olivier sacré les branches pacifiques,
Symbole de concorde, ornent leurs mains rustiques:
Ils disent que leur chef est parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.

Il n'est point de rançon, quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un sang dont il est maître.

TEUCER.

La loi veut qu'on differe; elle ne souffre pas
Que l'étendard de paix et celui du trépas
Etalent à nos yeux un coupable assemblage.
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons distinguer (si nous avons des mœurs)
Le temps de la clémence et le temps des rigueurs:
C'est par là que le ciel, si l'on en croit nos sages,
Des malheureux humains attira les hommages;
Ce ciel peut-être enfin lui veut sauver le jour.
Allez, qu'on la ramene en cette même tour
Que je tiens sous ma garde, et dont on l'a tirée
Pour être en holocauste à vos glaives livrée.
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTÉRIE.

Je te rends grace, ô roi, si tu veux m'épargner;
Mon supplice est injuste autant qu'épouvantable:
Et, quoique j'y portasse un front inaltérable,
Quoiqu'aux lieux où le ciel a daigné me nourrir

Nos premieres leçons soient d'apprendre à mourir,
Le jour m'est cher... hélas! mais s'il faut que je meure,
C'est une cruauté que d'en différer l'heure.

(*on l'emmene.*)

TEUCER.

Le conseil est rompu. Vous, braves combattants,
Croyez que de Cydon les farouches enfants
Pourront mal-aisément désarmer ma colere.
Si je vois en pitié cette jeune étrangere,
Le glaive que je porte est toujours suspendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je sais qu'on doit punir, comme on doit faire grace,
Protéger la faiblesse, et réprimer l'audace;
Tels sont mes sentiments. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oser vous commander,
Et si j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez; blâmez le roi, mais aimez la patrie;
Servez-la: mais sur-tout, si vous craignez les dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

DICTIME, DATAME, GARDES; LES CYDONIENS, *dans le fond.*

DICTIME.

Ou sont ces députés envoyés à mon maître?
Qu'on les fasse approcher: mais je les vois paraître.
Quel est celui de vous dont Datame est le nom?

DATAME.

C'est moi.

DICTIME.

Quel est celui qui porte une rançon,
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermés dans nos villes?...

DATAME.

Nous ne rougissons pas de proposer la paix.
Je l'aime; je la veux, sans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révere,
Qui m'instruisit à vaincre, et qui me sert de pere,
S'est chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres surpris.
Nous venons les tirer d'un infâme esclavage;
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Est-il ici?

DATAME.

Son âge

A retardé sa course, et je puis en son nom
De la belle Astérie annoncer la rançon.
Du sommet des rochers qui divisent les nnes
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues,
Tandis que ce vieillard, qui nous snivra de près,
A percé les détours de nos vastes forêts;
Par le fardeau des ans sa marche est ralentie.

DICTIME.

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Astérie?

DATAME.

Oui. J'ignore à ton roi ce qn'il peut présenter;
Cydon ne prodnit rien qni pnisse vous flatter.
Vous allez ravir l'or au sein de la Colchide;
Le ciel nous a privés de ce métal perfide;
Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir?

DICTIME.

Votre cœur et vos bras, dignes de nous servir.

DATAME.

Il ne tiendrait qu'à vons; long-temps nos adversaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été freres.
Ne prétendez jamais parler en souverains;
Remettez, dès ce jour, Astérie en nos mains.

DICTIME.

Sais-tu quel est son sort?

DATAME.

Elle me fut ravie.
A peine ai-je touché cette terre ennemie:
J'arrive; je demande Astérie à ton roi,
A tes dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi;
Je viens ou la reprendre ou périr avec elle.
Une Hélene conpable, une illustre infidele
Arma dix ans vos Grecs indignement séduits;
Une cause plus juste ici nous a conduits;
Nous vons redemandons la vertu la plus pure:
Rendez-moi mon seul bien; réparez mon injnre.
Tremblez de m'outrager; nous avons tous promis

D'être jusqu'au tombeau vos plus grands ennemis;
Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes,
Sur les corps expirants de vos fils, de vos femmes...
(*à Dictime.*)
Guerrier, qui que tu sois, c'est à toi de savoir
Ce que peut le courage armé du désespoir.
Tu nous connais: préviens le malheur de la Crete.

DICTIME.

Nous savons réprimer cette audace indiscrete.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, et viens nous insulter.
Calme tes vains transports; apprends, jeune barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon prince se déclare;
Qu'il épargne souvent le sang qu'on veut verser;
Qu'il punit à regret, qu'il sait récompenser;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfere sur-tout la justice à la gloire:
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel est donc ce roi?
S'il est grand, s'il est bon, que ne vient-il à moi?
Que ne me parle-t-il?... La vertu persuade.
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'ambassade
Doit paraître au sénat avec tes compagnons.
Il faut se conformer aux lois des nations.

DATAME.

Est-ce ici son palais?

DICTIME.

Non; ce vaste édifice
Est le temple où des dieux j'ai prié la justice
De détourner de nous les fléaux destructeurs,
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges,
Et cent villes de Crete y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui? Minos? ce grand fourbe, et ce roi si cruel?
Lui, dont nous détestons et le trône et l'autel;
Qui les teignit de sang? lui, dont la race impure
Par des amonrs affreux étonna la nature? (*k*)
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraser,
Et qui donna des lois pour nous tyrannuiser?
Lui, qni dn plus pur sang qne votre Grece honore
Nourrit sept ans ce monstre appelé Minotaure?
Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos mensonges vains,
Au bord de l'Achéron jugeant tous les humains,
Et qui ne mérita, par ses fnreurs impies,
Que d'éternels tourments sous les mains des Furies?
Parle; est-ce là ton sage? est-ce là ton héros?
Crois-tn nous effrayer à ce nom de Minos?
Oh! que la renommée est injuste et trompense!
Sa mémoire à la Grece est encor précieuse;
Ses lois et ses travanx sont par nous abhorrés.
On mèprise en Cydon ce que vous adorez;
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'imposture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ses abus, et les nôtres sont grands;
Mais nous avons un prince ennemi des tyrans,
Ami de l'équité, dont les lois salntaires
Aboliront bientôt tant de lois sanguinaires.
Prends confiance en lni, sois sûr de ses bienfaits:
Je jure par les dieux...

DATAME.

Ne jure point; promets...
Promets-nous que ton roi sera juste et sincere;
Qu'il rendra dès ce jour Astérie à son pere...
De ses autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre et rien à souhaiter;
La nature pour nous fut assez bienfaisante:
Aux creux de nos vallons sa main toute-puissante

A prodigué ses biens pour prix de nos travaux;
Nous possédons les airs, et la terre, et les eaux;
Que nous faut-il de plus? Brillez dans vos cent villes
De l'éclat fastueux de vos arts inutiles;
La culture des champs, la guerre, sont nos arts;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts:
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
Nous voulons des amis; méritez-vous de l'être?

DICTIME.

Oui, Teucer en est digne; oui, peut-être aujourd'hui,
En le connaissant mieux, vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous!

DICTIME.

Vous-même. Il est temps que nos haines finissent,
Que, pour leur intérêt, nos deux peuples s'unissent.
Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puisse de mon roi blesser la dignité;
(*à sa suite.*)
Mais il l'estimera. Vous, allez; qu'on prépare
Ce que les champs de Crete ont produit de plus rare;
Qu'on traite avec respect ces guerriers généreux.
(*ils sortent.*)
Puissent tous les Crétois penser un jour comme eux!
Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage!
Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage:
Qu'ils soient nos alliés, et non pas nos sujets.
Leur mâle liberté peut servir nos projets.
J'aime mieux leur audace et leur candeur hautaine
Que les lois de la Crete, et tous les arts d'Athene.

SCENE II.

TEUCER, DICTIME, GARDES.

TEUCER.

Il faut prendre un parti: ma triste nation
N'éconte qne la voix de la sédition ;
Ce sénat orgueillenx contre moi se déclare ;
On affecte ce zele implacable et barbare
Que toujours les méchants feignent de posséder,
A qui souvent les rois sont contraints de céder:
J'entends de mes rivaux la funeste indnstrie
Crier de tous côtés, Religion, patrie!
Tont prêts à m'accuser d'avoir trahi l'état,
Si je m'oppose encore à cet assassinat.
Le nuage grossit; et je vois la tempête
Qni, sans doute, à la fin tombera sur ma tête.

DICTIME.

J'oserais proposer, dans ces extrémités,
De vous faire un appui des mêmes révoltés,
Des mêmes habitants de l'âpre Cydonie,
Dont nous ponrrions guider l'impétueux génie:
Fiers ennemis d'nn joug qu'ils ne peuvent snbir,
Mais amis généreux, ils ponrraient nous servir.
Il en est nn sur-tont, dont l'ame noble et fiere
Connaît l'humanité dans son audace altiere:
Il a pris snr les siens, égaux par la valeur,
Ce secret ascendant qne se donne un grand cœur ;
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'atteindre à sa vertu, quoique dure et sanvage.
Si de pareils soldats pouvaient marcher sous vons,
On verrait tous ces grands si pnissants, si jaloux
De votre antorité, qu'ils osent méconnaître,
Porter le joug paisible, et chérir nn bon maître.
Nous voulions asservir des peuples généreux;

Faisons mieux, gagnons-les; c'est là régner sur eux.

TEUCER.

Je le sais. Ce projet peut sans doute être utile;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile:
A ce remede affreux faut-il m'abandonner?
Faut-il perdre l'état pour le mieux gouverner?
Je veux sauver les jours d'une jeune barbare;
Du sang des citoyens serai-je moins avare?
Il le faut avouer, je suis bien malheureux!
N'ai-je donc des sujets que pour m'armer contre eux?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illustre naufrage?
Ah! je ne suis pas roi, si je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc! contre les lois la vertu ne peut rien!
Le préjugé fait tout! Pharès impitoyable
Maintiendra, malgré vous, cette loi détestable!
Il domine au sénat! on ne veut désormais
Ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix!

TEUCER.

Quel que soit son pouvoir, et l'orgueil qui l'anime,
Va, le cruel du moins n'aura point sa victime;
Va, dans ces mêmes lieux profanés si long-temps,
J'arracherai leur proie à ces monstres sanglants.

DICTIME.

Puissiez-vous accomplir cette sainte entreprise!

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favorise.
Et lorsque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats sacrés,
(Car il faut les détruire, et j'en aurai la gloire,)
Mon nom, respecté d'eux, vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, et c'est un triste sort:
Qui n'est de ses bienfaits payé qu'après la mort,
Obtînt-il des autels, est encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre;
Mais il faut bien me rendre à l'ascendant vainqueur
Qui parle en sa défense, et domine en mon cœur.
Gardes, qu'en ma présence à l'instant on conduise
Cette Cydonienne entre nos mains remise.
(*les gardes sortent.*)
Je prétends lui parler avant que, dans ce jour,
On ose l'arracher du fond de cette tour,
Et la rendre au cruel armé pour son supplice,
Qui presse au nom des dieux ce sanglant sacrifice.
Demeure. La voici : sa jeunesse, ses traits,
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, ASTERIE, GARDES.

ASTÉRIE.

Que prétend-on de moi? quelle rigueur nouvelle,
Après votre promesse, à la mort me rappelle?
Allume-t-on les feux qui m'étaient destinés?
O roi, vous m'avez plainte, et vous m'abandonnez!

TEUCER.

Non; je veille sur vous, et le ciel me seconde.

ASTÉRIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma prison profonde?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour;
Vous reverrez en paix votre premier séjour:
Malheureuse étrangere, et respectable fille,
Que la guerre arracha du sein de sa famille,
Souvenez-vous de moi loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir... Oubliez nos autels...
Une escorte fidele aura soin de vous suivre.
Vivez... Qui mieux que vous a mérité de vivre?

ASTÉRIE.

Ah, seigneur! ah, mon roi! je tombe à vos genoux ;
Tout mon cœur qui m'échappe a volé devant vous;
Image des vrais dieux, qu'ici l'on déshonore,
Recevez mon encens: en vous je les adore.
Vous seul, vous m'arrachez aux monstres infernaux
Qui, me parlant en dieux, n'étaient que mes bourreaux :
Malgré ma juste horreur de servir sous un maître,
Esclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je suis attendri...
Est-il vrai qu'Azémon, ce pere si chéri,
Qui, près de son tombeau, vous regrette et vous pleure,
Pour venir vous reprendre a quitté sa demeure?

ASTÉRIE.

On le dit. J'ignorais, au fond de ma prison,
Ce qui s'est pu passer dans ma triste maison.

TEUCER.

Savez-vous que Datame, envoyé par un pere,
Venait nous proposer un traité salutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés?

ASTÉRIE.

Datame! lui, seigneur! que vous me confondez!
Il serait dans les mains du sénat de la Crete?
Parmi mes assassins?

TEUCER.

Dans votre ame inquiete
J'ai porté, je le vois, de trop sensibles coups;
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux?
Vous serait-il promis? est-ce un parent, un frere?
Parlez; son amitié m'en deviendra plus chere.
Plus on vous opprima, plus je veux vous servir.

ASTÉRIE.

De quelle ombre de joie, hélas! puis-je jouir?
Qui vous porte à me tendre une main protectrice?

Quels dieux en ma faveur ont parlé?

TEUCER.

La justice.

ASTÉRIE.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi,
Seigneur; Datame m'aime, et Datame a ma foi;
Nos serments sont communs, et ce nœud vénérable
Est plus sacré pour nous, et plus inviolable,
Que tout cet appareil formé dans vos états
Pour asservir des cœurs qui ne se donnent pas.
Le mien n'est plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureuse en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches soldats, qui, dans les champs de Mars,
N'oseraient sur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi loin de lui des enfants sans défense,
Et devant vos autels ont traîné l'innocence:
Ce sont là les lauriers dont ils se sont couverts.
Un prêtre veut mon sang, et j'étais dans ses fers.

TEUCER.

Ses fers!... ils sont brisés, n'en soyez point en doute;
C'est pour lui qu'ils sont faits; et, si le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour au pied de cet autel
Où sa main veut sur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas les dieux vous ont sauvée;
Il vous suivra bientôt: rentrez; que cette tour,
De la captivité jusqu'ici le séjour,
Soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient. Ce sera peu d'assurer votre vie;
J'abolirai nos lois, ou j'y perdrai le jour.

ASTÉRIE.

Ah! que vous méritez, seigneur, une autre cour,
Des sujets plus humains, un culte moins barbare!

TEUCER.

Allez: avec regret de vous je me sépare;
Mais de tant d'attentats, de tant de cruauté,
Je dois venger mes dieux, vous, et l'humanité.

ASTÉRIE.

Je vous crois, et de vous je ne puis moins attendre.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME, MERIONE.

MÉRIONE.

Seigneur, sans passion pourrez-vous bien m'entendre?

TEUCER.

Parlez.

MÉRIONE.

Les factions ne me gouvernent pas,
Et vous savez assez que, dans nos grands débats,
Je ne me suis montré le fauteur ni l'esclave
Des sanglants préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui séduit sa faiblesse, et nourrit sa fureur.
Vous pensez arrêter d'une main courageuse
Un torrent débordé dans sa course orageuse;
Il vous entraînera, je vous en avertis.
Pharès a pour sa cause un violent parti,
Et d'autant plus puissant contre le diadême,
Qu'il croit servir le ciel, et vous venger vous-même.
« Quoi! dit-il, dans nos champs la fille de Teucer,
« A son père arrachée, expira sous le fer;
« Et, du sang le plus vil indignement avare,
« Teucer dénaturé respecte une barbare!...
« Lui seul est inhumain; seul à la cruauté
« Dans son cœur insensible il joint l'impiété;
« Il veut parler en roi, quand Jupiter ordonne;
« L'encensoir du pontife offense sa couronne:

« Il outrage à la fois la nature et le ciel,
« Et contre tout l'empire il se rend criminel... »
Il dit ; et vous jugez si ces accents terribles
Retentiront long-temps sur ces ames flexibles,
Dont il peut exciter ou calmer les transports,
Et dont son bras puissant gouverne les ressorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, et qu'il sut vous séduire.
M'apportez-vous son ordre, et pensez-vous m'instruire ?

MÉRIONE.

Je vous donne un conseil.

TEUCER.

Je n'en ai pas besoin.

MÉRIONE.

Il vous serait utile.

TEUCER.

Epargnez-vous ce soin ;
Je sais prendre, sans vous, conseil de ma justice.

MÉRIONE.

Elle peut sous vos pas creuser un précipice :
Tout noble, dans notre isle, a le droit respecté (*l*)
De s'opposer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit !

MÉRIONE.

Notre pouvoir balance ainsi le vôtre ;
Chacun de nos égaux est un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le sais ; tout noble est tyran tour-à-tour.

MÉRIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour ?

TEUCER.

Elle a toujours produit le public esclavage.

MÉRIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un suffrage.

TEUCER.

La discorde éternelle est la loi des Crétois.

MÉRIONE.

Seigneur, vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès-lors; enfin je la déteste:
Soyez sûr qu'à l'état elle sera funeste.

MÉRIONE.

Au moins, jusqu'à ce jour, elle en fut le soutien;
Mais vous parlez en prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen;
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige:
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MÉRIONE.

Vous pourriez hasarder, dans ces dissentions,
De véritables droits pour des prétentions...
Consultez mieux l'esprit de notre république.

TEUCER.

Elle a trop consulté la licence anarchique.

MÉRIONE.

Seigneur, entre elle et vous marchant d'un pas égal,
Autrefois votre ami, jamais votre rival,
Je vous parle en son nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature, et pour l'honneur du trône.

MÉRIONE.

Nos lois...

TEUCER.

Laissez vos lois, elles me font horreur;
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MÉRIONE.

Proposez une loi plus humaine et plus sainte;
Mais ne l'imposez pas: seigneur, point de contrainte;

Vous révoltez les cœurs, il faut persuader.
La prudence et le temps pourront tout accorder.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, et le brave me suive.
Il est temps que je regne, et non pas que je vive.

MÉRIONE.

Régnez; mais redoutez les peuples et les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Etre impunément juste, et vous apprendre à l'être.
Si vous ne m'imitez, respectez votre maître...
Et nous, allons, Dictime, assembler nos amis,
S'il en reste à des rois insultés et trahis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

PENSENT-ILS m'éblouir par la pompe royale,
Par ce faste imposant qne la richesse étale?
Croit-on nous amollir? ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux;
Ce fameux labyrinthe, où la Grece raconte
Que Minos autrefois ensevelit sa honte,
N'est qu'nn repaire obscur, nn spectacle d'horreur;
Ce temple, où Jupiter avec tant de splendeur
Est descendu, dit-on, du hant de l'empyrée,
N'est qu'un lieu de carnage à sa premiere entrée; (*m*)
Et les fronts de béliers égorgés et sanglants
Sont de ces murs sacrés les honteux ornements:
Ces nuages d'encens, qu'on prodigue à toute henre,
N'ont point pnrifié son infecte demeure.
Que tous ces monuments, si vantés, si chéris,
Quand on les voit de près, inspirent de mépris!

UN CYDONIEN.

Cher Datame, est-il vrai qu'en ces ponrpris funestes
On n'offre que du sang aux puissances célestes?
Est-il vrai qne ces Grecs, en tous lieux renommés,
Ont immolé des Grecs aux dieux qu'ils ont formés?
La nature à ce point serait-elle égarée?

DATAME.

A des flots d'imposteurs on dit qu'elle est livrée,
Qu'elle n'est plus la même, et qu'elle a corrompu
Ce doux présent des dieux, l'instinct de la vertu:
C'est en nous qu'il réside; il soutient nos courages:
Nous n'avons point de temple en nos déserts sauvages;
Mais nous servons le ciel, et ne l'outrageons pas
Par des vœux criminels et des assassinats.
Puissions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Astérie, et partir avec elle!

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié seule au glaive dérobés,
Esclave pour esclave; et quittons la contrée
Où notre pauvreté, qui dût être honorée,
N'est aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain;
Ils descendaient vers nous par un accueil hautain;
Leurs bontés m'indignaient. Regagnons nos asyles,
Fuyons leurs dieux, leurs mœurs, et leurs bruyantes villes.
Ils sont cruels et vains, polis et sans pitié.
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah! sur-tout de leurs mains reprenons Astérie.
Pourriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
Sans lui rendre aujourd'hui son plus bel ornement?
Son pere est attendu de moment en moment:
En vain je la demande aux peuples de la Crete;
Aucun n'a satisfait ma douleur inquiete,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu;
Par des pleurs qu'il cachait un seul m'a répondu.
Que veulent, cher ami, ce silence et ces larmes?
Je voulais à Teucer apporter mes alarmes;
Mais on m'a fait sentir que, graces à leurs lois,
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois:
Nous sommes leurs égaux dans les champs de Bellone;

Qui peut donc avoir mis entre nous et leur trône
Cet immense intervalle, et ravir aux mortels
Leur dignité premiere et leurs droits naturels?
Il ne fallait qu'un mot, la paix était jurée,
Je voyais Astérie à son époux livrée,
On payait sa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas,
Mais des moissons, des fruits, des trésors véritables
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables:
Nous rendions nos captifs; Astérie avec nous
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir sans elle, et venir la reprendre
Dans des ruisseaux de sang, et des monceaux de cendre?

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN CYDONIEN, *arrivant.*

LE CYDONIEN.

Ah! savez-vous le crime...?

DATAME.

O ciel! que me dis-tu!
Quel désespoir est peint sur ton front abattu?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Astérie....

DATAME.

Eh bien?...

LE CYDONIEN.

Cet édifice,
Ce lieu qu'on nomme temple est prêt pour son supplice.

DATAME.

Pour Astérie!

LE CYDONIEN.

Apprends que dans ce même jour,

En cette même enceinte, en cet affreux séjour,
De je ne sais quels grands la horde forcenée
Aux buchers dévorants l'a déja condamnée:
Ils appaisent ainsi Jupiter offensé.

DATAME.

Elle est morte!..

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah! grand dieu!

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt est prononcé;
On doit l'exécuter dans ce temple barbare:
Voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare!
Sous un conteau perfide, et qu'ils ont consacré,
Son sang offert aux dieux va couler à leur gré,
Et dans un ordre auguste ils livrent à la flamme
Ces restes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(*il tombe entre les bras d'un Cydonien.*)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs?

UN CYDONIEN.

Il en est encore un bien cruel à nos cœurs,
Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuissance
D'assouvir sur eux tous notre juste vengeance,
De frapper ces tyrans de leurs couteaux sacrés,
De noyer dans leur sang ces monstres révérés.

DATAME, *revenant à lui.*

Qui! moi! je ne pourrais, ô ma chere Astérie,
Mourir sur les bourreaux qui t'arrachent la vie!...
Je le pourrai, sans doute... O mes braves amis,
Montrez ces sentiments que vous m'avez promis:
Périssez avec moi. Marchons.

(*on entend une voix d'une des tours.*)

Datame! arrête!

DATAME.

Ciel!.. d'où part cette voix! quels dieux ont sur ma tête

Fait au loin dans les airs retentir ces accents?
Est-ce nne illusion qui vient troubler mes sens?

(*la méme voix.*)

Datame!...

DATAME.

C'est la voix d'Astérie elle-même!
Ciel, qni la fis ponr moi, dien vengeur, dieu suprême!
Ombre chere et terrible à mon cœnr désolé,
Est-ce du sein des morts qu'Astérie a parlé?

UN CYDONIEN.

Je me trompe, ou du fond de cette tonr antique
Sa voix faible et mourante à son amant s'explique.

DATAME.

Je n'entends plns ici la fille d'Azémon;
Serait-ce là sa tombe? est-ce là sa prison?
Les Crétois auraient-ils inventé l'une et l'autre?

LE CYDONIEN.

Qnelle horrible surprise est égale à la nôtre!

DATAME.

Des prisons! est-ce ainsi que ces adroits tyrans
Ont bâti, ponr régner, les tombeaux des vivants?

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes, et de machines!
Ne pourrons-nous marcher sur leurs vastes ruines!

DATAME *avance vers la tour.*

Qnel nouveau brnit s'entend? Astérie! ah, grands dieux!
C'est elle, je la vois, elle marche en ces lieux...
Mes amis, elle marche à l'affreux sacrifice;
Et voilà les soldats armés pour son supplice;
Elle en est entourée.

(*On voit dans l'enfoncement Astérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue.*

Allons, c'est à ses pieds
Qu'il faut, en la vengeant, mourir sacrifiés.

SCENE III.

LES CYDONIENS, DICTIME.

DICTIME.

Où pensez-vous aller? et qu'est-ce que vous faites?
Quel transport vous égare, avengles que vous êtes?
Dans leur course rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah! que de cette esclave ils suivent donc les pas,
Qu'ils s'écartent sur-tout de ces autels horribles
Dressés par la vengeance à des dieux inflexibles;
Qu'ils sortent de la Crete. Ils n'ont vu parmi nous
Que de justes sujets d'un éternel courroux:
Ils nous détesteront; mais ils rendront justice
A la main qui dérobe Astérie au supplice;
Ils aimeront mon roi dans leurs affreux déserts...
Mais de quels cris soudains retentissent les airs!
Je me trompe, ou de loin j'entends le bruit des armes.
Que ce jour est funeste et fait pour les alarmes!
Ah! nos mœurs, et nos lois, et nos rites affreux,
Ne pouvaient nous donner que des jours malheureux!
Revolons vers le roi.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Demeure, cher Dictime,
Demeure. Il n'est plus temps de sauver la victime,
Tous mes soins sont trahis; ma raison, ma bonté,
Ont en vain combattu contre la cruauté;
En vain, bravant des lois la triste barbarie,
Au sein de ses foyers je rendais Astérie;
L'humanité plaintive, implorant mes secours,

Du fer deja levé défendait ses beaux jours;
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tyrans leur innocente proie:
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment? quels attentats?

TEUCER.

Ah! les sauvages mœurs ne s'adoucissent pas!
Datame...

DICTIME.

Quelle est donc sa fatale imprudence?

TEUCER.

Il paiera de sa tête une telle insolence.
Lui, s'attaquer à moi! tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour sa sûreté,
Lorsque déja ma garde à mon ordre attentive
Allait loin de ce temple enlever la captive,
Suivi de tous les siens il fond sur mes soldats.
Quel est donc ce complot que je ne connais pas?
Etaient-ils contre moi tous deux d'intelligence?
Etait-ce là le prix qu'on dut à ma clémence?
J'y cours; le téméraire, en sa fougue emporté,
Ose lever sur moi son bras ensanglanté:
Je le presse, il succombe, il est pris avec elle.
Ils périront: voilà tout le fruit de mon zele;
Je faisais deux ingrats. Il est trop dangereux
De vouloir quelquefois sauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun respect ne
touche,
Et dont je dois sur-tout à jamais me venger.
Où ma compassion m'allait-elle engager!
Je trahissais mon sang, je risquais ma couronne;
Et pour qui?

DICTIME.

Je me rends, et je les abandonne.

Si leur faute est commnne, ils doivent l'expier;
S'ils sont tous deux ingrats, il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'est pas sans regret ; mais la raison l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majesté du trône,
Ces parvis tout sanglants, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Astérie en secret la grace, la jeunesse,
Peut-être malgré moi me touche et m'intéresse;
Mais je ne dois penser qu'à servir mon pays;
Ces sauvages hnmains sont mes vrais ennemis.
Oui, je répronve encore nne loi trop sévere;
Mais il est des mortels dont le dnr caractere,
Insensible anx bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toujours levé sur enx.
D'aillenrs ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare et pour nne étrangere?
Ils ont voulu périr, c'en est fait; mais dn moins
Que mes yeux de leur mort ne soient pas les témoins!

SCENE V.

TEUCER, DICTIME, UN HERAUT.

TEUCER.

Qne sont-ils devenus?

LE HÉRAUT.

Leur fureur inouie
D'nn trépas mérité sera bientôt snivie:
Tont le penple à grands cris presse leur châtiment;
Le sénat indigné s'assemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure sainte
Dont ils ont profané la redontable enceinte.

TEUCER.

Ainsi l'on va conduire Astérie au trépas.

LE HÉRAUT.

Rien ne peut la sauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras;
Ma pitié me trompait sur cette infortunée:
Ils ont fait, malgré moi, leur noire destinée.
L'arrêt est-il porté?

LE HÉRAUT

Seigneur, on doit d'abord
Livrer sur nos autels Astérie à la mort;
Bientôt tout sera prêt pour ce grand sacrifice;
On réserve Datame aux horreurs du supplice:
On ne veut point sans vous juger son attentat;
Et la seule Astérie occupe le sénat.

TEUCER.

C'est Datame en effet, c'est lui seul qui l'immole;
Mes efforts étaient vains, et ma bonté frivole.
Revolons aux combats; c'est mon premier devoir,
C'est là qu'est ma grandeur, c'est là qu'est mon pouvoir:
Mon autorité faible est ici désarmée:
J'ai ma voix au sénat, mais je regne à l'armée.

LE HÉRAUT.

Le pere d'Astérie, accablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs arrive à pas pesants,
Se soutenant à peine, et d'une voix tremblante
Dit qu'il apporte ici pour sa fille innocente
Une juste rançon dont il peut se flatter
Que votre cœur humain pourra se contenter.

TEUCER.

Quelle simplicité dans ces mortels agrestes!
Ce vieillard a choisi des moments bien funestes;
De quel trompeur espoir son cœur s'est-il flatté?
Je ne le verrai point: il n'est plus de traité.

LE HÉRAUT.

Il a, si je l'en crois, des présents à vous faire

Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné pere!
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ses yeux
Du sang qu'on va verser le spectacle odieux.

LE HÉRAUT.

Il insiste; il nous dit qu'au bout de sa carriere
Ses yeux se fermeraient sans peine à la lumiere
S'il pouvait à vos pieds se jeter un moment.
Il demandait Datame avec empressement.

TEUCER.

Malheureux!

DICTIME.

Accordons, seigneur, à sa vieillesse
Ce vain soulagement qu'exige sa faiblesse.

TEUCER.

Ah! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon épouse et ma fille expirer dans mes bras,
Les consolations dans ce moment terrible
Ne descendirent point dans mon ame sensible;
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes sujets,
Et de civiliser l'agreste Cydonie:
Du ciel qui conduit tout la sagesse infinie
Réserve, je le vois, pour de plus heureux temps
Le jour trop différé de ces grands changements.
Le monde avec lenteur marche vers la sagesse, (*n*)
Et la nuit des erreurs est encor sur la Grece.
Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés,
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez!
Rien ne peut captiver votre main bienfaisante;
Vous n'avez qu'à parler, et la terre est contente.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

LE VIEILLARD AZEMON, *accompagné d'un esclave qui lui donne la main.*

AZÉMON.

Quoi! nul ne vient à moi dans ces lieux solitaires!
Je ne retrouve point mes compagnons, mes freres!
Ces portiques fameux, où j'ai cru que les rois
Se montraient en tout temps à leurs heureux Crétois,
Et daignaient rassurer l'étranger en alarmes,
Ne laissent voir au loin que des soldats en armes;
Un silence profond regne sur ces remparts:
Je laisse errer en vain mes avides regards;
Datame, qui devait dans cette cour sanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible et lente,
Datame devant moi ne s'est point présenté;
On n'offre aucun asyle à ma caducité.
Il n'en est pas ainsi dans notre Cydonie;
Mais l'hospitalité loin des cours est bannie.
O mes concitoyens simples et généreux,
Dont le cœur est sensible autant que valeureux,
Que pourrez-vous penser quand vous saurez l'outrage
Dont la fierté crétoise a pu flétrir mon âge!
Ah! si le roi savait ce qui m'amene ici,
Qu'il se repentirait de me traiter ainsi!
Une route pénible et la triste vieillesse

De mes sens fatigués accablent la faiblesse.
(*il s'assied.*)
Goûtons sous ces cyprès un moment de repos:
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

SCENE II.

AZEMON, *sur le devant;* TEUCER, *dans le fond, précédé du héraut.*

AZÉMON, *au héraut.*

Irai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître
Sans avoir dans la Crete entretenu ton maître?

LE HÉRAUT.

Etranger malheureux, je t'annonce mon roi;
Il vient avec bonté : parle, rassure-toi.

AZÉMON.

Va, puisqu'à ma priere il daigne condescendre,
Qu'il rende grace aux dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Eh bien! que prétends-tu, vieillard infortuné?
Quel démon destructeur, à ta perte obstiné,
Te force à déserter ton pays, ta famille,
Pour être ici témoin du malheur de ta fille?

AZÉMON, *s'étant levé.*

Si ton cœur est humain, si tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'est point à plaindre, et, graces à mon zele,
Un heureux avenir se déploiera pour elle;
Je viens la racheter.

TEUCER.

Apprends que désormais
Il n'est plus de rançon, plus d'espoir, plus de paix.
Quitte ce lieu terrible; une ame paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZÉMON.

Va, crains que je ne parte.

TEUCER.

Ainsi donc de son sort
Tu seras le témoin! tes yeux verront sa mort!

AZÉMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'instruire
Du dessein qui m'amene et qui dnt le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a cansé le trépas.
Loin de l'affreux bûcher précipite tes pas;
Retourne, malheureux, retourne en ta patrie;
Acheve en gémissant les restes de ta vie.
La mienne est plus cruelle; et, tont roi que je suis,
Les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis:
Ton peuple a massacré ma fille avec sa mere;
Tu ressens comme moi la douleur d'être pere.
Va, quiconqne a vécu dut apprendre à souffrir;
On voit mourir les siens avant que de monrir.
Pour toi, pour ton pays, Astérie est perdue;
Sa mort par mes bontés fnt en vain suspendue:
La guerre recommence, et rien ne peut tarir
Les nouveanx flots de sang déja prêts à courir.

AZÉMON.

Je plenrerais sur toi plus que sur ma patrie
Si tu laissais trancher les beanx jours d'Astérie.
Elle vivra, crois-moi; j'ai des gages certains
Qui toncheraient les cœurs de tous ses assassins.

TEUCER.

Ah! pere infortuné! quelle erreur te transporte!

AZÉMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte,
Sois sûr qne ces trésors à tes yenx présentés
Ne mériteront pas d'en être rebntés;
Ceux qu'Achille reçnt du souverain de Troie
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoie.

TEUCER.

Cesse de t'abuser ; remporte tes présents.
Puissent les dieux plus doux consoler tes vieux ans!
Mon pere, à tes foyers j'aurai soin qu'on te guide.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, AZEMON, LE HERAUT, GARDES.

DICTIME.

Ah! quittez les parvis de ce temple homicide,
Seigneur; du sacrifice on fait tous les apprêts:
Ce spectacle est horrible, et la mort est trop près.
Le seul aspect des rois, ailleurs si favorable,
Porte par-tout la vie, et fait grace au coupable:
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort;
D'un barbare étranger on va trancher le sort.
Mais vous savez quel sang d'abord on sacrifie;
Quel zele a préparé cet holocauste impie.
Comme on est aveuglé! mes raisons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi suspendre les rigueurs.
Le peuple, impatient de cette mort cruelle,
L'attend comme une fête auguste et solennelle;
L'autel de Jupiter est orné de festons;
On y porte à l'envi son encens et ses dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette,
A ce lugubre son qui trois fois se répete,
Sous le fer consacré la victime à genoux...
Pour la derniere fois, seigneur, retirons-nous;
Ne souillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas! je pleure encor ce vieillard vénérable.
Va, sur-tout qu'on ait soin de ses malheureux jours,
Dont la douleur bientôt va terminer le cours:
Il est pere, et je plains ce sacré caractere.

AZÉMON.

Je te plains encor plus... et cependant j'espere.

TEUCER.

Fuis, malheureux, te dis-je.

AZÉMON, *l'arrêtant.*

Avant de me quitter
Ecoute encore un mot : tu vas donc présenter
D'Astérie à tes dieux les entrailles fumantes ?
De tes prêtres crétois les mains toutes sanglantes
Vont chercher l'avenir dans son sein déchiré ;
Et tu permets ce crime?

TEUCER.

Il m'a désespéré,
Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre ;
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore :
Hélas ! je prenais soin de ses jours innocents ;
Je rendais Astérie à ses tristes parents.
Je sens quelle est ta perte et ta douleur amere...
C'en est fait.

AZÉMON.

Tu voulais la remettre à son pere?
Va, tu la lui rendras.
(*deux Cydoniens apportent une cassette couverte de lames d'or. Azémon continue :*)
Enfin donc en ces lieux
On apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

TEUCER.

Que vois-je !

AZÉMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures,
Ils t'ont appartenu... Tu gémis et tu pleures !...
Ils sont pour Astérie ; il faut les conserver :
Tremble, malheureux roi, tremble de t'en priver.
Astérie est le prix qu'il est temps que j'obtienne.
Elle n'est point ma fille...apprends qu'elle est la tienne.

TEUCER.

O ciel!

DICTIME.

O providence!

AZÉMON.

Oui, reçois de ma main
Ces gages, ces écrits, témoins de son destin,
(*il tire de la cassette un écrit qu'il donne à Teucer, qui l'examine en tremblant.*)
Ce pyrope éclatant qui brilla sur sa mere
Quand le sort des combats, à nous deux si contraire,
T'enleva ton épouse, et qu'il la fit périr;
Voilà cette rançon que je venais t'offrir;
Je te l'avais bien dit, elle est plus précieuse
Que tous les vains trésors de ta cour somptueuse.

TEUCER, *s'écriant.*

Ma fille!

DICTIME.

Justes dieux!

TEUCER, *embrassant Azémon.*

Ah, mon libérateur!
Mon pere! mon ami! mon seul consolateur!

AZÉMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient sauvée;
Comme un gage de paix je l'avais élevée;
Je l'ai vu croître en grace, en beautés, en vertus:
Je te la rends; les dieux ne la demandent plus.

TEUCER, *à Dictime.*

Ma fille!... Allons, suis-moi.

DICTIME.

Quels moments!

TEUCER.

Ah! peut-être
On l'entraîne à l'autel! et déja le grand-prêtre...
Gardes qui me suivez secondez votre roi...
(*on entend la trompette.*)

Ouvrez-vous, temple horrible ! (1) Ah ! qu'est-ce que
je voi ?
Ma fille !

PHARÈS.

Qu'elle meure !

TEUCER.

Arrête ! qu'elle vive !

AZÉMON.

Astérie !

PHARÈS, *à Teucer.*

Oses-tu délivrer ma captive ?

TEUCER.

Misérable ! oses-tu lever ce bras cruel ?...
Dieux ! bénissez les mains qui brisent votre autel ;
C'était l'autel du crime.
(*il renverse l'autel et tout l'appareil du sacrifice.*)

PHARÈS.

Ah ! ton audace impie,
Sacrilege tyran, sera bientôt punie.

ASTÉRIE, *à Teucer.*

Sauveur de l'innocence, auguste protecteur,
Est-ce vous dont le bras équitable et vengeur
De mes jours malheureux a renoué la trame ?
Ah ! si vous les sauvez, sauvez ceux de Datame ;
Etendez jusqu'à lui vos secours bienfaisants.
Je ne suis qu'une esclave.

DICTIME.

O bienheureux moments !

---

(1) Il enfonce la porte ; le temple s'ouvre. On voit Pharès entouré de sacrificateurs. Astérie est à genoux au pied de l'autel : elle se retourne vers Pharès en étendant la main, et en le regardant avec horreur ; et Pharès, le glaive à la main, est prêt à frapper.

TEUCER.

Vous esclave ! ô mon sang ! sang des rois ! fille chere !
Ma fille ! ce vieillard t'a rendue à ton pere.

ASTÉRIE.

Qui ? moi !

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands ;
Goûte un destin nouveau dans mes embrassements ;
Image de ta mere à mes vieux ans rendue,
Joins ton ame étonnée à mon ame éperdue.

ASTÉRIE.

O mon roi !

TEUCER.

Dis mon pere... il n'est point d'autre nom.

ASTÉRIE.

Hélas ! est-il bien vrai, généreux Azémon ?

AZÉMON.

J'en atteste les dieux.

TEUCER.

Tout est connu.

ASTÉRIE.

Mon pere !

TEUCER, *à ses gardes.*

Qu'on délivre Datame en ce moment prospere...
Vous, écoutez.

ASTÉRIE.

O ciel ! ô destins inouis !
Oui, si je suis à vous, Datame est votre fils ;
Je vois, je reconnais votre ame paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déja la faction cruelle
Dans le fond de ce temple environner Pharès :
Déja de la vengeance ils font tous les apprêts ;
On court de tous côtés ; des troupes fanatiques
Vont, le fer dans les mains, inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui ;

Tout votre ami qu'il est, il paraît leur appui.
Est-ce là ce héros que j'ai vu devant Troie?
Quelle fureur aveugle à mes yeux se déploie?
L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les cœurs
Des poisons de son ame allumé les ardeurs?
Il n'entendit jamais la voix de la nature;
Il va vous accuser de fraude, d'imposture.
Datame, en sa puissance, et de ses fers chargé,
A reçu son arrêt, et doit être égorgé.

ASTÉRIE.

Datame! ah! prévenez le plus grand de ses crimes.

TEUCER.

Va, ni lui ni ses dieux n'auront plus de victimes;
Va, l'on ne verra plus de pareils attentats.

DICTIME.

Tranquille, il frapperait votre fille en vos bras;
Et le peuple à genoux, témoin de son supplice,
Des dieux dans son trépas bénirait la justice.

TEUCER.

Quand il saura quel sang sa main voulut verser,
Le barbare, crois-moi, n'osera m'offenser.
Quoi que Datame ait fait, je veux qu'on le révere.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractere:
Je ferai respecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas, dans ces émotions,
Que l'orgueil de Pharès s'abaisse à vous complaire;
Il atteste les lois, mais il prétend les faire.

TEUCER.

Il y va de sa vie, et j'aurais de ma main,
Dans ce temple, à l'autel, immolé l'inhumain,
Si le respect des dieux n'eût vaincu ma colere.
Je n'étais point armé contre le sanctuaire;
Mais tu verras qu'enfin je sais être obéi.
S'il ne me rend Datame, il en sera puni,
Dût sous l'autel sanglant tomber mon trône en cendre.

(*à Astérie.*)
Je cours y donner ordre, et vous pouvez m'attendre.

ASTÉRIE.

Seigneur!... sauvez Datame... approuvez notre amour:
Mon sort est en tout temps de vous devoir le jour.

TEUCER, *au héraut.*

Prends soin de ce vieillard qui lui servit de pere
Sur les sauvages bords d'une terre étrangere;
Veille sur elle.

AZÉMON.

O roi! ce n'est qu'en ton pays
Que ton cœur paternel aura des ennemis...
(*Teucer sort avec Dictime et ses gardes.*)
O toi, divinité qui régis la nature,
Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure,
Qu'on ose nommer temple, et qu'avec tant d'horreur
Du sang des nations on souille en ton honneur!
C'est en ces lieux de mort, en ce repaire infâme,
Qu'on allait immoler Astérie et Datame!
Providence éternelle, as-tu veillé sur eux?
Leur as-tu préparé des destins moins affreux?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore;(o)
Dans nos bois, dans nos champs, je te vois, je t'adore;
Ton temple est, comme toi, dans l'univers entier:
Je n'ai rien à t'offrir, rien à sacrifier;
C'est toi qui donnes tout. Ciel! protege une vie
Qu'à celle de Datame, hélas! j'avais unie.

ASTÉRIE.

S'il nous faut périr tous, si tel est notre sort,
Nous savons vous et moi comme on brave la mort;
Vous me l'avez appris, vous gouvernez mon ame;
Et je mourrai du moins entre vous et Datame.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

TEUCER, AZEMON, ASTERIE, MERIONE, LE HÉRAUT, SUITE.

TEUCER, *au héraut.*

Allez : dites-leur bien que, dans leur arrogance,
Trop long-temps pour faiblesse ils ont pris ma clémence ;
Que de leurs attentats mon courage est lassé ;
Que cet autel affreux, par mes mains renversé,
Est mon plus digne exploit et mon plus grand trophée ;
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée,
Sur mon trône avili, sur ma triste maison,
Ne distillera plus les flots de son poison :
Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.
(*à Mérione.*) (*le héraut sort.*)
Et vous, qui ne savez ce que vous devez être,
Vous qui, toujours douteux entre Pharès et moi,
Vous êtes cru trop grand pour servir votre roi,
Prétendez-vous encore, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abattre ou soutenir mon trône?
Ce roi, dont vous osez vous montrer si jaloux,
Pour vaincre et pour régner n'a pas besoin de vous ;
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour ou contre moi tirez enfin l'épée :
Il faut dans le moment, les armes à la main,

Me combattre, ou marcher sous votre souverain.

MÉRIONE.

S'il faut servir vos droits, ceux de votre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes trésors, et mon sang :
Mais si vous abusez de ce suprême rang
Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
Je la défends, seigneur, au péril de ma vie.
Pere et monarque heureux, vous avez résolu
D'usurper malgré nous un empire absolu,
De courber sous le joug de la grandeur suprême
Les ministres des dieux, et les grands, et moi-même;
Des vils Cydoniens vous osez vous servir
Pour opprimer la Crete et pour nous asservir :
Mais, de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
Sachez que tout l'état l'emporte sur un homme.

TEUCER.

Tout l'état est dans moi... Fier et perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi :
Courez à vos tyrans.

MÉRIONE.

Vous le voulez?

TEUCER.

J'espere
Vous punir tous ensemble. Oui, marchez, téméraire;
Oui, combattez sous eux, je n'en suis point jaloux;
Je les méprise assez pour les joindre avec vous.
(*à Azémon.*) (*Mérione sort.*)
Et toi, cher étranger, toi, dont l'ame héroïque
M'a forcé, malgré moi, d'aimer ta république;
Toi, sans qui j'eusse été, dans ma triste grandeur,
Un exemple éclatant d'un éternel malheur;
Toi, par qui je suis pere, attends sous ces ombrages
Ou le comble ou la fin de mes sanglants outrages :
Va, tu me reverras mort ou victorieux.
(*il sort.*)

AZÉMON.

Ah! tu deviens mon roi... Rendez-moi, justes dieux,
Avec mes premiers ans la force de le suivre!
Que ce héros triomphe, ou je cesse de vivre!
Datame et tous les siens, dans ces lieux rassemblés,
N'y seraient-ils venus que pour être immolés?
Que devient Astérie?... Ah! mes douleurs nouvelles
Me font encor verser des larmes paternelles.

SCENE II.

ASTERIE, AZEMON, GARDES.

ASTÉRIE.

Ciel! où porter mes pas? et quel sera mon sort?

AZÉMON.

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille!... de ce nom mon amitié t'appelle;
Digne sang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle,
Fuis le temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conservés.
Tremble.

ASTÉRIE.

Qui? moi, trembler! vous, qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainsi que vous m'aviez instruite.
Le roi, Datame, et vous, vous êtes en danger;
C'est moi seule, c'est moi qui dois le partager.

AZÉMON.

Ton pere le défend.

ASTÉRIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZÉMON.

Sans armes et sans force, hélas! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir:
Va, nous ne pouvons rien.

ASTÉRIE, *voulant sortir.*

Ne puis-je pas mourir?

AZÉMON, *se mettant au-devant d'elle.*

Tu n'en fus que trop près.

ASTÉRIE.

Cette mort que j'ai vue
Sans doute était horrible à mon ame abattue :
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur,
J'expirais en victime, et tombais sans honneur.
La mort avec Datame est du moins généreuse ;
La gloire adoucira ma destinée affreuse.
Les filles de Cydon, toujours dignes de vous,
Suivent dans les combats leurs parents, leurs époux ;
Et quand la main des dieux me donne un roi pour pere,
Quand je connais mon sang, faut-il qu'il dégénere ?
Les plaintes, les regrets, et les pleurs sont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus ;
Et, s'il en est besoin, raffermissez mon ame.
J'ai honte de pleurer sans secourir Datame.

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, DATAME.

DATAME.

Il apporte à tes pieds sa joie et sa douleur.

ASTÉRIE.

Que dis-tu ?

AZÉMON.

Quoi ! mon fils ?

ASTÉRIE.

Teucer n'est pas vainqueur ?

DATAME.

Il l'est, n'en doutez pas ; je suis le seul à plaindre.

ASTÉRIE.

Vous vivrez tous les deux : qu'aurais-je encore à craindre ?

O ciel ! ô providence ! enfin triomphe aussi
De tons ces dieux affreux que l'on adore ici !

DATAME.

Il avait à combattre, en ce jour mémorable,
Des tyrans de l'état le parti redoutable,
Les archontes, Pharès, un peuple furieux,
Qui, trahissant son pere, a cru servir ses dieux.
Nous entendions leurs cris, tels que sur nos rivages
Les sifflements des vents appellent les orages ;
Et nous étions réduits au désespoir honteux
De ne pouvoir mourir en combattant contre eux.
Teucer a pénétré dans la prison profonde
Où, cachés aux rayons du grand astre du monde,
On nous avait chargés du poids honteux des fers,
Pour être avec toi-même en sacrifice offerts,
Ainsi que leurs agneaux, leurs béliers, leurs génisses,
Dont le sang, disent-ils, plaît à leurs dieux propices.
Il nous arme à l'instant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots, dont ma main tant de fois
Moissonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ces Crétois une foule craintive
Fuit, et laisse un champ libre au héros que je sers.
La foudre est moins rapide en traversant les airs.
Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione ;
Il l'abat à ses pieds : aux fers on l'abandonne ;
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui, le glaive en main,
Couraient pour le venger, l'accompagnent soudain :
Je les vois, sous mes coups, rouler dans la poussiere.
Tout couvert de leur sang, je vole au sanctuaire,
A cette enceinte horrible et si chere aux Crétois,
Où de leur Jupiter les détestables lois
Avaient proscrit ta tête en holocauste offerte ;
Où, des voiles de mort indignement couverte,
On t'a vue à genoux, le front ceint d'un bandeau,
Prête à verser ton sang sous les coups d'un bourreau :
Ce bourreau sacrilege était Pharès lui-même ;

Il conservait encor l'autorité suprême
Qu'un délire sacré lui donna si long-temps
Sur les serfs odieux de ce temple habitants.
Ils l'entouraient en foule, ardents à le défendre,
Appelant Jupiter qui ne peut les entendre,
Et poussant jusqu'au ciel des hurlements affreux.
Je les écarte tous; je vole au milieu d'eux;
Je l'atteins, je le perce; il tombe, et je m'écrie:
« Barbare, je t'immole à ma chere Astérie. »
De ma juste vengeance et d'amour transporté,
J'ai traîné jusqu'à toi son corps ensanglanté:
Tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime;
Tandis que tous les siens, étonnés de leur crime,
Sont tombés en silence, et saisis de terreur,
Le front dans la poussiere, aux pieds de leur vainqueur.

AZÉMON.

Mon fils! je meurs content.

ASTÉRIE.

O nouvelle patrie!
Ce jour est donc pour moi le plus beau de ma vie!
Cher amant! cher époux!

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi;
Mais ce jour de ta gloire est horrible pour moi.

ASTÉRIE.

Est-il quelque danger que mon amant redoute?
Non, Datame est heureux.

DATAME.

Je l'eusse été, sans doute,
Lorsque, dans nos forêts et parmi nos égaux,
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence;
Quand ta main fut le prix de ma persévérance,
Je me croyais à toi: la fille d'Azémon
Pouvait avec plaisir s'honorer de mon nom.

Tu le sais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle.

AZÉMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTÉRIE.

Tes exploits, mon estime, et tes nouveaux bienfaits,
Seraient-ils un obstacle au succès de ta flamme?
Qui, dans le monde entier, peut m'ôter à Datame?

DATAME.

Au sortir du combat, à ton pere, à ton roi,
J'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible service,
Mais comme un bien sacré fondé sur la justice,
Un bien qui m'appartient, puisque tu l'as promis;
Sanglant, environné de morts et d'ennemis,
Je vivais, je mourais pour la seule Astérie.

ASTÉRIE.

Eh bien! est-il en Crete une ame assez hardie
Pour t'oser disputer l'objet de ton amour?

DATAME.

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour,
Et qui semblent prétendre à cet honneur insigne,
Déclarent qu'un soldat ne peut en être digne...
S'ils osaient devant moi...

AZÉMON.

Respectable soldat,
Astérie est ta femme, ou Teucer est ingrat.

ASTÉRIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que, dans cette contrée,
La majesté des rois serait déshonorée.
Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront,
Dans les champs de la Crete, on pût couvrir mon front.

ASTÉRIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princesse
Ne peut favoriser qu'un prince de la Grece.
Voilà leurs lois, leurs mœurs.

ASTÉRIE.

Elles sont à mes yeux
Ce que la Crete entiere a de plus odieux.
De ces fameuses lois, qu'on vante avec étude,
La premiere, en ces lieux, serait l'ingratitude!...
La loi qui m'immolait à leurs dieux en fureur
Ne fut pas plus injuste, et n'eut pas plus d'horreur.
Je respecte mon pere, et je me sens peut-être
Digne du sang des rois où j'ai puisé mon être;
Je l'aime : il m'a deux fois ici donné le jour;
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour,
Que, s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des rois il m'offrait l'hyménée,
Je lui préférerais Datame et mes déserts :
Datame est mon seul bien dans ce vaste univers.
Je foulerais aux pieds trône, sceptre, couronne.
Datame est plus qu'un roi.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, TEUCER; MERIONE, *enchaîné;* CYDONIENS, SOLDATS, PEUPLE.

TEUCER.

Ton pere te le donne;
Il est à toi. Nos lois se taisent devant lui.

ASTÉRIE.

Ah! vous seul êtes juste.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui;
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie :

Commençons tous les trois une nouvelle vie.
Qu'Azémou soit témoin de vos nœuds éternels;
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flamme:
(*on voit le temple en feu, et une partie qui tombe dans le fond du théâtre.*)
Pour mon digne héritier reconnaissez Datame;
Reconnaissez ma fille; et servez-nous tous trois
Sous de plus justes dieux, sous de plus saintes lois.
(*à Astérie.*)
Le peuple, en apprenant de qui vous êtes née,
En détestant la loi qui vous a condamnée,
Eperdu, consterné, rentre dans son devoir,
Abandonne à son prince un suprême pouvoir... (*p*)
(*à Mérione.*)
Vis, mais pour me servir, superbe Mérione:
Ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale et l'envie avaient pu t'éblouir;
Et ton seul châtiment sera de m'obéir...
Braves Cydoniens, goûtez des jours prospères;
Libres ainsi que moi, ne soyez que mes frères:
Aimez les lois, les arts; ils vous rendront heureux...
Honte du genre humain, sacrifices affreux,
Périsse pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conserve l'histoire!...
Nobles, soyez soumis, et gardez vos honneurs...
Prêtres, et grands, et peuple, adoucissez vos mœurs;
Servez Dieu désormais dans un plus digne temple;
Et que la Grece instruite imite votre exemple.

DATAME.

Demi-dieu sur la terre, ô grand homme! ô grand roi!
Regne, regne à jamais sur mon peuple et sur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle;
Mais j'adore Astérie, et me crois digne d'elle.

FIN DES LOIS DE MINOS.

NOTES

SUR LES LOIS DE MINOS.

(*a*) Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il y eût en Grece un seul roi despotique. La tyrannie asiatique était en horreur; ils étaient les premiers magistrats, comme encore aujourd'hui, vers le septentrion, nous voyons plusieurs monarques assujettis aux lois de leur république. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Oedipe de Sophocle, quand Oedipe en colere contre Créon, crie, Thebes! Créon dit: « Thebes! il m'est permis, comme à « vous, de crier Thebes: Thebes! » Et il ajoute, « qu'il « serait bien fâché d'être roi; que sa condition est beau- « coup meilleure que celle d'un monarque; qu'il est plus « libre et plus heureux ». Vous verrez les mêmes sentiments dans l'Electre d'Euripide, dans les Suppliantes, et dans presque toutes les tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interpretes des opinions et des mœurs de toute la nation.

(*b*) En pleurant sur un fils par lui-même immolé.

Le parricide consacré d'Idoménée en Crete n'est pas le premier exemple de ces sacrifices abominables qui ont souillé autrefois presque toute la terre. Voyez les notes suivantes.

(*c*) Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixene.

Les poëtes et les historiens disent qu'on immola Polixene aux mânes d'Achille; et Homere décrit le divin Achille sacrifiant de sa main douze citoyens troyens aux mânes de Patrocle. C'est à-peu-près l'histoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique septentrionale. Il paraît, par tout ce qu'on nous raconte

des anciens temps de la Grece, que ses habitants n'étaient que des sauvages superstitieux et sanguinaires, chez lesquels il y eut quelques bardes qui chanterent des dieux ridicules et des guerriers très grossiers vivants de rapine; mais ces bardes étalerent des images frappantes et sublimes qui subjuguent toujours l'imagination.

(*d*) Elle est encor barbare...

Il faut bien que les peuples d'Occident, à commencer par les Grecs, fussent des barbares du temps de la guerre de Troie. Euripide, dans un fragment qui nous est resté de la tragédie des Crétois, dit que, dans leur isle, les prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de Bacchus. On sait d'ailleurs que dans plusieurs de ces antiques orgies Bacchus était surnommé mangeur de chair crue.

Mais ce n'était pas seulement dans l'usage de cette nourriture que consistait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poëmes d'Homere pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'est d'abord un grand roi qui refuse avec outrage de rendre à un prêtre sa fille dont ce prêtre apportait la rançon; c'est Achille qui traite ce roi de lâche et de chien. Diomede blesse Vénus et Mars qui revenaient d'Ethiopie où ils avaient soupé avec tous les dieux. Jupiter, qui a déja pendu sa femme une fois, la menace de la pendre encore. Agamemnon dit aux Grecs assemblés que Jupiter machine contre lui la plus noire des perfidies. Si les dieux sont perfides, que doivent être les hommes?

Et que dirons-nous de la générosité d'Achille envers Hector? Achille invulnérable, à qui les dieux ont fait une armure défensive très inutile; Achille secondé par Minerve, dont Platon fit depuis le Logos divin, le verbe; Achille qui ne tue Hector que parceque la Sagesse, fille de Jupiter, le Logos, a trompé ce héros par le plus infâme mensonge, et par le plus abominable prestige; Achille enfin, ayant tué si aisément pour tout exploit le pieux Hector, ce prince mourant prie son vainqueur de rendre

son corps sanglant à ses parents: Achille lui répond, « Je voudrais te hacher par morceaux, et te manger tout « cru ». Cela pourrait justifier les prêtres crétois, s'ils n'étaient pas faits pour servir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas là: il perce les talons d'Hector, y passe une laniere, et le traîne ainsi par les pieds dans la campagne. Homere ne dormait pas quand il chantait ces exploits de cannibales; il avait la fievre chaude, et les Grecs étaient atteints de la rage.

Voila pourtant ce qu'on est convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parceque ces horreurs absurdes furent célébrées dans une langue harmonieuse, qui devint la langue universelle.

(*e*) Ces durs Cydoniens...

La petite province de Cydon est au nord de l'isle de Crete. Elle défendit long-temps sa liberté, et fut enfin assujettie par les Crétois, qui le furent ensuite à leur tour par les Romains, par les empereurs grecs, par les Sarrasins, par les croisés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le seront-ils?

(*f*) . . . . . le temple de Gortine.

La ville de Gortine était la capitale de la Crete, où l'on avait élevé le fameux temple de Jupiter.

(*g*) De sept ans en sept ans...

Le but de cette tragédie est de prouver qu'il faut abolir une loi quand elle est injuste.

L'histoire ancienne, c'est-à-dire la fable, a dit depuis long-temps que ce grand législateur Minos, propre fils de Jupiter, et tant loué par le divin Platon, avait institué des sacrifices de sang humain.

Ce bon et sage législateur immolait tous les ans sept jeunes Athéniens; du moins Virgile le dit:

> In foribus lethum Androgei tum pendere pœnas
> Cecropidæ jussi, miserûm septena quotannis
> Corpora natorum...

Ce qui est aujourd'hui moins rare qu'un tel sacrifice,

c'est qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds scholiastes sur le nombre des victimes, et sur le temps où elles étaient sacrifiées au monstre prétendu, connu sous le nom de Minotaure, monstre qui était évidemment le petit-fils du sage Minos.

Quel qu'ait été le fondement de cette fable, il est très vraisemblable qu'on immolait des hommes en Crete comme dans tant d'autres contrées. Sanchoniathon, cité par Eusebe (1), prétend que cet acte de religion fut institué de temps immémorial. Ce Sanchoniathon vivait longtemps avant l'époque où l'on place Moïse, et huit cents ans après Thaut, l'un des législateurs de l'Egypte, dont les Grecs firent depuis le premier Mercure.

Voici les paroles de Sanchoniathon, traduites par Philon de Biblos, rapportées par Eusebe.

« Chez les anciens, dans les grandes calamités, les chefs « de l'état achevaient le salut du peuple en immolant aux « dieux vengeurs les plus chers de leurs enfants. Iloüs « (ou Chronos, selon les Grecs, ou Saturne, que les Phé- « niciens appellent Israël, et qui fut depuis placé dans le « ciel) sacrifia ainsi son propre fils dans un grand danger « où se trouvait la république. Ce fils s'appelait Jeüd; il « l'avait eu d'une fille nommée Annobret; et ce nom de « Jeüd signifie en phénicien *premier né.* »

Telle est la premiere offrande à l'Etre éternel, dont la mémoire soit restée parmi les hommes; et cette premiere offrande est un parricide.

Il est difficile de savoir précisément si les Brachmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie et de Syrie; mais il est malheureusement certain que dans l'Inde ces sacrifices sont de la plus haute antiquité, et qu'ils n'y sont pas encore abolis de nos jours, malgré les efforts des Mahométans.

Les Anglais, les Hollandais, les Français, qui ont déserté leurs pays pour aller commercer et s'égorger dans

---

(1) Préparation évangélique, liv. I.

ces beaux climats, ont vu très sonvent de jeunes veuves riches et belles se précipiter par dévotion sur le bûcher de leurs maris, en repoussant leurs enfants qui leur tendaient les bras, et qui les conjuraient de vivre pour eux. C'est ce que la femme de l'amiral Roussel vit, il n'y a pas long-temps, sur les bords du Gange. *Tantùm relligio potuit suadere malorum!*

Les Egyptiens ne manquaient pas de jeter en cérémonie une fille dans le Nil, quand ils craignaient que ce fleuve ne parvînt pas à la hauteur nécessaire.

Cette horrible coutume dura jusqu'au regne de Ptolomée Lagus: elle est probablement aussi ancienne que leur religion et leurs temples. Nous ne citons pas ces contumes de l'antiquité pour faire parade d'une science vaine, mais c'est en gémissant de voir que les superstitions les plus barbares semblent un instinct de la nature humaine, et qu'il faut un effort de raison pour les abolir.

Lycaon et Tantale, servant aux dieux leurs enfants en ragoût, étaient deux peres superstitieux, qui commirent un parricide par piété. Il est beau que les mythologistes aient imaginé que les dieux punirent ce crime, au lieu d'agréer cette offrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'histoire ancienne, c'est la coutume de la petite nation connue depuis en Palestine sous le nom de Juifs. Ce peuple, qui emprunta le langage, les rites, et les usages de ses voisins, non seulement immola ses ennemis aux différentes divinités qu'il adora jusqu'à la transmigration de Babylone, mais il immola ses enfants mêmes. Quand une nation avoue qu'elle a été très long-temps coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de disputer contre elle; il faut la croire.

Outre le sacrifice de Jephté, qui est assez connu, les Juifs avouent qu'ils brûlaient leurs fils et leurs filles en l'honneur de leur dieu Moloch, dans la vallée de Tophet. Moloch signifie à la lettre le Seigneur. *Aedificaverunt excelsa in Tophet, quæ est in valle filiorum Hennon,*

ut incenderent filios suos et filias suas igne (1): « Ils ont « bâti des hauts lieux en Tophet, qui est dans la vallée « des enfants d'Hennon, pour y mettre en cendre leurs « fils et leurs filles par le feu. »

Si les Juifs jetaient souvent leurs enfants dans le feu pour plaire à la divinité, ils nous apprennent aussi qu'ils les faisaient mourir quelquefois dans l'eau. Ils leur écrasaient la tête à coups de pierre au bord des ruisseaux: « Vous immolez aux dieux vos enfants dans des torrents « sous des pierres. » (2)

Il s'est élevé une grande dispute entre les savants snr le premier sacrifice de trente-deux filles, offert au dieu Adonaï, après la bataille gagnée par la horde juive sur la horde madianite, dans le petit désert de Madian arabe, sous le commandement d'Éléazar, du temps de Moïse: on ne sait pas positivement en quelle année.

Le livre sacré, intitulé (3) les Nombres, nous dit que les Juifs ayant tué dans le combat tous les mâles de la horde madianite, et cinq rois de cette horde, avec un prophete, et Moïse leur ayant ordonné, après la bataille, de tuer toutes les femmes, toutes les veuves, et tous les enfants à la mamelle, on partagea ensuite le butin, qu était de quarante mille neuf cents livres en or, à compter le sicle à six francs de notre monnaie d'aujourd'hui; plus, six cents soixante et quinze mille brebis, soixante et douze mille bœufs, soixante et un mille ânes, trente-deux mille filles vierges; le tout étant le reste des dépouilles, et les vainqueurs etant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or, du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du Seigneur.

Plusieurs commentateurs ont jugé que cette part du Seigneur fut un holocauste, un sacrifice de ces trente-

---

(1) Jérémie, chap. VII, v. 31.
(2) Isaïe, chap. LVII.
(3) Nombres, chap. XXXI.

deux filles, puisqu'on ne peut dire qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs, et que, s'il y avait eu des vierges consacrées en Israël, on n'aurait pas pris des Madianites pour le service de l'autel: car il est clair que ces Madianites étaient impurs, puisqu'ils n'étaient pas Juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avaient été immolées. C'est un point d'histoire que nous laissons aux doctes à discuter.

Ils ont prétendu aussi que le massacre de tout ce qui était en vie dans Jéricho fut un véritable sacrifice; car ce fut un anathême, un vœu, une offrande; et tout se fit avec la plus grande solennité: après sept processions augustes autour de la ville pendant sept jours, on fit sept fois le tour de la ville, les lévites portant l'arche d'alliance, et devant l'arche sept autres prêtres sonnant du cornet; à la septieme procession de ce septieme jour, les murs de Jéricho tomberent d'eux-mêmes. Les Juifs immolerent tout dans cette cité, vieillards, enfants, femmes, filles, animaux de toute espece, comme il est dit dans l'histoire de Josué.

Le massacre du roi Agag fut incontestablement un sacrifice, puisqu'il fut immolé par le prêtre Samuel, qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promesse et la foi du roi Saül qui l'avait reçu à rançon comme son prisonnier de guerre.

Vous verrez dans l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations les preuves que les Gaulois et les Teutons, ces Teutons dont Tacite fait semblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, faisaient de ces exécrables sacrifices aussi communément qu'ils couraient au pillage, et qu'ils s'enivraient de mauvaise biere.

La détestable superstition de sacrifier des victimes humaines semble être si naturelle aux peuples sauvages, qu'au rapport de Procope, un certain Théodebert, petit-fils de Clovis, et roi du pays Messin, immola des hommes pour avoir un heureux succès dans une course qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des bardes tudesques pour chanter de tels exploits.

Ces sacrifices du roi messin étaient probablement un reste de l'ancienne superstition des Francs ses ancêtres. Nous ne savons que trop à quel point cette exécrable coutume avait prévalu chez les anciens Velches, que nous appelons Gaulois: c'était là cette simplicité, cette bonne foi, cette naïveté gauloise que nous avons tant vantée. C'était le bon temps quand des druides, ayant pour temples des forêts, brûlaient les enfants de leurs concitoyens dans des statues d'osier plus hideuses que ces druides mêmes.

Les sauvages des bords du Rhin avaient aussi des especes de druidesses, des sorcieres sacrées, dont la dévotion consistait à égorger solennellement des petits garçons et des petites filles dans de grands bassins de pierre, dont quelques uns subsistent encore, et que le professeur Schœpflin a dessinés dans son *Alzatia illustrata*. Ce sont là les monuments de cette partie du monde, ce sont là nos antiquités. Les Phidias, les Praxiteles, les Scopas, les Miron, en ont laissé de différentes.

Jules-César, ayant conquis tous ces pays sauvages, voulut les civiliser: il défendit aux druides ces actes de dévotion, sons peine d'être brûlés eux-mêmes, et fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres persisterent dans leurs rites; ils immolerent en secret des enfants, disant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; que César n'était grand pontife qu'à Rome; que la religion druidique était la seule véritable; et qu'il n'y avait point de salut sans brûler de petites filles dans de l'osier, ou sans les égorger dans des grandes cuves.

Nos sauvages ancêtres ayant laissé dans nos climats la mémoire de ces coutumes, l'inquisition n'eut pas de peine à les renouveler. Les bûchers qu'elle alluma furent de véritables sacrifices. Les cérémonies les plus augustes de la religion, processions, autels, bénédictions, encens, prieres, hymnes chantées à grands chœurs, tout y fut employé; et ces hymnes étaient les propres cantiques de

ces mêmes infortunés que nous y traînons, et que nous appelons nos peres et nos maîtres.

Ce sacrifice n'avait nul rapport à la jurisprudence humaine; car assurément ce n'était pas un crime contre la société de manger, dans sa maison, les portes bien fermées, d'un agneau cuit avec des laitues ameres, le 14 de la lune de mars. Il est clair qu'en cela on ne fait de mal à personne; mais on péchait contre Dieu, qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ses nouveaux ministres.

On voulait donc venger Dieu, en brûlant ces Juifs entre un autel et une chaire de vérité dressés exprès dans la place publique. L'Espagne bénira dans les siecles à venir celui qui a émoussé le couteau sacré et sacrilege de l'inquisition. Un temps viendra enfin où l'Espagne aura peine à croire que l'inquisition ait existé.

Plusieurs moralistes ont regardé la mort de Jean Hus et de Jérome de Prague comme le plus pompeux sacrifice qu'on ait jamais fait sur la terre. Les deux victimes furent conduites au bûcher solennel par un électeur palatin et par un électeur de Brandebourg: quatre-vingts princes ou seigneurs de l'empire y assisterent. L'empereur Sigismond brillait au milieu d'eux, comme le soleil au milieu des astres, selon l'expression d'un savant prélat allemand. Des cardinaux, vêtus de longues robes traînantes, teintes en pourpre, rebrassées d'hermine, couverts d'un immense chapeau aussi de pourpre, auquel pendaient quinze houppes d'or, siégeaient sur la même ligne que l'empereur, au-dessus de tous les princes. Une foule d'évêques et d'abbés étaient au-dessous, ayant sur leurs têtes de hautes mitres étincelantes de pierres précieuses. Quatre cents docteurs, sur un banc plus bas, tenaient des livres à la main: vis-à-vis on voyait vingt-sept ambassadeurs de toutes les couronnes de l'Europe, avec tout leur cortege. Seize mille gentilshommes remplissaient les gradins hors de rang, destinés pour les curieux.

Dans l'arene de ce vaste cirque étaient placés cinq cents joueurs d'instruments qui se faisaient entendre alternativement avec la psalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie; et sept cents dix-huit courtisanes magnifiquement parées, entremêlées avec eux (quelques auteurs disent dix-huit cents), composaient le plus beau spectacle que l'esprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguste assemblée qu'on brûla Jean et Jérôme en l'honneur du même Jésus-Christ qui ramenait la brebis égarée sur ses épaules; et les flammes, en s'élevant, dit un auteur du temps, allerent réjouir le ciel empyrée.

Il faut avouer, après un tel spectacle, que, lorsque le Picard Jean Chauvin offrit le sacrifice de l'Espagnol Michel Servet, dans une pile de fagots verds, c'était donner les marionnettes après l'opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainsi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les sacrifier qu'à Dieu.

Que Polyeucte et Néarque, animés d'un zele indiscret, aillent troubler une fête qu'on célebre pour la prospérité de l'empereur; qu'ils brisent les autels, les statues, dont les débris écrasent les femmes et les enfants, ils ne sont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer; et quand on les condamne à mort, ce n'est qu'un acte de justice humaine: mais quand il ne s'agit que de punir des dogmes erronés, des propositions mal sonnantes; c'est un véritable sacrifice à la divinité.

On pourrait encore regarder comme un sacrifice notre Saint-Barthélemi, dont nous célébrons l'anniversaire dans cette année centenaire 1772, s'il y avait eu plus d'ordre et de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai sacrifice que la mort d'Anne Dubourg, prêtre et conseiller au parlement, également respecté dans ces deux ministeres? N'a-t-on pas vu d'autres barbaries plus atroces, qui soulèveront long-temps les esprits attentifs et les cœurs sensibles dans l'Europe

entiere? N'a-t-on pas vu dévouer à une mort affreuse, et à la torture, plus cruelle que la mort, deux enfants qui ne méritaient qu'une correction paternelle? Si ceux qui ont commis cette atrocité ont des enfants, s'ils ont eu le loisir de réfléchir sur cette horreur, si les reproches qui ont frappé leurs oreilles de toutes parts ont pu amollir leurs cœurs, peut-être verseront-ils quelques larmes en lisant cet écrit. Mais aussi n'est-il pas juste que les auteurs de cet horrible assassinat public soient à jamais en exécration au genre humain?

(*h*) . . . n'accepta point le sang d'Iphigénie.

Plusieurs anciens auteurs assurent qu'Iphigénie fut en effet sacrifiée: d'autres imaginerent la fable de Diane et de la biche. Il est encore plus vraisemblable que, dans ces temps barbares, un pere ait sacrifié sa fille, qu'il ne l'est qu'une déesse, nommée Diane, ait enlevé cette victime, et mis une biche à sa place: mais cette fable prévalut; elle eut cours dans toute l'Asie comme dans la Grece, et servit de modele à d'autres fables.

(*i*) S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre.

Les Crétois disaient Minos fils de dieu, comme les Thébains disaient Bacchus et Hercule fils de dieu, comme les Argiens le disaient de Castor et de Pollux, les Romains de Romulus, comme enfin les Tartares l'ont dit de Gengis-kan, comme toute la fable l'a chanté de tant de héros et de législateurs, ou de gens qui ont passé pour tels.

Les doctes ont examiné sérieusement si Jupiter, le maître des dieux et le pere de Minos, était né véritablement en Crete, et si ce Jupiter avait été enterré à Gortis, ou Gortine, ou Cortine.

C'est dommage que Jupiter soit un nom latin. Les doctes ont prétendu encore que ce nom latin venait de Jovis, dont on avait fait Jovis pater, Jov piter, Jupiter, et que ce Jov venait de Jehovah ou Hiao, ancien nom de Dieu en Syrie, en Egypte, en Phénicie.

Ceux qu'on appelle théologiens, dit Cicéron, comptent trois Jupiter, deux d'Arcadie, et un de Crete. *Principio Joves tres numerant ii qui theologi appellantur.* (1)

Il est à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce Jupiter, ce Jov, l'ont tous armé du tonnerre. Ce fut l'attribut réservé au souverain des dieux en Asie, en Grece, à Rome; non pas en Egypte, parcequ'il n'y tonne presque jamais. La théologie dont parle Cicéron ne fut pas établie par les philosophes. Celui qui a dit:

Primus in orbe deos fecit timor, ardua cœlo
Fulmina quum caderent,

n'a pas eu tort. Il y a bien plus de gens qui craignent, qu'il n'y en a qui raisonnent et qui aiment. S'ils avaient raisonné, ils auraient conçu que Dieu, l'auteur de la nature, envoie la rosée comme le tonnerre et la grêle; qu'il a fait des lois suivant lesquelles le temps est serein dans un canton, tandis qu'il est orageux dans un autre, et que ce n'est point du tout par mauvaise humeur qu'il fait tomber la foudre à Babylone, tandis qu'il ne la lance jamais sur Memphis. La résignation aux ordres éternels et immuables de la Providence universelle est une vertu, mais l'idée qu'un homme frappé du tonnerre est puni par les dieux n'est qu'une pusillanimité ridicule.

(*k*) Par des amours affreux étonna la nature.

Non seulement Platon et Aristote attestent que Minos, ce lieutenant de police des enfers, autorisa l'amour des garçons; mais les aventures de ses deux filles ne supposent pas qu'elles eussent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les scholiastes, qui, pour sauver l'honneur de Pasiphaé, imaginerent qu'elle avait été amoureuse d'un gentilhomme crétois, nommé Tauros, que Minos fit mettre à la bastille de Crete, sous la garde de Dédale?

---

(1) De naturâ deorum, lib. III.

Mais n'admirez-vous pas davantage les Grecs qui imaginerent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle Pasiphaé s'ajusta si bien que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé?

Ce n'était pas assez de mouler cette vache; il fallait qu'elle fût en chaleur, ce qui était difficile. Quelques commentateurs de cette fable abominable ont osé dire que la reine fit entrer d'abord une génisse amoureuse dans le creux de cette statue, et se mit ensuite à sa place. L'amour est ingénieux, mais voilà un bien exécrable emploi du génie. Il est vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile espece d'hommes brute et dépravée, ces horreurs ont été trop communes; témoin le fameux *novimus et qui te* de Virgile; témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle Egyptienne de Mendès, lorsqu'Hérodote était en Egypte; témoin les lois juives portées contre les hommes et les femmes qui s'accouplent avec les animaux, et qui ordonnent qu'on brûle l'homme et la bête; témoin la notoriété publique de ce qui se passe encore en Calabre; témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon prêtre luthérien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie et d'Estonie à ne plus tant fréquenter les génisses, les ânesses, les brebis, et les chevres.

La grande difficulté est de savoir au juste si ces conjonctions affreuses ont jamais pu produire quelques monstres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplements, et sur-tout des singes avec les filles, n'est pas une raison invincible pour qu'on les admette; ce n'est pas non plus une raison absolue de les rejeter. Nous ne connaissons pas assez tout ce que peut la nature. Saint Jérôme rapporte des histoires de centaures et de satyres, dans son livre des Peres du désert. Saint Augustin, dans son trente-troisieme sermon à ses freres du désert, a vu des hommes sans tête, qui avaient deux gros yeux sur leur poitrine, et d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front; mais il faudrait avoir une bonne attestation pour

toute l'histoire de Minos, de Pasiphaé, de Thésée, d'Ariane, de Dédale, et d'Icare. On appelait autrefois esprits forts ceux qui avaient quelque doute sur cette tradition.

On prétend qu'Euripide composa une tragédie de Pasiphaé; elle est du moins comptée parmi celles qui lui sont attribuées, et qui sont perdues. Le sujet était un peu scabreux; mais quand on a lu Polyphême, on peut croire que Pasiphaé fut mise sur le théâtre.

(*l*) Tout noble, dans notre isle, a le droit respecté...

C'est le *liberum veto* des Polonais, droit cher et fatal qui a causé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des tribuns de Rome, c'était le bouclier du peuple entre les mains de ses magistrats. Mais quand cette arme est entre les mains de quiconque entre dans une assemblée, elle peut devenir une arme offensive trop dangereuse, et faire périr toute une république. Comment a-t-on pu convenir qu'il suffirait d'un ivrogne pour arrêter les délibérations de cinq ou six mille sages, supposé qu'un pareil nombre de sages pusse exister? Le feu roi de Pologne, Stanislas Lekzinski, dans son Loisir en Lorraine, écrivit souvent contre ce *liberum veto*, et contre cette anarchie dont il prévit les suites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans son livre intitulé, la Voix du citoyen, imprimé en 1749 : « Notre « tour viendra, sans doute, où nous serons la proie de « quelque fameux conquérant; peut-être même les puis- « sances voisines s'accorderont-elles à partager nos états » (page 19). La prédiction vient de s'accomplir: le démembrement de la Pologne est le châtiment de l'anarchie affreuse dans laquelle un roi sage, humain, éclairé, pacifique, a été assassiné dans sa capitale, et n'a échappé à la mort que par un prodige. Il lui reste un royaume plus grand que la France, et qui pourra devenir un jour florissant, si on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suede, et si la liberté peut y subsister avec la royauté.

(*m*) . . . . . n'est qu'un lieu de carnage.

C'était à l'entrée du temple qu'on tuait les victimes. Le sanctuaire était réservé pour les oracles, les consultations, et les autres simagrées. Les bœufs, les moutons, les chevres, étaient immolés dans le périptere.

Ces temples des anciens, excepté ceux de Vénus et de Flore, n'étaient au fond que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient absolument nécessaires pour dissiper un peu la puanteur de ce carnage continuel; mais, quelque peine qu'on prît pour jeter au loin les restes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé convert de sang, de fiel, d'urine, et de fange, il était bien difficile d'y parvenir.

L'historien Flavien Josephe dit qu'on immola deux cents cinquante mille victimes en deux heures de temps, à la pâque qui précéda la prise de Jérusalem. On sait combien ce Josephe était exagérateur; quelles ridicules hyperboles il employa pour faire valoir sa misérable nation; quelle profusion de prodiges impertinents il étala; avec quel mépris ces mensonges furent reçus par les Romains; comme il fut relancé par Appion, et comme il répondit par de nouvelles hyperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait fallu plus de cinquante mille prêtres bouchers pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager, tant d'animaux. Cette exagération est inconcevable, mais enfin il est certain que les victimes étaient nombreuses dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'usage de réserver les meilleurs morceaux pour les prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes et dans les pays au-delà du Gange. C'est ce qui a fait dire à un célebre poëte anglais:

The priests eat roast-beef, and the people stare.

Les prêtres sont à table, et le sot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, des écumoires, de longues fourchettes de fer, des cuillers ou des cuilleres à pot, de grandes jarres pour mettre la graisse, et tout ce qui peut inspirer le dégoût et l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté et cette atrocité de mœurs qui porta enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes, et jusqu'à leurs propres enfants ; mais les sacrifices de l'inquisition, dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons substitué les bourreaux aux bouchers.

Au reste, de toutes les grosses masses appelées temples en Egypte et à Babylone, et du fameux temple d'Ephese, regardé comme la merveille des temples, aucun ne peut être comparé en rien à Saint-Pierre de Rome, pas même à Saint-Paul de Londres, pas même à Sainte-Genevieve de Paris, que bâtit aujourd'hui M. Soufflot, et auquel il destine un dôme plus svelte que celui de Saint-Pierre, et d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient sans doute les belles musiques de nos églises à des boucheries, et les sermons de Tillotson et de Massillon à des augures.

(*n*) Le monde avec lenteur marche vers la sagesse.

A ne jugèr que par les apparences, et suivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable de siecles et de révolutions n'a-t-il pas fallu passer avant que nous eussions un langage tolérable, une nourriture facile, des vêtements et des logements commodes? Nous sommes d'hier, et l'Amérique est de ce matin.

Notre occident n'a aucun monument antique; et que sont ceux de la Syrie, de l'Egypte, des Indes, de la Chine? toutes ces ruines se sont élevées sur d'autres ruines. Il est très vraisemblable que l'isle Atlantide (dont les isles Canaries sont des restes), étant engloutie dans l'Océan, fit refluer les eaux vers la Grece, et que vingt déluges locaux détruisirent tout vingt fois avant que

nous existassions. Nous sommes des fourmis qu'on écrase sans cesse, et qui se renouvellent; et pour que ces fourmis rebâtissent leurs habitations, et pour qu'elles inventent quelque chose qui ressemble à une police et à une morale, que de siecles de barbarie! Quelle province n'a pas ses sauvages!

Tout philosophe peut dire :

« In quâ scribebam barbara terra fuit. »

(o) Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore.

Plusieurs peuples furent long-temps sans temples et sans autels, et sur-tout les peuples Nomades. Les petites hordes errantes, qui n'avaient point encore de ville forte, portaient de village en village leurs dieux dans des coffres, sur des charrettes traînées par des bœufs ou par des ânes, ou sur le dos des chameaux, ou sur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie Pétrée, les Arabes du désert de Syrie, quelques Sabéens, portaient dans des cassettes les représentations grossieres d'une étoile.

Les Juifs, très long-temps avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter sur une charrette l'idole du dieu Moloch, et d'autres idoles dans le désert. « Portastis tabernaculum Moloch vestri (1), et imaginem « idolorum vestrorum, sidus dei vestri, quæ fecistis « vobis. »

Il est dit, dans l'histoire des Juges, qu'un Jonathan, fils de Gersam, fils aîné de Moïse, fut le prêtre d'une idole portative que la tribu de Dan (2) avait dérobée à la tribu d'Ephraïm.

Les petits peuples n'avaient donc que des dieux de campagne, s'il est permis de se servir de ce mot, tandis

(1) Amos, chap. V, v. 26.
(2) Juges, chap. XVIII.

que les grandes nations s'étaient signalées depuis plusieurs siecles par des temples magnifiques. Hérodote vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cents ans avant celui de Salomon. Les temples d'Egypte étaient beaucoup plus anciens. Platon, qui voyagea long-temps dans ce pays, parle de leurs statues qui avaient dix mille ans d'antiquité, ainsi que nous l'avons déja remarqué ailleurs, sans pouvoir trouver de raisons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire.

Voici les propres paroles de Platon, au second livre des lois: « Si on veut y faire attention, on trouvera en « Egypte des ouvrages de peinture et de sculpture, faits « depuis dix mille ans, qui ne sont pas moins beaux que « ceux d'aujourd'hui, et qui furent exécutés précisément « suivant les mêmes regles. Quand je dis dix mille ans, « ce n'est pas une façon de parler, c'est dans la vérité la « plus exacte. »

Ce passage de Platon, qui ne surprit personne en Grece, ne doit pas nous étonner aujourd'hui. On sait que l'Egypte a des monuments de sculpture et de peinture qui durent depuis plus de quatre mille ans au moins: et dans un climat si sec et si égal, ce qui a subsisté quarante siecles en peut subsister cent, humainement parlant.

Les chrétiens, qui, dans les premiers temps, étaient des hommes simples, retirés de la foule, ennemis des richesses et du tumulte, des especes de thérapeutes, d'esséniens, de caraïtes, de brachmanes (si on peut comparer le saint au profane); les chrétiens, dis-je, n'eurent ni temples ni autels pendant plus de cent quatre-vingts ans. Ils avaient en horreur l'eau lustrale, l'encens, les cierges, les processions, les habits pontificaux. Ils n'adopterent ces rites des nations, ne les épurerent et ne les sanctifierent qu'avec le temps. Nous sommes par-tout, excepté dans les temples, dit Tertullien. Athénagore, Origene, Tatien, Théophile, déclarent qu'il ne faut point de temple aux chrétiens. Mais celui de tous qui en rend raison avec le plus d'énergie est Minutius Félix, écrivain du troisieme siecle de notre ere vulgaire.

« Putatis autem nos occultare quod colimus, si delubra « et aras non habemus? Quod enim simulacrum Deo fin- « gam, quum si rectè existimes sit Dei homo ipse simu- « lacrum? Templum quod exstruam, quum totus hic « mundus, ejus opere fabricatus, enm capere non possit; « et quum homo latiùs maneam, intra unam ædiculam vim « tantæ majestatis includam? Nonne meliùs in nostrâ de- « dicandus est mente, in nostro imò consecrandus est « pectore? »

« Pensez-vous que nous cachions l'objet de notre culte, « pour n'avoir ni autel ni temple? Quelle image pour- « rions-nous faire de Dieu, puisqu'aux yeux de la raison, « l'homme est l'image de Dieu même? Quel temple lui « éleverai-je, lorsque le monde qu'il a construit ne peut « le contenir? Comment enfermerai-je la majesté de Dieu « daus une maison, quand moi, qui ne suis qu'un homme, « je m'y trouverais trop serré? Ne vaut-il pas mieux lui « dédier un temple dans notre esprit, et le consacrer dans « le fond de notre cœur? »

Cela prouve que, nou seulement nous n'avions alors aucun temple, mais que nous n'en voulions poiut; et qu'en cachant aux gentils nos cérémonies et nos prieres, nous n'avious aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du regne de Dioclétien, ce héros guerrier et philosophe qui les protégea dix-huit années entieres, mais séduit enfin et devenu persécuteur. Il est probable qu'ils auraient pu obtenir long-temps auparavant du sénat et des empereurs la permission d'ériger des temples, comme les Juifs avaient celle de bâtir des synagogues à Rome; mais il est encore plus probable que les Juifs, qui payaient très chèrement ce droit, empêcherent les chrétiens d'en jouir. Ils les regardaient comme des dissidents, comme des freres dénaturés, comme des branches pourries de l'ancien tronc. Ils les persécutaient, les calomniaient avec une fureur implacable.

Aujourd'hui plusieurs sociétés chrétiennes n'ont point

de temples : tels sont les primitifs, nommés Quakers, les anabaptistes, les dunkards, les piétistes, les moraves, et d'autres. Les primitifs même de Pensylvanie n'y ont point érigé de ces temples superbes qui ont fait dire à Juvénal :

« Dicite, pontifices, in sancto quid facit aurum?

et qui ont fait dire à Boileau, avec plus de hardiesse et de sévérité :

Le prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu ;
Et, pour toute vertu, fit, au dos d'un carrosse,
A côté d'une mitre armorier sa crosse.

Mais Boileau, en parlant ainsi, ne pensait qu'à quelques prélats de son temps, ambitieux, ou avares, ou persécuteurs : il oubliait tant d'évêques généreux, doux, modestes, indulgents, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer de là que l'Egypte, la Chaldée, la Perse, les Indes, aient cultivé les arts depuis les milliers de siecles que tous ces penples s'attribuent. Nous nous en rapportons à nos livres sacrés, sur lesquels il ne nous est pas permis de former le moindre doute.

(*p*) . . . . . un suprême pouvoir.

On n'entend pas ici par suprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tyrannie que le jeune Gustave troisieme, si digne de ce grand nom de Gustave, vient d'abjurer et de proscrire solennellement, en rétablissant la concorde, et en faisant régner les lois avec lui. On entend par suprême pouvoir cette autorité raisonnable, fondée sur les lois mêmes, et tempérée par elles; cette autorité juste et modérée, qui ne peut sacrifier la liberté et la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flatteur, qui se soumet elle-même à la justice, qui lie inséparablement l'intérêt de l'état à celui du trône, qui fait d'uu royaume une grande famille gouvernée par un pere. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie serait coupable envers le genre humain.

FIN DES NOTES SUR LES LOIS DE MINOS.

LES PÉLOPIDES,

OU

ATRÉE ET THYESTE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Non représentée.

AVERTISSEMENT.

Les éditeurs de Kehl, dans leur avertissement à la tête des Pélopides, annoncent qu'ils ont imprimé cette tragédie telle qu'ils l'ont trouvée dans les papiers de l'auteur, et ils ajoutent qu'il s'occupait dans ses derniers jours de la corriger. Un des amis de Voltaire, le citoyen Clos, nous a communiqué un exemplaire rempli de corrections. Ces corrections sont en partie de la propre main de Voltaire, en partie de celle d'un de ses secrétaires. Celles-ci ont été employées par les éditeurs de Kehl: il paraît qu'ils n'ont pas eu connaissance de celles écrites par Voltaire lui-même, puisqu'on ne les trouve pas dans leur édition. C'est donc ici la premiere fois que cette tragédie est imprimée avec les dernieres corrections de l'auteur.

FRAGMENT
D'UNE LETTRE.

Je n'ai jamais cru que la tragédie dût être à l'eau-rose. L'éclogue en dialogues, intitulée Bérénice, à laquelle madame Henriette d'Angleterre fit travailler Corneille et Racine, était indigne du théâtre tragique : aussi Corneille n'en fit qu'un ouvrage ridicule, et ce grand maître, Racine, eut beaucoup de peine, avec tous les charmes de sa diction éloquente, à sauver la stérile petitesse du sujet. J'ai toujours regardé la famille d'Atrée, depuis Pélops jusqu'à Iphigénie, comme l'attelier où l'on a dû forger les poignards de Melpomene. Il lui faut des passions furieuses, des grands crimes, des remords violents. Je ne la voudrais ni fadement amoureuse, ni raisonneuse. Si elle n'est pas terrible, si elle ne transporte pas nos ames, elle m'est insipide.

Je n'ai jamais conçu comment ces Romains, qui devaient être si bien instruits par la Poétique d'Horace, ont pu parvenir à faire de la tragédie d'Atrée et de Thyeste une déclamation si plate et si fastidieuse. J'aime mieux l'horreur dont Crébillon a rempli sa piece.

Cette horreur aurait fort réussi sans quatre défauts qu'on lui a reprochés. Le premier, c'est la rage

qu'un homme montre de se venger d'une offense qu'on lui a faite il y a vingt ans. Nous ne nous intéressons à de telles fureurs, nous ne les pardonnons, que quand elles sont excitées par une injure récente qui doit troubler l'ame de l'offensé, et qui émeut la nôtre.

Le second, c'est qu'un homme qui, au premier acte, médite une action détestable, et qui, sans aucune intrigue, sans obstacle, et sans danger, l'exécute au cinquieme, est beaucoup plus froid encore qu'il n'est horrible. Et, quand il mangerait le fils de son frere, et son frere même, tout crus sur le théâtre, il n'en serait que plus froid et plus dégoûtant, parcequ'il n'a eu aucune passion qui ait touché, parcequ'il n'a point été en péril, parcequ'on n'a rien craint pour lui, rien souhaité, rien senti.

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Le troisieme défaut est un amour inutile, qui a paru froid, et qui ne sert, dit-on, qu'à remplir le vide de la piece.

Le quatrieme vice, et le plus révoltant de tous, est la diction incorrecte du poëme. Le premier devoir, quand on écrit, est de bien écrire. Quand votre piece serait conduite comme l'Iphigénie de Racine, les vers sont-ils mauvais, votre piece ne peut être bonne.

Si ces quatre péchés capitaux m'ont toujours ré-

volté, si je n'ai jamais pu, en qualité de prêtre des muses, leur donner l'absolution, j'en ai commis vingt dans cette tragédie des Pélopides. Plus je perds de temps à composer des pieces de théâtre, plus je vois combien l'art est difficile. Mais Dieu me préserve de perdre encore plus de temps à recorder des acteurs et des actrices! leur art n'est pas moins rare que celui de la poésie.

ACTEURS.

ATRÉE.

THYESTE.

AEROPE, fille d'Euristhée, femme d'Atrée.

HIPPODAMIE, veuve de Pélops, mere d'Atrée et de Thyeste.

POLÉMON, archonte d'Argos, ancien gouverneur d'Atrée et de Thyeste.

MÉGARE, nourrice d'Aerope.

IDAS, officier d'Atrée.

La scene est dans le parvis du temple.

LES PÉLOPIDES,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

HIPPODAMIE, POLEMON.

HIPPODAMIE.

Voilà donc tout le frnit de tes soins vigilants!
Tu vois si le sang parle au cœur de mes enfants.
En vain, cher Polémon, ta tendresse éclairée
Gnida les premiers ans de Thyeste et d'Atrée.
Ils sont nés pour ma perte, ils abregent mes jours.
Leur haine invétérée et leurs cruels amours
Ont produit tous les manx où mon esprit succombe.
Ma carriere est finie; ils ont creusé ma tombe;
Je me meurs!

POLÉMON.

Espérez un plus doux avenir.
Denx freres divisés pourraient se réunir.
Nos archontes sont las de la guerre intestine,
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.
On veut éteindre un fen prêt à tout embraser,
Et forcer, s'il se peut, vos fils à s'embrasser.

HIPPODAMIE.

Ils se haïssent trop: Thyeste est trop coupable;
Le sombre et dur Atrée est trop inexorable.
Aux autels de l'hymen, en ce temple, à mes yeux,

Bravant toutes les lois, outrageant tous les dieux,
Thyeste, n'écoutant qu'un amour adultere,
Ravit entre mes bras la femme de son frere.
A garder sa conquête il ose s'obstiner.
Je connais bien Atrée: il ne peut pardonner.
Aerope, au milieu d'eux, déplorable victime
Des fureurs de l'amour, de la haine, et du crime,
Attendant son destin du destin des combats,
Voit encor ses beaux jours entourés du trépas:
Et moi, dans ce saint temple où je suis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreurs dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLÉMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis, du moins, respectent votre asyle;
Et même entre mes mains vos enfants ont juré
Que ce temple à tous deux serait toujours sacré.
J'ose espérer bien plus. Depuis près d'une année
Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.
Le sénat me seconde; on propose un partage
Des états que Pélops reçut pour héritage.
Thyeste dans Mycene, et son frere en ces lieux,
L'un de l'autre écartés, n'auront plus sous leurs yeux
Cet éternel objet de discorde et d'envie,
Qui désole une mere ainsi que la patrie.
L'absence affaiblira leurs sentiments jaloux:
On rendra, dès ce jour, Aerope à son époux:
On rétablit des lois le sacré caractere.
Vos deux fils régneront en révérant leur mere.
Ce sont là nos desseins. Puissent les dieux plus doux
Favoriser mon zele, et s'appaiser pour vous!

HIPPODAMIE.

Espérons: mais enfin la mere des Atrides

Voit l'inceste autour d'elle avec les parricides.
C'est le sort de mon sang. Tes soins et ta vertu
Contre la destinée ont en vain combattu.
Il est donc, en naissant, des races condamnées,
Par un triste ascendant vers le crime entraînées,
Que formerent des dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels!
La maison de Tantale eut ce noir caractere.
Il s'étendit sur moi... Le trépas de mon pere
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'est qu'à des forfaits que mon sang doit le jour.
Mes souvenirs affreux, mes alarmes timides,
Tout me fait frissonner au nom des Pélopides.

POLÉMON.

Quelquefois la sagesse a maîtrisé le sort:
C'est le tyran du faible et l'esclave du fort.
Nous faisons nos destins, quoi que vous puissiez dire.
L'homme, par sa raison, sur l'homme a quelque empire.
Le remords parle au cœur; on l'écoute à la fin;
Ou bien cet univers, esclave du destin,
Jouet des passions l'une à l'autre contraires,
Ne serait qu'un amas de crimes nécessaires.
Parlez en reine, en mere; et ce double pouvoir
Rappellera Thyeste à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté: c'est là ce qui m'accable.

POLÉMON.

Plus criminel qu'Atrée, il est moins intraitable;
Il connaît son erreur.

HIPPODAMIE.

Oui; mais il la chérit.
Je hais son attentat: sa douleur m'attendrit.
Je le blâme, et le plains.

POLÉMON.

Mais la cause fatale
Du malheur qui poursuit la race de Tantale,

Aerope, cet objet d'amour et de douleur,
Qui devrait s'arracher aux mains d'un ravisseur,
Qui met la Grece en feu par ses funestes charmes!

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encore obtenir que des larmes.
Je m'en suis séparée; et, fuyant les mortels,
J'ai cherché la retraite au pied de ces autels.
J'y finirai des jours que mes fils empoisonnent.

POLÉMON.

Quand nous n'agissons point, les dieux nous abandonnent.
Ranimez un courage éteint par le malheur.
Le peuple me conserve un reste de faveur;
Le sénat me consulte; et nos tristes provinces
Ont payé trop long-temps les fautes de leurs princes.
Il est temps que leur sang cesse enfin de couler.
Les peres de l'état vont bientôt s'assembler.
Ma faible voix, du moins, jointe à ce sang qui crie,
Autant que pour mes rois sera pour ma patrie.
Mais je crains qu'en ces lieux, plus puissante que nous,
La haine renaissante, éveillant leur courroux,
N'oppose à nos conseils ses trames homicides.
Les méchants sont hardis; les sages sont timides.
Je les ferai rougir d'abandonner l'état;
Et, pour servir nos rois, je revole au sénat.

HIPPODAMIE.

Tu serviras leur mere. Ah! cours, et que ton zele
Lui rende ses enfants, qui sont perdus pour elle.

SCENE II.

HIPPODAMIE.

Mes fils, mon seul espoir, et mon cruel fléau,
Si vos sanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y descende au moins tranquille et consolée:

Venez fermer les yeux d'une mere accablée ;
Qu'elle expire en vos bras sans trouble et sans horreur ;
A mes derniers moments mêlez quelque douceur :
Le poison des chagrins trop long-temps me consume ;
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

SCENE III.

HIPPODAMIE, AEROPE, MEGARE.

AEROPE, *en entrant, pleurant et embrassant Mégare.*

Va, prends pitié d'Aerope, et cache à tous les yeux
Le secret de ma vie et le sang de nos dieux.

HIPPODAMIE.

Ciel ! Aerope, est-ce vous ? qui ? vous dans ces asyles !

AEROPE.

Cet objet odieux des discordes civiles,
Celle à qui tant de maux doivent se reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû se cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramene, hélas ! dans ce temple funeste,
Menacé par Atrée, et souillé par Thyeste ?
L'aspect de ce lieu saint doit vous épouvanter.

AEROPE.

A vos enfants, du moins, il se fait respecter.
Laissez-moi ce refuge ; il est inviolable :
N'enviez pas, ma mere, un asyle au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop ; vos dangereux appas
Ont produit des forfaits que vous n'expierez pas.
Je devrais vous haïr ; vous m'êtes encor chere :
Je vous plains ; vos malheurs accroissent ma misere.
Parlez ; vous arrivez vers ces dieux en courroux,
Du théâtre de sang où l'on combat pour vous :
De quelque ombre de paix avez-vous l'espérance ?

AEROPE.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par sa prudence
Polémon, qui se jette entre ces inhumains,
Prétendait arracher les armes de leurs mains:
Ils sont tous deux plus fiers et plus impitoyables.
Je cherche, ainsi que vous, des dieux moins implacables:
Souffrez, en m'accusant de toutes vos douleurs,
Qu'à vos gémissements j'ose mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne!

HIPPODAMIE.

Ah! trop chere ennemie,
Est-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie,
A vous qui les causez? Plût au ciel qu'en vos yeux
Ces pleurs eussent éteint le feu pernicieux
Dont le poison trop sûr, et les funestes charmes,
Ont eu tant de puissance, et coûté tant de larmes!
Peut-être que, sans vous, cessant de se haïr,
Deux freres malheureux, que le sang doit unir,
N'auraient point rejeté les efforts d'une mere.
Vous m'arrachez deux fils, pour avoir trop su plaire.
Mais voulez-vous me croire, et vous joindre à ma voix?
Ou vous ai-je parlé pour la derniere fois?

AEROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thyeste
Outragea sous vos yeux la justice céleste,
Le jour qu'il vous ravit l'objet de ses amours,
Eût été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes sentiments je vous rendrai l'arbitre.
Je vous chéris en mere; et c'est à ce saint titre
Que mon cœur désolé recevra votre loi.
Vous jugerez, ô reine! entre Thyeste et moi.
Après son attentat, de troubles entourée,
J'ignorai jusqu'ici les sentiments d'Atrée:
Mais, plus il est armé contre mon ravisseur,

Plus à ses yeux, sans doute, Aerope est en horreur.

HIPPODAMIE.

Atrée est implacable ; il poursuit sa vengeance.

AEROPE.

Vous avez sur un fils encor quelque puissance.

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit :
L'enfance nous la donne, et l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils est sourd à ma priere.
Hélas ! c'est bien souvent un malheur d'être mere !

AEROPE.

Madame... il est trop vrai... Mais dans ce lieu sacré
Le sage Polémon tout-à-l'heure est entré :
N'a-t-il point consolé vos alarmes cruelles ?
N'aurait-il apporté que de tristes nouvelles ?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui ; mais, malgré tous ses soins,
Mes transports douloureux ne me troublent pas moins.
Je crains également la nuit et la lumiere.
Tout s'arme contre moi dans la nature entiere :
Et Tantale, et Pélops, et mes deux fils, et vous,
Les enfers déchaînés, et les dieux en courroux ;
Tout présente à mes yeux les sanglantes images
De mes malheurs passés et des plus noirs présages.
Le sommeil fuit de moi, la terreur me poursuit ;
Les fantômes affreux, ces enfants de la nuit,
Qui des infortunés assiegent les pensées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.
D'Oenomaüs mon pere on déchire le flanc ;
Le glaive est sur ma tête, on m'abreuve de sang.
Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable festin que prépara Tantale,
Son supplice aux enfers, et ces champs désolés
Qui n'offrent à sa faim que des troncs dépouillés.
Je m'éveille mourante aux cris des Euménides.

Ce temple a retenti du nom de parricides.
Ah! si mes fils savaient tout ce qu'ils m'ont coûté,
Ils maudiraient leur haine et leur férocité;
Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

AEROPE.

Madame, un sort plus triste empoisonne ma vie.
Les monstres déchaînés de l'empire des morts
Sont encor plus affreux que l'horreur des remords.
C'en est fait... votre fils et l'amour m'ont perdue.
J'ai semé la discorde en ces lieux répandue.
Je suis, je l'avouerai, criminelle en effet:
Un dieu vengeur me suit... mais vous, qu'avez-vous fait?
Vous êtes innocente, et les dieux vous punissent!
Sur vous, comme sur moi, leurs coups s'appesantissent.
Hélas! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains
Leurs foudres allumés sur les tristes humains.
C'était à vos vertus de m'obtenir ma grace.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, AEROPE, MEGARE.

MÉGARE.

Princesse... les deux rois...

HIPPODAMIE.

Qu'est-ce donc qui se passe?

AEROPE.

Quoi!... Thyeste!... ce temple... Ah! qu'est-ce que j'entends?

MÉGARE.

Les cris de la patrie, et ceux des combattants.
La mort suit en ces lieux les deux malheureux freres.

AEROPE.

Allons; je l'obtiendrai de leurs mains sanguinaires...

Ma mere, montrons-nous à ces désespérés :
Ils me sacrifieront ; mais vous les calmerez.
Allons ; je suis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah ! vous êtes ma fille.
Sauvons de ses fureurs une triste famille ;
Ou que mon sang, versé par mes malheureux fils,
Coule avec tout le sang que je leur ai transmis.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

HIPPODAMIE, AEROPE, POLEMON.

POLÉMON.

Ou courez-vous?.. rentrez... que vos larmes tarissent;
Que de vos cœurs glacés les terreurs se bannissent.
Je me trompe, ou je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réservé.
Les forfaits ont leur terme, et votre destin change :
La paix revient.

AEROPE.

Comment ?

HIPPODAMIE.

Quel dieu, quel sort étrange,
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfants?

POLÉMON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le temps.
Aveugle en son courroux, le violent Atrée
Déja de ce saint temple allait forcer l'entrée ;
Son courroux sacrilege oubliait ses serments :
Il en avait l'exemple ; et ses fiers combattants,
Prompts à servir ses droits, à venger son outrage,
Vers ces parvis sacrés lui frayaient un passage.
(*à Aerope.*)
Il venait (je ne puis vous dissimuler rien)
Ravir sa propre épouse, et reprendre son bien.
Il le peut ; mais il doit respecter sa parole.

Thyeste est alarmé; vers lui Thyeste vole;
On combat; le sang coule: emportés, furieux,
Les deux freres pour vous s'égorgeaient à mes yeux;
Je m'avance, et ma main saisit leur main barbare.
Je me livre à leurs coups: enfin je les sépare.
Le sénat qui me suit seconde mes efforts:
En attestant les lois nous marchons sur des morts.
Le peuple, en contemplant ces juges vénérables,
Ces images des dieux aux mortels favorables,
Laisse tomber le fer à leur auguste aspect;
Il a bientôt passé des fureurs au respect.
Il conjure à grands cris la discorde farouche,
Et le saint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous sauvés.

POLÉMON.

Il faut bien qu'une fois
Le peuple en nos climats soit l'exemple des rois.
Lorsqu'enfin la raison se fait par-tout entendre,
Vos fils l'écouteront; vous les verrez se rendre.
Le sang et la nature, et leurs vrais intérêts,
A leurs cœurs amollis parleront de plus près:
Ils doivent accepter l'équitable partage
Dont leur mere a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à se montrer:
Mais elle est chancelante; il la faut assurer.
Thyeste, en possédant la fertile Mycene,
Pourra faire, à son gré, dans Sparte ou dans Athene
Des filles des héros qui leur donnent des lois,
Sans remords et sans crime, un légitime choix.
La veuve de Pélops, heureuse et triomphante,
Voyant de tous côtés sa race florissante,
N'aura plus qu'à bénir, au comble du bonheur,
Le dieu qui de son sang est le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déja grace, et non moins à vous-même.

Et vous, ma fille, et vous, que j'ai plainte et que j'aime,
Unissez vos transports à mes remerciements;
Aux dieux dont nous sortons offrons un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquille et rassurée,
Remette Aerope heureuse entre les mains d'Atrée;
Qu'il pardonne à son frere.

AEROPE.

Ah dieux!... Et croyez-vous
Qu'il sache pardonner?

HIPPODAMIE.

Dans ses transports jaloux,
Il sait que, par Thyeste en tout temps respectée,
Il n'a point outragé la fille d'Euristhée:
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
Au funeste bonheur de lui donner la main;
Qu'enfin, par les dieux même à leurs autels conduite,
Elle a, dans la retraite, évité sa poursuite.

AEROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Tout ce que mes remords doivent me reprocher.
C'est là qu'aux pieds des dieux on nourrit mon enfance;
C'est là que je venais implorer leur clémence.
J'y veux vivre et mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux:
Cachez-vous pour Thyeste; il est perdu pour vous.

AEROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thyeste!

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

AEROPE.

En est-il temps?... Mon sort est trop funeste.
(*elle sort.*)

SCENE II.

HIPPODAMIE, POLEMON, THYESTE.

HIPPODAMIE.

Mon fils, qui vous ramene en mes bras maternels?
Osez-vous reparaître au pied de ces autels?

THYESTE.

Je viens... chercher la paix, s'il en est pour Atrée,
S'il en est pour mon ame au désespoir livrée;
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,
Embrasser Polémon, respecter sa vertu,
Expier envers vous ma criminelle offense,
Si de la réparer il est en ma puissance.

POLÉMON.

Vous le pouvez, sans doute, en sachant vous
domter.
Lorsqu'à de tels excès se laissant emporter,
On suit des passions l'empire illégitime,
Quand on donne aux sujets les exemples du crime,
On leur doit, croyez-moi, celui du repentir.
La Grece enfin s'éclaire, et commence à sortir
De la férocité qui, dans nos premiers âges,
Fit des cœurs sans justice, et des héros sauvages.
On n'est rien sans les mœurs. Hercule est le premier
Qui, marchant quelquefois dans ce noble sentier,
Ainsi que les brigands osa domter les vices.
Son émule Thésée a fait des injustices:
Le crime, dans Tydée, a souillé la valeur;
Mais bientôt leur grande ame, abjurant leur erreur,
N'en aspirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout... imitez vos modeles...
Souffrez encore un mot. Si vous persévériez,
Poussé par le torrent de vos inimitiés,

Ou plutôt par les feux d'un amour adultere,
A refuser encore Aerope à votre frere,
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous son courage indigné.
Vous pourriez, pour tout prix d'une imprudence vaine,
Vous voir banni d'Argos et même de Mycene.

THYESTE.

J'ai senti mes malheurs plus que vous ne pensez.
N'irritez point ma plaie; elle est cruelle assez.
Madame, croyez-moi; je vois dans quel abyme
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excuse point, devant vous condamné,
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,
Sur l'exemple des dieux dont on nous fait descendre:
Votre austere vertu dédaigne de m'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal
Que, dans ces lieux sacrés, célébra mon rival,
J'aimais, j'idolâtrais la fille d'Euristhée;
Que, par mes vœux ardents long-temps sollicitée,
Sa mere, dans Argos, eût voulu nous unir;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on osa la ravir;
Que si le désespoir fut jamais excusable...

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point; rien n'excuse un coupable.
Oubliez avec moi de malheureux amours,
Qui feraient votre honte et l'horreur de vos jours,
Celle de votre frere, et d'Aerope, et la mienne.
C'est l'honneur de mon sang qu'il faut que je soutienne;
C'est la paix que je veux; il n'importe à quel prix.
Atrée, ainsi que vous, est mon sang et mon fils.
Tous les droits sont pour lui. Je veux, dès l'heure même,
Remettre en son pouvoir une épouse qu'il aime,

Tenir, sans la pencher, la balance entre vous,
Réparer vos erreurs, et vous réunir tous.

SCENE III.

THYESTE.

Que deviens-tu, Thyeste? Eh quoi! cette paix même,
Cette paix, qui d'Argos est le bonheur suprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon sort!
Cette paix pour Aerope est un arrêt de mort.
C'est peu que, pour jamais, d'Aerope on me sépare;
La victime est livrée au pouvoir d'un barbare.
Je me vois, dans ces lieux, sans armes, sans amis:
On m'arrache ma femme; on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de sa proie:
Tous mes maux sont formés de la publique joie.
Mais je pourrai du moins mourir en combattant...
Mycene a des guerriers; mon amour les attend;
Et, pour quelques moments, ce temple est un asyle.

SCENE IV.

THYESTE, MEGARE.

THYESTE.

Mégare, qu'a-t-on fait? ce temple est-il tranquille?
Le descendant des dieux est-il en sûreté?

MÉGARE.

Sous cette voûte antique un séjour écarté
Au milieu des tombeaux recele son enfance.

THYESTE.

L'asyle de la mort est sa seule assurance.

MÉGARE.

Celle qui, dans le fond de ces antres affreux,

Veille aux premiers moments de ses jours malheureux,
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Aerope s'épouvante; et cette ame qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent la chercher
En accroît la blessure, en voulant la cacher:
Elle aime, elle maudit le jour qui le vit naître.
Elle craint dans Atrée un implacable maître;
Et je tremble de voir ses jours ensevelis
Dans le sein des tombeaux qui renferment son fils.

THYESTE.

Enfant de l'infortune, et mere malheureuse,
Qu'on ignore à jamais la prison ténébreuse
Où loin de vos tyrans vous pouvez respirer!

SCENE V.

THYESTE, AEROPE, MEGARE.

AEROPE.

Seigneur, aux mains d'Atrée on va donc me livrer!
Votre mere l'ordonne... et je n'ai pour excuse
Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuse,
Un enfant malheureux qui sera découvert.
Que je résiste, ou non, c'en est fait; tout me perd.
Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite?

THYESTE.

O ma chere moitié! n'en craignez point la suite:
Cette fatale paix ne s'accomplira pas.
Il me reste pour vous des amis, des soldats,
Mon amour, mon courage; et c'est à vous de croire
Que, si je meurs ici, je meurs pour votre gloire.
Notre hymen clandestin, d'une mere ignoré,
Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins sacré.
Je me suis trop, sans doute, accusé devant elle:
Ce n'est pas vous, du moins, qui fûtes criminelle.

A mon fier ennemi j'enlevai vos appas.
Les dieux n'avaient point mis Aerope entre ses bras ;
J'éteignis les flambeaux de cette horrible fête;
Malgré vous, en un mot, vous fûtes ma conquête.
Je fus le seul coupable, et je ne le suis plus.
Votre cœur alarmé, vos vœux irrésolus,
M'ont assez reproché ma flamme et mon audace.
A mon emportement le ciel même a fait grace:
Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
Qu'il approuve l'hymen dont nous sommes unis;
Et Mycene bientôt, à son prince fidele,
En pourra célébrer la fête solennelle.

AEROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces dieux, et l'hymen... ils nous ont condamnés.
Osons-nous nous parler?... tremblante, confondue,
Devant qui désormais puis-je lever la vue?
Dans ce ciel qui voit tout, et qui lit dans les cœurs,
Le rapt et l'adultere ont-ils des protecteurs?
En remportant sur moi ta funeste victoire,
Cruel! t'es-tu flatté de conserver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice... et la fatalité
Qui subjugue mon cœur contre moi révolté
Me tient si puissamment à ton crime enchaînée,
Qu'il est devenu cher à mon ame étonnée;
Que le sang de ton sang, qui s'est formé dans moi,
Ce gage de ton crime est celui de ma foi;
Qu'il rend indissoluble un nœud que je déteste...
Et qu'il n'est plus pour moi d'autre époux que Thyeste.

THYESTE.

C'est un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever;
La mort et les enfers pourront seuls m'en priver:
Le sceptre de Mycene a pour moi moins de charmes.

SCENE VI.

AEROPE, THYESTE, POLEMON.

POLÉMON.

Seigneur, Atrée arrive; il a quitté ses armes:
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THYESTE.

Grands dieux! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLÉMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promesses.
L'encens s'éleve aux cieux des mains de nos prêtresses.
Des oliviers heureux les festons desirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés,
Où la discorde en feu désolait notre enceinte.
On a lavé le sang dont la ville fut teinte;
Et le sang des méchants qui voudraient nous troubler
Est ici désormais le seul qui doit couler.
Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'essuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

AEROPE.

Mon sang devait couler... vous le savez, grands dieux!

THYESTE, *à Polémon.*

Il me faut rendre Aerope!

POLÉMON.

Oui, Thyeste, et sur l'heure.
C'est la loi du traité.

THYESTE.

Va, que plutôt je meure;
Qu'aux monstres des enfers mes mânes soient livrés...

POLÉMON.

Quoi! vous avez promis, et vous vous parjurez!

THYESTE.

Qui? moi! qu'ai-je promis?

POLÉMON.

Votre fougue inutile
Veut-elle rallumer la discorde civile?

THYESTE.

La discorde vaut mieux qu'un si fatal accord.
Il redemande Aerope; il l'aura par ma mort.

POLÉMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la justice.

THYESTE.

Je voyais de moins près l'horreur de mon supplice;
Je ne le puis souffrir.

POLÉMON.

Ah! c'est trop de fureurs;
C'est trop d'égarements et de folles erreurs;
Mon amitié pour vous, qui se lasse et s'irrite,
Plaignait votre jeunesse imprudente et séduite.
Je vous tins lieu de pere; et ce pere offensé
Ne voit qu'avec horreur un amour insensé.
Je sers Atrée et vous, mais l'état davantage;
Et si l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,
Moi-même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raison je veux mieux espérer:
Il est temps qu'en ces lieux l'heureuse Hippodamie
Voie enfin sa famille en ses bras réunie. (*il sort.*)

SCENE VII.

AEROPE, THYESTE.

AEROPE.

C'en est donc fait, Thyeste! il faut nous séparer.

THYESTE.

Moi! vous! mon fils! quel trouble a pu vous égarer?
Quel est votre dessein?

AEROPE.

C'est dans cette demeure;

C'est dans cette prison qu'il est temps que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ses tourments cruels,
A ce trouble éternel qui suit le diadême,
Au redoutable Atrée, et sur-tout à vous-même.

THYESTE.

Vous n'accomplirez point ce projet odieux:
Je vous dispute encore à mon frere, à nos dieux.
Suivez-moi.

AERope.

Nous marchons d'abymes en abymes.
C'est là votre partage, amours illégitimes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

HIPPODAMIE, ATREE, POLEMON, IDAS, GARDES, PEUPLE, PRÊTRES.

HIPPODAMIE.

Généreux Polémon, la paix est votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, et goûtez l'avantage
De posséder sans trouble un trône où vos aïeux
Pour le bien des mortels ont remplacé les dieux.
Thyeste, avant la nuit, partira pour Mycene.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triste maison si long-temps allumés;
J'ai vu mes chers enfants paisibles, désarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en serez témoins, vous, peuples rénnis:
Prêtres qui m'écoutez, dieux long-temps ennemis,
Vous en serez garants. Ma débile paupiere
Peut sans crainte, à la fin, s'ouvrir à la lumiere.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours sont beaux... je ne l'espérais pas.

ATRÉE.

Idas, autour du temple étendez vos cohortes:
Vous, gardez ce parvis; vous, veillez à ces portes.
(*à Hippodamie.*)
Qu'une mere pardonne à ces soins ombrageux.
A peine encor sorti de nos temps orageux,

D'Argos ensanglantée à peine encor le maître,
Je préviens des dangers toujours prompts à renaître.
Thyeste a trop pâli tandis qu'il m'embrassait:
Il a promis la paix ; mais il en frémissait.
D'où vient que devant moi la fille d'Euristhée,
Sur vos pas, en ces lieux, ne s'est point présentée?
Vous deviez l'amener dans ce sacré parvis.

HIPPODAMIE.

Nos mysteres divins, dans la Grece établis,
La retiennent encore au milieu des prêtresses
Qui de la paix des cœurs implorent les déesses.
Le ciel est à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous serez, sans doute, appaisé comme lui.

ATRÉE.

Allez; et, s'il se peut, rendez les dieux propices.
Je ne dois point troubler vos secrets sacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid et sombre accueil était inattendu;
Je pensais qu'à mes soins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter sur le cœur de mon fils.

ATRÉE.

Atrée est mécontent: mais il vous est soumis.

HIPPODAMIE.

Ah! je voulais de vous, après tant de souffrance,
Un peu moins de respect, et plus de complaisance.
J'attendais de mon fils une juste pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié:
Je vois que la nature en a peu sur votre ame.

ATRÉE.

Thyeste vous est cher; il vous suffit, madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur, après l'avoir percé:
Il fut par mes enfants assez long-temps blessé...
Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudesse;

Vous avez en tout temps repoussé ma tendresse;
Et je n'ai mis au jour que des enfants ingrats.
Allez, mon amitié ne se rebute pas;
Je conçois vos chagrins, et je vous les pardonne:
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne;
Il n'a pas moins rempli mes desirs empressés.
Connaissez votre mere, ingrat, et rougissez.

SCENE II.

ATREE, POLEMON, IDAS, PEUPLE.

ATRÉE, *au peuple.* (*à Polémon et à Idas.*)
Qu'on se retire... Et vous, au fond de ma pensée
Voyez tous les tourments de mon ame offensée,
Et ceux dont je me plains, et ceux qu'il faut celer;
Et jugez si ce trône a pu me consoler.

POLÉMON.
Quels qu'ils soient, vous savez si mon zele est sincere.
Il peut vous irriter: mais, seigneur, une mere,
Dans ce temple, à l'aspect des mortels et des dieux,
Devait-elle essuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confusion vous venez de lui faire?
Ah! le ciel lui donna des fils dans sa colere
Tous les deux sont cruels, et tous deux, de leurs mains,
La menent au tombeau par de tristes chemins.
C'était de vous sur-tout qu'elle devait attendre
Et la reconnaissance et l'amour le plus tendre.

ATRÉE.
Que Thyeste en conserve, elle l'a préféré;
Elle accorde à Thyeste un appui déclaré.
Contre mes intérêts puisqu'on le favorise,
Puisqu'on a couronné son indigne entreprise,
Que Mycene est le prix de ses emportements,
Lui seul à ses bontés doit des remerciements.

POLÉMON.

Vous en devez tous deux ; et la reine, et moi-même,
Nous avons de Pélops suivi l'ordre suprême.
Ne vous souvient-il plus qu'au jour de son trépas
Pélops entre ses fils partagea ses états?
Et vous en possédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'aînesse à vous seule assurée.

ATRÉE.

De mon frere, en tout temps, vous fûtes le soutien.

POLÉMON.

J'ai pris votre intérêt, sans négliger le sien.
La loi seule a parlé ; seule elle a mon suffrage.

ATRÉE.

On récompense en lui le crime qui m'outrage.

POLÉMON.

On condamne son crime : il le doit expier ;
Et vous, s'il se repent, vous devez l'oublier.
Vous n'êtes point placé sur un trône d'Asie,
Ce siege de l'orgueil et de la jalousie,
Appuyé sur la crainte et sur la cruauté,
Et du sang le plus proche en tout temps cimenté.
Vers l'Euphrate un despote, ignorant la justice,
Foulant son peuple aux pieds, suit en paix son caprice.
Ici nous commençons à mieux sentir nos droits.
L'Asie a ses tyrans, mais la Grece a des rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïsse...
Petit-fils de Tantale, écoutez la justice.

ATRÉE.

Polémon, c'est assez : je conçois vos raisons ;
Je n'avais pas besoin de ces nobles leçons ;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'instruire :
Vos soins, dans ma jeunesse, ont daigné me conduire ;
Je dois m'en souvenir : mais il est d'autres temps ;
Le ciel ouvre à mes pas des sentiers différents.
Je vous ai dû beaucoup, je le sais ; mais peut-être
Oubliez-vous trop tôt que je suis votre maître.

POLÉMON.

Puisse ce titre heureux long-temps vous demeurer!
Et puissent, dans Argos, vos vertus l'honorer!

SCENE III.

ATREE, IDAS.

ATRÉE.

C'est à toi seul, Idas, que ma douleur confie
Les soupçons malheureux qui l'ont encore aigrie,
Le poison qui nourrit ma haine et mon courroux,
La foule des tourments que je leur cache à tous.

IDAS.

Qui peut vous alarmer?

ATRÉE.

Aerope, Hippodamie,
Ma cour... La terre entiere est donc mon ennemie!

IDAS.

Ce peuple sous vos lois ne s'est-il pas rangé?
Vous êtes maître ici.

ATRÉE.

Je n'y suis pas vengé:
J'y suis en proie, Idas, à d'étranges supplices.
Mes mains avec effroi rouvrent mes cicatrices;
J'en parle avec horreur, et je ne puis juger
Dans quel indigne sang il faudra me plonger...
Je veux croire, et je crois qu'Aerope avec mon frere
N'a point osé former un hymen adultere...
Moi-même je la vis contre un rapt odieux
Implorer ma vengeance et les foudres des dieux.
Mais il est trop affreux qu'au jour de l'hyménée
Ma femme un seul moment ait été soupçonnée..
Apprends des sentiments plus douloureux cent fois.
Je ne sais si l'objet indigne de mon choix,
Sur mes sens révoltés, que la fureur déchire,
N'aurait point en secret conservé quelque empire;

J'ignore si mon cœur, facile à l'excuser,
Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraser;
Si dans ce cœur farouche, en proie aux barbaries,
L'amour n'habite point au milieu des furies.

IDAS.

Vous pouvez, sans rougir, la revoir et l'aimer.
Contre vos sentiments pourquoi vous animer?
L'absolu souverain d'Aerope et de Thyeste
Doit s'écouter lui seul, et peut ce qu'il desire.
De votre mere encor j'ignore les projets:
Mais elle est, comme une autre, au rang de vos sujets.
Votre gloire est la sienne; et, de troubles lassée,
A vous rendre une épouse elle est intéressée.
Son ame est noble et juste; et, jusques à ce jour,
Nulle mere à son sang n'a marqué tant d'amour.

ATRÉE.

Non: ma mere insultait à ma douleur jalouse,
Et j'étais le jouet de mon indigne épouse.

IDAS.

A vos pieds, dans ce temple elle doit se jeter;
Hippodamie enfin doit vous la présenter.

ATRÉE.

Pour Aerope, il est vrai, j'aurais pu sans faiblesse
Garder le souvenir d'un reste de tendresse...
Mais pour éteindre enfin tant de ressentiments,
Cette mere qui m'aime a tardé bien long-temps.
Aerope n'a point part au crime de mon frere;
Aerope eût pu calmer les flots de ma colere:
Je l'aimai, j'en frémis... j'attendis dans Argos
De ce funeste hymen ma gloire et mon repos.
De toutes les beautés Aerope est l'assemblage;
Les vertus de son sexe étaient sur son visage;
Et, quand je la voyais, je les crus dans son cœur.
Tu m'as vu détester et chérir mon erreur;
Et tu me vois encor flotter dans cet orage,
Incertain de mes vœux, incertain dans ma rage,

Nourrissant en secret un affreux souvenir,
Et redoutant sur-tout d'avoir à la punir.
S'il est vrai qu'en ce temple, à son devoir fidele,
Elle ait prétendu fuir l'audace criminelle
D'un rival insolent qui m'osait outrager,
Je puis éteindre encor la soif de me venger;
Je puis garder la paix que ma bouche a jurée,
Et remettre un bandeau sur ma vue égarée.
Mais je veux que Thyeste, avant la fin du jour,
De son coupable aspect purge enfin ce séjour;
Qu'il respecte, s'il peut, cette paix si douteuse...
Si l'on m'avait trompé, je la rendrais affreuse.

SCENE IV.

ATREE, MEGARE.

ATRÉE.

Mégare, où courez-vous? arrêtez, répondez.
D'où vient que dans ces lieux, par des prêtres gardés,
Ma malheureuse épouse à mes bras arrachée
Est toujours à ma vue indignement cachée?
D'où vient qu'Hippodamie a soustrait à mes yeux
Cet objet adoré, cet objet odieux,
Cet objet criminel, autrefois plein de charmes,
Qui devrait arroser mes genoux de ses larmes;
Ce seul prix de la paix que je daigne accorder,
Ce prix que je m'abaisse encore à demander?
Quoi! ma femme à mes yeux n'a point osé paraître!

MÉGARE.

Elle attend, en tremblant, son époux et son maître.
Dans son asyle saint elle invoque à genoux
Les faveurs de ses dieux, qu'elle implore pour vous.

ATRÉE.

Qu'elle implore la mienne... Apprenez qu'un refuge
N'est qu'un crime nouveau commis contre son juge.
Jusqu'à quand mon épouse, en son indigne effroi,

Se mettra-t-elle encore entre ses dieux et moi?
J'abhorre ces complots de prêtres et de femmes,
Ce mélange importun de leurs petites trames,
De secrets intérêts, de sourde ambition,
De vanité, de fraude, et de religion.
Je veux qu'on vienne à moi, mais sans nul artifice;
Qu'on n'ait aucun appui qu'en ma seule justice;
Que l'humble repentir parle avec vérité;
Qu'on fléchisse en tremblant mon courage irrité.
Mais qui croit m'éblouir me trouve inexorable.
Allez; annoncez-lui cet ordre irrévocable.

MÉGARE.

J'en connais l'importance: elle la sent assez.

ATRÉE.

Il y va de la vie; allez; obéissez.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

AEROPE, THYESTE.

AEROPE.

DANS ces asyles saints j'étais ensevelie ;
J'y cachais mes tourments, j'y terminais ma vie ;
C'est toi qui m'as rendue à ce jour que je hais.
Thyeste, en tous les temps tu m'as ravi la paix.

THYESTE.

Ce funeste dessein nous faisait trop d'outrage.

AEROPE.

Ma faute et ton amour nous en font davantage.

THYESTE.

Quoi! verrai-je en tout temps vos remords douloureux
Empoisonner des jours que vous rendiez heureux?

AEROPE.

Nous heureux! nous, cruel! ah! dans mon sort funeste,
Le bonheur est-il fait pour Aerope et Thyeste?

THYESTE.

Vivez pour votre fils.

AEROPE.

Ravisseur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils et pour toi.
Thyeste, il t'a donné des droits inviolables ;
Et les nœuds les plus saints ont uni deux coupables.
Je t'ai fui, je l'ai dû ; je ne puis te quitter ;

Sans horreur avec toi je ne saurais rester.
Je ne puis soutenir la présencę d'Atrée.

THYESTE.

La fatale entrevue est encor différée.

AEROPE.

Sous des prétextes vains, la reine avec bonté
Ecarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs est-elle résolue?

THYESTE.

Cette paix est promise; elle n'est point conclue.
Mais j'aurai dans Argos encor des défenseurs;
Et Mycene déja m'a promis des vengeurs.

AEROPE.

Me préservent les cieux d'une nouvelle guerre!
Le sang pour nos amours a trop rougi la terre.

THYESTE.

Ce n'est que par le sang qu'en cette extrémité
Je puis soustraire Aerope à son autorité.
Il faut tout dire enfin; c'est parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un passage.

AEROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, mon effroi,
Et l'éternelle horreur que je ressens pour moi.
Thyeste, garde-toi d'oser rien entreprendre
Avant qu'il ait daigné me parler et m'entendre.

THYESTE.

Lui, vous parler!... Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous résolu?

AEROPE.

De n'être point à lui...
Va, cruel! à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THYESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout temps refusé,
Pour la premiere fois vous l'avez prononcé,

Et l'on ose exiger que Thyeste vous cede!
Vaincu, je sais mourir, vainqueur, je vous possede.
Je vais donner mon ordre; et mon sort en tout temps
Est d'arracher Aerope aux mains de nos tyrans.

SCENE II.

AEROPE, MEGARE.

MÉGARE.

Ah, madame! le sang va-t-il couler encore?

AEROPE.

J'attends mon sort ici, Mégare, et je l'ignore.

MÉGARE.

Quel appareil terrible! et quelle triste paix!
On borde de soldats le temple et le palais.
J'ai vu le fier Atrée: il semble qu'il médite
Quelque profond dessein qui le trouble et l'agite.

AEROPE.

Je dois m'attendre à tout, sans me plaindre de lui;
Mégare, contre moi tout conspire aujourd'hui.
Ce temple est un asyle, et je m'y réfugie.
J'attendris sur mes maux le cœur d'Hippodamie;
J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels, quand ils sont malheureux;
Que tant d'autres, hélas! n'auraient point éprouvée
Aux autels de nos dieux je me crois réservée:
Thyeste m'y poursuit, quand je veux m'y cacher;
Un époux menaçant vient encor m'y chercher:
Soit qu'un reste d'amour vers moi le détermine,
Soit que, de son rival méditant la ruine,
Il exerce avec lui l'art de dissimuler.
A son trône, à son lit, il ose m'appeler:
Dans quel état, grands dieux! quand le sort qui m'opprime
Peut remettre en ses mains le gage de mon crime;

Quand il peut tons les deux nous punir sans retour;
Moi, d'être une infidele, et mon fils, d'être au jour!

MÉGARE.

Puisqu'il veut vous parler, croyez que sa colere
S'appaise enfin pour vons, et n'en veut qu'à son frere.
Vous êtes sa conqnête... il a su l'obtenir.

AEROPE.

C'en est fait; sous ses lois je ne puis revenir.
La gloire de tous trois doit encor m'être chere:
Je ne lui rendrai point une épouse adnltere;
Je ne trahirai point deux freres à la fois.
Je me donnais aux dienx; c'était mon dernier choix:
Ces dieux n'ont point reçn l'offrande partagée
D'nne ame faible et tendre en ses errenrs plongée.
Je n'ai plns de refuge; il faut subir mon sort;
Je suis entre la honte et le conp de la mort;
Mon cœnr est à Thyeste; et cet enfant lui-même,
Cet enfant qui va perdre une mere qui l'aime,
Est le fatal lien qui m'unit, malgré moi,
An criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon destin me ponrsuit: il me ramene encore
Entre deux ennemis, dont l'un me déshonore,
Dont l'autre est mon tyran, mais un tyran sacré.

SCENE III.

AEROPE, POLEMON, MEGARE.

POLÉMON.

Princesse, en ce parvis votre époux est entré:
Il s'appaise, il s'occupe avec Hippodamie
De cette heureuse paix qui vous réconcilie.
Elle m'envoie à vons. Nous connaissons tous deux
Les transports violents de son cœur soupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité salntaire,
Il voit avec horreur un rival dans son frere.

Persuadez Thyeste ; engagez-le à l'instant
A chercher dans Mycene un trône qui l'attend ;
A ne point différer, par sa triste présence,
Votre réunion que ce traité commence.

AEROPE.

L'intérêt de ma vie est peu cher à mes yeux :
Pent-être il en est un plns grand, plus précieux...
Allez, digne soutien de nos tristes contrées,
Que ma seule infortune au meurtre avait livrées :
Je voudrais seconder vos augustes desseins ;
J'admire vos vertus ; je cede à mes destins.
Puissé-je mériter la pitié courageuse
Que garde encor pour moi cette ame généreuse !
La reine a jusqu'ici consolé mon malheur...
Elle n'en connaît pas l'horrible profondeur.

POLÉMON.

Je retourne auprès d'elle ; et, pour grace derniere,
Je vons conjure encor d'écouter sa priere.

SCENE IV.

AEROPE, MEGARE.

MÉGARE.

Vous le voyez, Atrée est terrible et jaloux ;
Ne vous exposez point à son juste courroux.

AEROPE.

Que prétends-tu dc moi ? Tu connais son injure ;
Je ne pnis à ma faute ajonter le parjure.
Tout le courronx d'Atrée armé de son pouvoir,
L'amonr même, en un mot, s'il pouvait en avoir,
N'obtiendront point de moi que je trompe mon maître.
Le sort en est jeté.

MÉGARE.

Princesse, il va paraître ;
Vous n'avez qu'un moment.

AEROPE.

Ce mot me fait trembler.

MÉGARE.

L'abyme est sous vos pas.

AEROPE.

N'importe, il faut parler.

MÉGARE.

Le voici.

SCENE V.

AEROPE, MEGARE, ATREE, GARDES.

ATRÉE, *après avoir fait signe à ses gardes et à Mégare de se retirer.*

Je la vois interdite, éperdue;
D'un éponx qu'elle craint elle éloigne sa vue.

AEROPE.

La lumiere à mes yeux semble se dérober...
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.
Levez le fer; frappez; une plainte offensante
Ne s'échappera point de ma bouche expirante.
Je sais trop que sur moi vons avez tous les droits;
Ceux d'un époux, d'un maître, et des plus saintes lois.
Je les ai tous trahis; et, quoique votre frere
Opprimât de ses feux l'esclave involontaire,
Quoique la violence ait ordouné mon sort,
L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
Eteignez sous vos pieds ce flambeau de la haine,
Dont la flamme embrasait l'Argolide et Mycene;
Et puissent sur ma cendre, après tant de fureurs,
Deux freres réunis oublier leurs malheurs!

ATRÉE.

Levez-vous; je rougis de vous revoir encore;
Je frémis de parler à qui me déshonore:
Entre mon frere et moi vous n'avez point d'époux;

Qu'attendez-vous d'Atrée, et que méritez-vous?

AEROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRÉE.

Si ma juste vengeance
De Thyeste et de vous eût égalé l'offense,
Les pervers auraient vu comme je sais punir;
J'aurais épouvanté les siecles à venir.
Mais, quelque sentiment, quelque soin qui me presse,
Vous pourriez désarmer cette main vengeresse;
Vous pourriez des replis de mon cœur ulcéré
Chasser les traits sanglants dont il est déchiré;
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grace;
Y retrouver encor votre premiere place;
Et me venger d'un frere, en revenant à moi.
Pouvez-vous, osez-vous me rendre votre foi?
Voici le temple même où vous fûtes ravie,
L'autel qui fut souillé de tant de perfidie,
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,
Où nos mains se joignaient... où je crus être aimé:
Du moins vous étiez prête à former les promesses
Qui nous garantissaient les plus saintes tendresses.
Jurez-y maintenant d'expier ses forfaits,
Et de haïr Thyeste autant que je le hais.
Si vous me refusez, vous êtes sa complice.
A tous deux, en un mot, venez rendre justice;
Je pardonne à ce prix: répondez-moi.

AEROPE.

Seigneur,
C'est vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal secret qu'il faut que je révele.
Je n'examine point si les dieux offensés
Scellerent mes serments à peine commencés.
J'étais à vous, sans doute: et mon pere Euristhée
M'entraîna vers l'autel où je fus présentée.

Sans feinte et sans dessein, soumise à son pouvoir,
Je me livrais entiere aux lois de mon devoir.
Votre frere, enivré de sa fureur jalouse,
A vous, à ma famille arracha votre épouse;
Et bientôt Euristhée, en terminant ses jours,
Aux mains qui me gardaient me laissa sans secours.
Je restai sans parents. Je vis que votre gloire
De votre souvenir bannissait ma mémoire;
Que, disputant un trône, et prompt à vous armer,
Vous haïssiez un frere, et ne pouviez m'aimer...

ATRÉE.

Je ne le devais pas... je vous aimais peut-être.
Mais... Achevez, Aerope; abjurez-vous un traître?
Aux pieds des immortels remise entre mes bras,
M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas?

AEROPE.

Je ne saurais tromper; je ne dois plus me taire.
Mon destin pour jamais me livre à votre frere:
Thyeste est mon époux.

ATRÉE.

Lui!

AEROPE.

Les dieux ennemis
Eternisent ma faute, en me donnant un fils.
Vous devez vous venger de cette criminelle:
Mais que le châtiment ne tombe que sur elle;
Que ce fils innocent ne soit point condamné.
Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né,
La mort entoure encor son enfance premiere;
Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupiere:
Mais il est, après tout, le sang de vos aïeux;
Il est, ainsi que vous, de la race des dieux.
Seigneur, avec son pere on vous réconcilie;
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie:
Il suffit de la mere à votre inimitié:
J'ai demandé la mort, et non votre pitié.

ATRÉE.

Rassurez-vous... le doute était mon seul supplice...
Je crains peu qu'on m'éclaire... et je me rends justice...
Mon frere en tout l'emporte... il m'enleve aujourd'hui
Et la moitié d'un trône et vous-même avec lui...
De Mycene et d'Aerope il est enfin le maître;
Dans sa postérité je le verrai renaître...
Il faut bien me soumettre à la fatalité
Qui confirme ma perte et sa félicité.
Je ne puis m'opposer au nœud qui vous enchaîne;
Je ne puis lui ravir Aerope ni Mycene:
Aux ordres du destin je sais me conformer...
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer...
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendresse
Deux fois pour une femme ensanglante la Grece;
Je reconnais son fils pour son seul héritier...
Satisfait de vous perdre et de vous oublier,
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même...
Vous tremblez!

AEROPE.

Ah, seigneur! ce changement extrême,
Ce passage inoui du courroux aux bontés,
Ont saisi mes esprits que vous épouvantez.

ATRÉE.

Ne vous alarmez point; le ciel parle, et je cede.
Que pourrais-je opposer à des maux sans remede?
Après tout, c'est mon frere... et son front couronné
A la fille des rois peut être destiné...
Vous auriez dû plutôt m'apprendre sa victoire,
Et de vous pardonner me préparer la gloire...
Cet enfant de Thyeste est sans doute en ces lieux?

AEROPE.

Mon fils... est loin de moi... sous la garde des dieux.

ATRÉE.

Quelque lieu qui l'enferme, il sera sous la mienne.

AEROPE.

Sa mere doit, seigneur, le conduire à Mycene.

ATRÉE.

A ses parents, à vous, les chemins sont ouverts:
Je ne regrette rien de tout ce que je perds:
La paix avec mon frere en est plus assurée.
Allez...

AEROPE, *en partant.*

Dieux! s'il est vrai... mais dois-je croire Atrée?

SCENE VI.

ATREE; IDAS, *éloigné.*

Enfin de leurs forfaits j'ai connu la noirceur.
La perfide! elle aimait son lâche ravisseur!
Elle me fuit, m'abhorre; elle est toute à Thyeste.
Du saint nom de l'hymen ils ont voilé l'inceste;
Ils jouissent en paix du fils qui leur est né;
Le vil enfant du crime au trône est destiné.
Tu ne goûteras pas, race impure et coupable,
Le fruit des attentats dont l'opprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel prestige affreux,
Tous les cœurs, contre moi, se déclaraient pour eux!
Polémon réprouvait l'excès de ma colere;
Une pitié crédule avait séduit ma mere;
On flattait leurs amours; on plaignait leurs douleurs;
On était attendri de leurs perfides pleurs.
Vous en allez frémir, Grece légere et vaine,
Détestable Thyeste, insolente Mycene.
Soleil, qui vois ce crime, et toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur.
Le voilà, cet enfant, ce rejeton du crime...
Je te tiens: les enfers m'ont livré ma victime;
Je tiens ce glaive affreux sous qui tomba Pélops;
Il te frappe, il t'égorge, il t'étale en lambeaux;

Il fait rentrer ton sang, au gré de ma furie,
Dans le coupable sang qui t'a donné la vie.
Le festin de Tantale est préparé pour eux;
Les poisons de Médée en sont les mets affreux.
Tout tombe autour de moi par cent morts différentes.
Je me plais aux accents de leurs voix expirantes;
Je savoure le sang dont j'étais affamé.
Thyeste, Aerope, ingrats! tremblez d'avoir aimé.

IDAS, *accourant à lui.*

Seigneur, qu'ai-je entendu? quels discours effroyables!
Que vous m'épouvantez par ces cris lamentables!

ATRÉE.

Tu vois l'abyme affreux où le sort m'a conduit...
Mon injure m'accable, et ma raison me fuit.
Des fantômes sanglants ont rempli ma pensée;
Des cris sont échappés de ma bouche oppressée...
Mon esprit, égaré par l'excès des tourments,
S'étonne du pouvoir qu'ont usurpé mes sens...
Tu me rends à moi-même... Enfin je me retrouve.
Pardonne à des fureurs qu'avec toi je réprouve.
Je les repousse en vain... ce cœur désespéré
Est trop plein des serpents dont il est dévoré.

IDAS.

Rendez quelque repos à votre ame égarée.

ATRÉE.

Enfers qui m'appelez, en est-il pour Atrée?

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

AEROPE, THYESTE, MEGARE.

THYESTE, *à Aerope.*

Je ne puis vous blâmer de cet aveu sincere,
Injurieux, terrible, et pourtant nécessaire.
Il a rédnit Atrée à ne plus réclamer
Un hymen que le ciel ne saurait confirmer.

AEROPE.

Ah! j'aurais dû plutôt expirer et me taire.

THYESTE.

Quoi! je vous vois sans cesse à vous-même contraire!

AEROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THYESTE.

Il doit sentir au moins quelle fatalité
Dispose en tous les temps du sang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de troubles, d'homicides,
Après tant d'attentats, triste fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leur cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arriere;
Il ne peut renverser l'éternelle barriere
Que notre hymen éleve entre nous deux et lui.
Mes destins ont vaincu; je triomphe aujourd'hui.

AEROPE.

Quel triomphe! Etes-vous hors de sa dépendance?
Votre frere avec vous est-il d'intelligence?
Atrée, en me parlant, s'est-il bien expliqué?

Dans ses regards affreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble et de l'inquiétude?
Polémon de son ame a long-temps fait l'étude;
Il semble être peu sûr de sa sincérité.

THYESTE.

N'importe, il faut qu'il cede à la nécessité.
C'était le seul moyen (du moins j'ose le croire)
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

AEROPE.

Il est maître en ces lieux; nous sommes dans ses mains.

THYESTE.

Les dieux nos protecteurs y sont seuls souverains.

AEROPE.

Eh! qui nous répondra que ces dieux nous protegent?
Peut-être en ce moment les périls nous assiegent.

THYESTE.

Quels périls? entre nous le peuple est partagé,
Et même autour du temple il est déja rangé.
Mes amis rassemblés arrivent de Mycene;
Ils viennent adorer et défendre leur reine.
Mais il n'est pas besoin de ce nouveau secours:
Le ciel, avec la paix, veille ici sur vos jours;
La reine et Polémon, dans ce temple tranquille,
Imposent le respect qu'on doit à cet asyle.

AEROPE.

Thyeste! en m'enlevant, l'avez-vous respecté?

THYESTE.

Ah! ne corrompez point tant de félicité:
Pour la premiere fois la douceur en est pure.

SCENE II.

HIPPODAMIE, AEROPE, THYESTE, POLEMON, MEGARE.

HIPPODAMIE.

Enfin donc désormais tout cede à la nature.

Bannissez, Polémon, ces soupçons recherchés,
A vos conseils prudents quelquefois reprochés.
Vous venez, avec moi, d'entendre les promesses
Dont mon fils ranimait ma joie et mes tendresses.
Pourquoi tromperait-il, par tant de fausseté,
L'espoir qu'il fait renaître au sein qui l'a porté?
Il cede à vos conseils; il pardonne à son frere;
Il souffre cet hymen devenu nécessaire:
Avec l'humanité, la premiere des lois,
L'intérêt de l'état lui parle à haute voix.
Il faut bien qu'il l'écoute; et s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Mycene,
Consolé par le trône où les dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéressé,
Lié par ses serments, oubliant son injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'est point parjure.

POLÉMON.

Reine, je ne veux point, dans mes soins défiants,
Jeter sur ses desseins des yeux trop prévoyants.
Mon cœur vous est connu; vous savez s'il souhaite
Que cette heureuse paix ne soit point imparfaite.

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en est l'heureux garant: (1)
Nous l'attendons ici; c'est de moi qu'il la prend;
Il doit me l'apporter; il doit, avec son frere,
Prononcer devant moi ce serment nécessaire.
(*à Aerope et à Thyeste.*)
C'est trop se défier: goûtez entre mes bras

---

(1) Voltaire a eu intention de changer ces vers: au lieu de *l'heureux garant*, il a écrit de sa main *le gage heureux;* mais il a oublié de changer le vers suivant, en sorte que ce premier vers restait sans rime correspondante. Nous avons laissé subsister la premiere leçon.

Un bonheur, mes enfants, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés, par une route affreuse,
Au but que vous marquait cette fin trop heureuse.
Sans outrager l'hymen, vous me donnez un fils:
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis;
Et je peux à la fin, sans rougir de ma joie,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laissent des soupçons,
Confiez-moi ce fils, Aerope, et j'en réponds.

THYESTE.

Eh bien! s'il est ainsi, Thyeste et votre fille
Vont remettre en vos mains l'espoir de leur famille.
Vous, ma mere, et les dieux, vous serez son appui,
Jusqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

AEROPE.

De mes tristes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mere d'Atrée.
Cours, Mégare.

MÉGARE.

Ah, princesse! à quoi m'obligez-vous?

AEROPE.

Va, dis-je, ne crains rien... Sur vos sacrés genoux,
En présence des dieux, je mettrai sans alarmes
Ce dépôt malheureux arrosé de mes larmes.

THYESTE.

C'est vous qui l'adoptez, et qui m'en répondez?

HIPPODAMIE.

Oui, j'en réponds.

THYESTE.

Voyez ce que vous hasardez.

POLÉMON.

Je veillerai sur lui.

AEROPE.

Soyez sa protectrice:
Ma mere, s'il est né sous un cruel auspice,
Corrigez de son sort le sinistre ascendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant...
Vous savez trop, Aerope, en tous les temps si chere,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mere.

SCENE III.

HIPPODAMIE, AEROPE, THYESTE, IDAS, POLEMON.

IDAS.

Reines, on vous attend; Atrée est à l'autel.

AEROPE.

Atrée?

IDAS.

Il doit lui-même, en ce jour solennel,
Commencer sous vos yeux ces heureux sacrifices,
Immoler la victime, en offrir les prémices,
(*à Aerope.*)
Les goûter avec vous; tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des dieux,
Je dois faire apporter la coupe de ses peres,
Ce gage auguste et saint de vos serments sinceres.
C'est à Thyeste, à vous, de venir commencer
La fête qu'il ordonne et qu'il fait annoncer.

THYESTE.

Mais il pouvait lui-même ici nous en instruire,
Venir prendre sa mere, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple un devoir plus pressé
De ces devoirs communs, seigneur, l'a dispensé:
Vous savez que les dieux sont aux rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les sacrifices.
Les rois des Argiens de ce droit sont jaloux.

THYESTE.

Allons donc, chere Aerope... A côté d'un époux

Suivez, sans vous troubler, une mere adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée:
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

AERope.

Pardonne, cher époux, si tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus... Le sang des Pélopides,
Dans ce jour fortuné, n'aura point de perfides.

SCENE IV.

POLEMON, IDAS.

IDAS.

Vous ne les suivez pas!

POLÉMON.

Non; je reste en ces lieux.
Ces apprêts, ces serments que l'on va faire aux dieux,
Vous rassurent, Idas, et redoublent ma crainte.
Je vois trop de soldats entourer cette enceinte:
Nous devons y veiller. Je dois compte au sénat
Des suites de la paix qu'il donne à cet état.
La vengeance, en tout temps, a souillé ma patrie:
La race de Pélops tient de la barbarie.
Vous savez à quel point Atrée est outragé.
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé?

IDAS.

Oui: mais depuis, seigneur, dans son ame ulcérée,
Ainsi que parmi nous, j'ai vu la paix rentrée.
A ce juste courroux dont il fut possédé,
Par degrés, à mes yeux, le calme a succédé.
Il est devant les dieux; déja des sacrifices,
Dans ce moment heureux, on offre les prémices.
De la coupe sacrée ils goûtent à l'autel,
Avant de célébrer le festin solennel.

POLÉMON.

Achevons notre ouvrage; entrons; la porte s'ouvre:

De ce saint appareil la pompe se découvre: (*)
La reine, avec Aerope, avance en ce parvis.
Au nom de nos deux rois, à la fin réunis,
On apporte en ces lieux la coupe de Tantale:
Puisse-t-elle à ses fils n'être jamais fatale!

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; ATREE, *dans le fond.*

POLÉMON.

Je vois venir Atrée, et voici les moments
Où vous allez tous trois prononcer les serments.
(*Atrée se place derriere l'autel.*)

HIPPODAMIE.

Vous les écouterez, dieux souverains du monde!
Dieux, auteurs de ma race en malheurs si féconde!
Vous les voulez finir; et la religion
Forme enfin les saints nœuds de la réunion
Qui rend, après des jours de sang et de misere,
Les peuples à leurs rois, les enfants à leur mere.
Si, du trône des cieux, vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup-d'œil les rois et les états,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juste.
Si le crime est ici, que cette coupe auguste
En lave la souillure, et demeure à jamais
Un monument sacré de vos nouveaux bienfaits.
(*à Atrée.*)
Approchez-vous, mon fils... D'où naît cette contrainte?
Et quelle horreur nouvelle en vos regards est peinte?

(*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, Aerope, et Thyeste, se mettent à un des côtés; Polémon et Idas, en la saluant, se placent de l'autre. On place la coupe sur la table.

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frere a soupçonné ma foi.
Des soldats de Mycene il a mandé l'élite.

THYESTE.

Je veux que mes sujets se rangent à ma suite;
Je les veux pour témoins de nos serments sacrés;
Je les veux pour vengeurs, si vous vous parjurez.

HIPPODAMIE.

Ah! bannissez, mes fils, ces soupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des freres.
Tout doit être oublié; la plainte aigrit les cœurs.
Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs:
Dans nos embrassements qu'enfin tout se répare.
(*à Polémon.*)
Donnez-moi cette coupe.

MÉGARE, *accourant.*

Arrêtez.

AÉROPE.

Ah, Mégare!
Tu reviens sans mon fils.

MÉGARE, *se plaçant près d'Aérope.*

De farouches soldats
Ont saisi cet enfant dans mes débiles bras.

AÉROPE.

Quoi! mon fils malheureux!

MÉGARE.

Interdite et tremblante,
Les dieux que j'attestais m'ont laissée expirante.
Craignez tout.

THYESTE.

Ah, mon frere! est-ce ainsi que ta foi
Se conserve à nos dieux, à tes serments, à moi?...
Ta main tremble en touchant cette coupe sacrée...

ATRÉE.

Tremble encor plus, perfide, et reconnais Atrée.

AEROPE.

Dieux ! quels maux je ressens ! ô ma mere ! ô mon fils !...
Je meurs !

(*elle tombe dans les bras d'Hippodamie et de Thyeste.*)

POLÉMON.

Affreux soupçons, vous êtes éclaircis.

ATRÉE.

J'ai rempli les destins d'Atrée et de Thyeste ;
J'ai moi même égorgé ce fruit de votre inceste ;
Et ce vase contient le sang du malheureux.
Vous l'avez bu, ce sang, couple ingrat, couple affreux :
Je suis vengé.

THYESTE.

Du moins, tu me suivras, barbare !
Tu mourras avec moi... La foudre nous sépare...

(*il tombe auprès d'Aerope.*)

O ma femme ! ô mon fils !

HIPPODAMIE.

Moustre de cruauté,
Acheve ; ouvre ce sein, ces flancs qui t'ont porté.

(*on entend le tonnerre, et les ténebres couvrent la terre.*)

Le soleil fuit... la foudre éclaire tous tes crimes...
Les enfers sous nos pas entr'ouvrent leurs abymes...
Tantale, applaudis-toi ; tes horribles enfants,
Ainsi que tes forfaits, partagent tes tourments.

(*pendant qu'Hippodamie parle, Atrée s'appuie contre une colonne, et est abymé dans l'horreur de son désespoir.*)

Mon Atrée est ton fils ; tu dois le reconnaître ;
Et ses derniers neveux l'égaleront peut-être.

(*la toile tombe.*)

FIN DES PÉLOPIDES.

DON PEDRE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Non représentée.

Digitized by Google

EPITRE DEDICATOIRE

A M. D'ALEMBERT,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, etc.

Par l'éditeur de la tragédie de Don Pedre.

MONSIEUR,

Vous êtes assurément une de ces ames privilégiées dont l'auteur de Don Pedre parle dans son discours (1). Vous êtes de ce petit nombre d'hommes qui savent embellir l'esprit géométrique par l'esprit de la littérature. L'académie française a bien senti en vous choisissant pour son secrétaire perpétuel, et en rendant cet hommage à la profondeur des mathématiques, qu'elle en rendait un autre au bon goût et à la vraie éloquence. Elle vous a jugé comme l'académie des sciences a jugé monsieur le marquis de Condorcet; et tout le public a pensé comme ces deux compagnies respectables. Vous faites tous deux revivre ces ancieus temps où les plus grands philosophes de la Grece enseignaient les principes de l'éloquence et de l'art dramatique.

(1) Voyez le discours historique et critique qui suit.

Permettez, monsieur, que je vous dédie la tragédie de mon ami, qui, étant actuellement trop éloigné de la France, ne peut avoir l'honneur de vous la présenter lui-même. Si je mets votre nom à la tête de cette piece, c'est parceque j'ai cru voir en elle un air de vérité assez éloigné des lieux communs et de l'emphase que vous réprouvez.

Le jeune auteur, en y travaillant sous mes yeux, il y a un mois, dans une petite ville, loin de tout secours, n'était soutenu que par l'idée qu'il travaillait pour vous plaire.

Ut caneret paucis ignoto in pulvere verum.

Il n'a point ambitionné de donner cette piece au théâtre. Il sait très bien qu'elle n'est qu'une esquisse; mais les portraits ressemblent : c'est pourquoi il ne la présente qu'aux hommes instruits. Il me disait d'ailleurs que le succès au théâtre dépend entièrement d'un acteur ou d'une actrice; mais qu'à la lecture il ne dépend que de l'arrêt équitable et sévere d'un juge et d'un écrivain tel que vous. Il sait qu'un homme de goût ne tolere aujourd'hui ni déclamation ampoulée de rhétorique, ni fade déclaration d'amour à ma princesse, encore moins ces insipides barbaries en style visigoth, qui déchirent l'oreille sans jamais parler à la raison et au sentiment, deux choses qu'il ne faut jamais séparer.

Il désespérait de parvenir à être aussi correct que l'académie l'exige, et aussi intéressant que les loges le desirent. Il ne se dissimulait pas la difficulté de construire une piece d'intrigue et de caractere, et

la difficulté encore plus grande de l'écrire en vers. Car enfin, monsienr, les vers, dans les langues modernes, étant privés de cette mesure harmonieuse des deux seules belles langues de l'antiquité, il faut avouer que notre poésie ne peut se soutenir que par la pureté continue du style.

Nous répétions souvent ensemble ces deux vers de Boileau, qui doivent être la regle de tout homme qui parle ou qui écrit:

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

et nous entendions par les défauts du langage non seulement les solécismes et les barbarismes dont le théâtre a été infecté, mais l'obscurité, l'impropriété, l'insuffisance, l'exagération, la sécheresse, la dureté, la bassesse, l'enflure, l'incohérence des expressions. Quiconque n'a pas évité continuellement tous ces écueils ne sera jamais compté parmi nos poëtes.

Ce n'est que pour apprendre à écrire tolérablement en vers français que nous nous sommes enhardis à offrir cet ouvrage à l'académie en vous le dédiant. J'en ai fait imprimer très peu d'exemplaires, comme dans un procès par écrit on présente à ses juges quelques mémoires imprimés que le public lit rarement.

Je demande pour le jeune auteur l'arrêt de tous les académiciens qui ont cultivé assidument notre langue. Je commence par le philosophe inventeur, qui ayant fait une description si vraie et si éloquente

du corps humain, connaît l'homme moral aussi bien qu'il observe l'homme physique. (1)

Je veux pour juge le philosophe profond qui a percé jusque dans l'origine de nos idées, sans rien perdre de sa sensibilité. (2)

Je veux pour juge l'auteur du siege de Calais, qui a communiqué son enthousiasme à la nation, et qui, ayant lui-même composé une tragédie de Don Pedre, doit regarder mon ami comme le sien, et non comme un rival.

Je veux pour juge l'auteur de Spartacus, qui a vengé l'humanité dans cette piece remplie de traits dignes du grand Corneille : car la véritable gloire est dans l'approbation des maîtres de l'art. Vous avez dit que rarement un amateur raisonnera de l'art avec autant de lumiere qn'un habile artiste (3) : pour moi, j'ai toujours vu que les artistes seuls rendaient une exacte jnstice... quand ils n'étaient pas jaloux.

. . . . . C'est aux esprits bien faits
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire. (4)

Et je vous avouerai que j'aimerais mieux le seul suffrage de celui qui a ressuscité le style de Racine dans Mélanie, que de me voir applaudi un mois de suite au théâtre. (5)

---

(1) M. de Buffon.
(2) M. l'abbé de Condillac.
(3) Essai sur les gens de lettres.
(4) Acte V des Horaces.
(5) J'ose dire hardiment que je n'ai point vu de piece

Je présente la tragédie de Don Pedre à l'académicien qui a fait parler si dignement Bélisaire dans son admirable quinzieme chapitre, dicté par la vertu la plus pure, comme par l'éloquence la plus vraie, et que tous les princes doivent lire pour leur instruction et pour notre bonheur. Je la sonmets à la saine critiqne de ceux qui, dans des discours couronnés par l'académie, ont apprécié avec tant de goût les grands hommes dn siecle de Louis XIV. Je m'en remets entièrement à la décision de l'anteur éclairé du poëme de la Peinture, qui senl a douné les vraies regles de l'art qu'il chante, et qui le connaît à foud, ainsi que celui de la poésie.

Je m'en rapporte au traducteur de Virgile, seul digne de le traduire parmi tous ceux qui l'ont tenté; à l'illustre auteur des Saisons, si supérieur à Thomsou et à son snjet; tous jnges irréfragables daus l'art des vers, très peu connu, et qui ont été proclamés pour jamais dans le temple de la gloire par les cris même de l'envie.

Je suis bien persuadé que le jeune homme qui met sur la scene Dou Pedre et Gnesclin préférerait

---

mieux écrite que Mélanie. Ce mérite si rare a été senti par les étrangers qui apprennent notre langue par principes et par l'usage. L'héritier de la plus vaste monarchie de notre hémisphere, étonné de n'entendre que très difficilement le jargon de quelques uns de nos auteurs nouveaux, et d'entendre avec autant de plaisir que de facilité cette piece de Mélanie, et l'éloge de Fénélon, a répandu sur l'auteur les bienfaits les plus honorables: il a fait par goût ce que Louis XIV fit autrefois par un noble amour de la gloire.

aux applaudissements passagers du parterre l'approbation réfléchie de l'officier aussi instruit de cet art que de celui de la guerre, qui, ayant fait parler si noblement le célebre connétable de Bourbon, et le plus célebre chevalier Bayard, a donné l'exemple à notre auteur de ne point prodiguer sa piece sur le théâtre. (1)

Il souhaite, sans doute, d'être jugé par le peintre de François I, d'autant plus que ce savant et profond historien sait mieux que personne que, si on dut appeler le roi Charles V habile, ce fut Henri de Transtamare qu'on dut nommer cruel.

J'attends l'opinion des deux académiciens philosophes, vos dignes confreres (2), qui ont confondu de lâches et sots délateurs, par une réponse aussi énergique que sage et délicate, et qui savent juger comme écrire.

Voilà, monsieur, l'aréopage dont vous êtes l'organe, et par qui je voudrais être condamné ou absous, si jamais j'osais faire à mon tour une tragédie; dans un temps où les sujets des pieces de théâtre semblent épuisés; dans un temps où le public est dégoûté de tous ses plaisirs, qui passent comme ses affections; dans un temps où l'art dramatique est prêt

(1) M. de Guibert.

(2) MM. Suard et l'abbé Arnaud. *N. B.* Il nous est tombé entre les mains depuis peu une réponse de M. l'abbé Arnaud à je ne sais quelle prétendue dénonciation de je ne sais quel prétendu théologien, devant je ne sais quel prétendu tribunal. Cette réponse m'a paru très supérieure à tous les ouvrages polémiques de l'autre Arnaud.

à tomber en France, après le grand siecle de Louis XIV, et à être entièrement sacrifié aux ariettes, comme il l'a été en Italie après le siecle des Médicis.

Je vous dis à-peu-près ce que disait Horace:

Plotius, et Varius Mæcenas, Virgiliusque,
Valgius et probet hæc Octavius, optimus atque
Fuscus, et hæc utinam Viscorum laudet uterque, etc.

Et voyez, s'il vous plaît, comme Horace met Virgile à côté de Mécene. Ce même sentiment échauffait Ovide dans les glaces qui couvraient les bords du Pont-Euxin, lorsque, dans sa derniere élégie *de Ponto*, il daigna essayer de faire rougir un de ces misérables folliculaires qui insultent à ceux qu'ils croient infortunés, et qui sont assez lâches pour calomnier un citoyen au bord de son tombeau.

Combien de bons écrivains dans tous les genres sont-ils cités par Ovide dans cette élégie! comme il se console par le suffrage des Cotta, des Messala, des Tuscus, des Marius, des Gracchus, des Varus, et de tant d'autres dont il consacre les noms à l'immortalité! comme il inspire pour lui la bienveillance de tout honnête homme, et l'horreur pour un regratier qui ne sait être que détracteur!

Le premier des poëtes italiens, et peut-être du monde entier, l'Arioste (1), nomme dans son quarante-sixieme chant tous les gens de lettres de son

(1) On ne le connaît guere en France que par des traductions très insipides en prose. C'est le maître du Tasse et de La Fontaine.

temps pour lesquels il travaillait, sans avoir pour objet la multitude. Il en nomme dix fois plus que je n'en désigne; et l'Italie n'en trouva pas la liste trop longue. Il n'oublie point les dames illustres, dont le suffrage lui était si cher.

Boileau, ce premier maître dans l'art difficile des vers français, Boileau, moins galant que l'Arioste, dit, dans sa belle épître à son ami, l'inimitable Racine:

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'auteur de Jonas s'empresse pour les lire?
Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilli Condé les lise quelquefois,
Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivone,
Que la Rochefoucauld, Marsillac, et Pomponne,
Et cent autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer.

J'avoue que j'aime mieux le *Mæcenas Virgiliusque* dans Horace, que *le plus puissant des rois* dans Boileau; parcequ'il est plus beau, ce me semble, et plus honnête de mettre Virgile et le premier ministre de l'empire sur la même ligne, quand il s'agit du goût, que de préférer le suffrage de Louis XIV et du grand Condé à celui des Coras et des Perrin; ce qui n'était pas un grand effort. Mais enfin, monsieur, vous voyez que, depuis Horace jusqu'à Boileau, la plupart des grands poëtes ne cherchent à plaire qu'aux esprits bien faits.

Puisque Boileau desirait avec tant d'ardeur l'approbation de l'immortel Colbert, pourquoi ne travaillerions-nous pas à mériter celle d'un homme qui a commencé son ministere mieux que lui, qui est

beaucoup plus instruit que lui dans tous les arts que nous cultivons, et dont l'amitié vous a été si précieuse depuis long-temps, ainsi qu'à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître (1)? Pourquoi n'ambitionnerions-nous pas les suffrages de ceux qui ont rendu des services essentiels à la patrie, soit par une paix nécessaire, soit par de très belles actions à la guerre, ou par un mérite moins brillant et non moins utile dans les ambassades, ou dans des parties essentielles du ministere?

Si ce même Boileau travaillait pour plaire aux la Rochefoucaulds de son siecle, nous blâmerait-on de souhaiter le suffrage des personnes qui font aujourd'hui tant d'honneur à ce nom? à moins que nous ne fussions tout-à-fait indignes d'occuper un moment leurs loisirs.

Y a-t-il un seul homme de lettres en France qui ne se sentît très encouragé par le suffrage de deux de vos confreres, dont l'un a semblé rappeler le siecle des Médicis en cueillant les fleurs du Parnasse avant de siéger dans le Vatican (2), et l'autre, dans un rang non moins illustre, est toujours favorisé des muses et des graces lorsqu'il parle dans vos assemblées, et qu'il y lit ses ouvrages (3)? c'est en ce sens qu'Horace a dit:

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

---

(1) M. Turgot.
(2) M. le cardinal de Bernis.
(3) M. le duc de Nivernois.

Je dis dans le même sens à un homme d'un grand nom, auteur d'un livre profond de la félicité publique : Mon ami doit être trop heureux si vous ne désapprouvez pas Don Pedre ; c'est à vous de juger les rois et les connétables : j'en dis autant au magistrat qui entre aujourd'hui dans l'académie; puisse-t-il être chargé un jour du soin de cette félicité publique! (1)

J'ajouterai encore que le divin Arioste ne se borne pas à nommer les hommes de son temps qui faisaient honneur à l'Italie, et pour lesquels il écrivait; il nomme l'illustre Julie de Gonzague, et la veuve immortelle du marquis de Pescara, et des princesses de la maison d'Est et de Malatesta, et des Borgia, des Sforze, des Trivulce, et sur-tout des dames célebres seulement par leur esprit, leur goût, et leur talent. On en pourrait faire autant en France, si on avait un Arioste. Je vous nommerais plus d'une dame dont le suffrage doit décider avec vous du sort d'un ouvrage, si je ne craignais d'exposer leur mérite et leur modestie aux sarcasmes de quelques pédants grossiers qui n'ont ni l'un ni l'autre, ou de quelques futiles petits-maîtres qui pensent ridiculiser toute vertu par une plaisanterie.

Si un folliculaire dit que je n'ai donné de si justes éloges à ceux que je prends pour juges de mon ami qu'afin de les lui rendre favorables, je réponds d'avance que je confirme ces éloges si mon ami est

(1) M. de Malesherbes.

condamné. J'ai demandé pour lui une décision, et non des louanges.

Les folliculaires me diront encore que mon ami n'est pas si jeune; mais je ne leur montrerai pas son extrait baptistere. Ils voudront deviner son nom; car c'est un très grand plaisir de satiriser les gens en personne: mais son nom ne rendrait la piece ni meilleure ni plus mauvaise.

Le vôtre, monsieur, nous est aussi cher que vous l'avez rendu illustre; et, après votre amitié, vos ouvrages sont la plus grande consolation de ma vie. Agréez ou pardonnez cet hommage.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR LA TRAGEDIE DE DON PEDRE.

Il est très inutile de savoir quel est le jenne auteur de cette tragédie nouvelle, qui, dans la foule des pieces de théâtre dont l'Europe est accablée, ne pourra être lue que d'un très petit nombre d'amateurs qui en parcourront quelques pages. Lorsque l'art dramatique est parvenu à sa perfection chez une nation éclairée, on le néglige: on se tourne avec raison vers d'autres études. Les Aristote et les Platon succedent aux Sophocle et aux Euripide. Il est vrai que la philosophie devrait former le goût, mais souvent elle l'émousse; et, si vous exceptez quelques ames privilégiées, quiconque est profondément occupé d'un art est d'ordinaire insensible à tout le reste.

S'il est encore quelques esprits qui consentent à perdre une demi-heure dans la lecture d'une tragédie nouvelle, on doit leur dire d'abord que ce n'est point celle de M. du Belloy qu'on leur présente. L'illustre auteur du Siege de Calais a donné au théâtre de Paris nne tragédie de Pierre le Cruel, mais ne l'a point imprimée. Il y a long-temps que l'auteur de Don Pedre avait esquissé quelque chose d'un plan de ce sujet. M. du Belloy qui le sut eut la condescendance de lui écrire qu'il renonçait en ce cas à

le traiter. Dès ce moment, l'auteur de Don Pedre n'y pensa plus, et il n'y a travaillé sur un plan nouveau que sur la fin de 1774, lorsque M. du Belloy a paru persister à ne point publier son ouvrage.

Après ce petit éclaircissement, dont le seul but est de montrer les égards que de véritables gens de lettres se doivent, nous donnons ce discours historique et critique tel que nous l'avons de la main même de l'auteur de Don Pedre.

Henri de Transtamare, l'un des nombreux bâtards du roi de Castille Alphonse, onzieme du nom, fit à son frere et à son roi Don Pedre une guerre qui n'était qu'une révolte, en se faisant déclarer roi légitime de Castille par sa faction. Guesclin, depuis connétable de France, l'aida dans cette entreprise.

Cet illustre Guesclin était alors précisément ce qu'on appelait en Italie et en Espagne un *condottiero*. Il rassembla une troupe de bandits et de brigands, avec lesquels il rançonna d'abord le pape Urbain IV, dans Avignon. Il fut entièrement défait à Navarette par le roi Don Pedre et par le grand Prince Noir, souverain de Guienne, dont le nom est immortel. C'était ce même prince qui avait pris le roi Jean à Poitiers, et qui prit du Guesclin à Navarette. Henri de Transtamare s'enfuit en France. Cependant le parti des bâtards subsista toujours en Espagne. Transtamare, protégé par la France, eut le crédit de faire excommunier le roi son frere par le pape qui siégeait encore dans Avignon, et qui, depuis peu, était lié d'intérêt avec Charles V et avec le bâtard de Castille. Le roi Don Pedre fut solennellement déclaré *bulgare et incrédule*, ce sont

les termes de la sentence; et ce qui est encore plus étrange, c'est que le prétexte était que le roi avait des maîtresses.

Ces anathêmes étaient alors anssi communs que les intrignes d'amour chez les excommuniés et chez les excommuniants; et ces amours se mêlaient aux gnerres les plus cruelles. Les armes des papes étaient plus dangereuses qu'aujourd'hui : les princes les plus adroits disposaient de ces armes. Tantôt des souverains en étaient frappés, et tantôt ils en frappaient. Les seigneurs féodaux les achetaient à grand prix.

La détestable éducation qu'on donnait alors aux hommes de tout rang et sans rang, et qu'on leur donna si long-temps, en fit des brutes féroces qne le fanatisme déchaînait contre tous les gouvernements. Les princes se faisaient un devoir sacré de l'usnrpation. Un rescript donné dans nne ville d'Italie, en une langue ignorée de la multitude, conférait nn royaume en Espagne et en Norwege; et les ravisseurs des états, les déprédateurs les plus inhnmains, plongés dans tous les crimes, étaient répntés saints, et sonvent invoqués, qnand ils s'étaient fait revêtir en monrant d'une robe de frere prêcheur on de frere mineur.

M. Thomas, dans son disconrs à l'académie, a dit « que les temps d'ignorance furent toujours les temps « des férocités ». J'aime à répéter des paroles si vraies, dont il vant mieux être l'écho que le plagiaire.

Transtamare revint en Espagne, une bulle dans une main, et l'épée dans l'antre. Il y ranima son parti. Le grand Prince Noir était malade à la mort dans Bordeaux; il ne pouvait plns seconrir don Pedre.

Guesclin fut envoyé une seconde fois en Espagne par le roi Charles V, qui profitait du triste état où le Prince Noir était réduit. Guesclin prit don Pedre prisonnier dans la bataille de Montiel, entre Tolede et Séville. Ce fut immédiatement après cette journée que Henri de Transtamare, entrant dans la tente de Guesclin, où l'on gardait le roi son frere désarmé, s'écria: « Où est ce Jnif, ce fils de p..... qni se di- « sait roi de Castille »? et il l'assassina à coups de poignard.

L'assassin, qui n'avait d'autre droit à la couronne que d'être lui-même ce Juif bâtard, titre qu'il osait donner au roi légitime, fut cependant reconnu roi de Castille; et sa maison a régné toujonrs en Espagne, soit dans la ligne masculine, soit par les femmes.

Il ne faut pas s'étonner après cela si les historiens ont pris le parti dn vainqueur contre le vaincu. Ceux qui ont écrit l'histoire en Espagne et en France n'ont pas été des Tacite; et M. Horace Walpole, envoyé d'Angleterre en Espagne, a eu bien raison de dire dans ses Dontes sur Richard III, comme nous l'avons remarqné ailleurs: « Quand un roi heureux « accuse ses ennemis, tous les historieus s'empres- « sent de lui servir de témoins ». Telle est la faiblesse de trop de gens de lettres; nou qu'ils soient plus lâches et plus bas que les courtisans d'un prince criminel et heureux, mais leurs lâchetés sont durables.

Si quelque vieux leude de Charlemagne s'avisait autrefois de lire un manuscrit de Frédegaire ou du moine de Saint-Gall, il pouvait s'écrier: Ah, le

menteur! mais il s'en tenait là ; personne ne relevait l'ignorance et l'absurdité du moine: il était cité dans les siecles suivants; il devenait nne autorité; et don Rninart rapportait son témoignage dans ses Actes sinceres. C'est ainsi que toutes les légendes du moyeu âge sont remplies des plus ridicnles fables; et l'histoire ancienne assurément n'en est pas exempte.

Ceux qui mentent ainsi au genre hnmain sont encore animés sonvent par la sottise de la rivalité nationale. Il n'y a guere d'historien anglais qui ait manqué l'occasion de faire la satire des Français, et quelquefois avec un pen de grossièreté. Véli et Villaret dénigrent les Anglais autant qu'ils le peuvent. Mézerai n'épargna jamais les Espagnols. Un Tite-Live ne ponvait connaître cette partialité; il vivait dans nn temps où sa nation existait seule dans le monde connu, *Romanos rerum dominos*, toutes les autres étaient à ses pieds. Mais aujourd'hui que notre Europe est partagée entre tant de dominations qui se balancent toutes ; aujonrd'hui que tant de penples ont leurs grands hommes en tout genre, quiconque veut trop flatter son pays court risque de déplaire aux autres, si par hasard il en est lu, et doit peu s'attendre à la reconnaissance du sien. On n'a jamais tant aimé la vérité que dans ce temps-ci: il ne reste plus qu'à la trouver.

Dans les qnerelles qui se sont élevées si souvent entre les cours de l'Europe, il est bien difficile de découvrir de quel côté est le droit ; et, quand on l'a reconnu, il est dangereux de le dire. La critique, qui aurait dû, depuis près d'un siecle, détruire les

préjugés sous lesquels l'histoire est défigurée, a servi plus d'une fois à substituer de nouvelles erreurs aux anciennes. On a tant fait que tout est devenu problématique, depuis la loi salique jusqu'au système de Law: et à force de creuser, nous ne savons plus où nous en sommes.

Nous ne connaissons pas seulement l'époque de la création des sept électeurs en Allemagne, du parlement en Angleterre, de la pairie en France. Il n'y a pas une seule maison souveraine dont on puisse fixer l'origine. C'est dans l'histoire que le chaos est le commencement de tout. Qui pourra remonter à la source de nos usages et de nos opinions populaires?

Pourquoi donna-t-on le surnom de *bon* à ce roi Jean qui commença son regne par faire mourir en sa présence son connétable sans forme de procès; qui assassina quatre principaux chevaliers dans Rouen; qui fut vaincu par sa faute; qui céda la moitié de la France, et ruina l'autre?

Pourquoi donna-t-on à ce don Pedre, roi légitime de Castille, le nom de *cruel*, qu'il fallait donner au bâtard Henri de Transtamare, assassin de don Pedre et usurpateur?

Pourquoi appelle-t-on encore *bien-aimé* ce malheureux Charles VI qui déshérita son fils en faveur d'un étranger ennemi et oppresseur de sa nation, et qui plongea tout l'état dans la subversion la plus horrible dont on ait conservé la mémoire? Tous ces surnoms, ou plutôt tous ces sobriquets, que les historiens répetent sans y attacher de sens, ne viennent-ils pas de la même cause qui fait qu'un mar-

guillier qui ne sait pas lire répete les noms d'Albert le grand, de Grégoire thaumaturge, de Julien l'apostat, sans savoir ce que ces noms signifient? Telle ville fut appelée la *sainte*, ou la *superbe*, dans laquelle il n'y eut ni sainteté ni grandeur; tel vaisseau fut nommé le *foudroyant*, l'*invincible*, qui fut pris en sortant du port.

L'histoire n'ayant donc été trop souvent que le récit des fables et des préjugés, quand on entreprend une tragédie tirée de l'histoire, que fait-on? l'auteur choisit la fable ou le préjugé qui lui plaît davantage. Celui-ci, dans sa piece, pourra regarder Scévola comme le respectable vengeur de la liberté publique, comme un héros qui punit sa main de s'être méprise en tuant un autre que le fatal ennemi de Rome; celui-là pourra ne se représenter Scévola que comme un vil espion, un assassin fanatique, un Poltrot, un Balthazar Gérard, un Jacques Clément Des critiques penseront qu'il n'y a point eu de Scévola, et que c'est une fable, ainsi que toutes les histoires des premiers temps de tout peuple sont des fables; et ces critiques pourront bien avoir raison. Tel Espagnol ne verra dans François I qu'un capitaine très courageux et très imprudent, mauvais politique, et manquant à sa parole: un professeur du college royal le mettra dans le ciel, pour avoir protégé les lettres; un luthérien d'Allemagne le plongera en enfer, pour avoir fait brûler des luthériens dans Paris, tandis qu'il les soudoyait dans l'Empire; et si les ex-jésuites font encore des pieces de théâtre, ils ne manqueront pas de dire avec Daniel « qu'il aurait fait aussi brûler le dauphin, si ce

« danphin n'avait pas cru aux indulgences; tant ce « grand roi avait de piété! »

Nous avons une tragi-comédie espagnole, où Pierre, qne nous appelons le *cruel*, n'est jamais appelé que le *justicier*, titre que lui donna toujonrs Philippe II. J'ai connn nn jeune homme qui avait fait une tragédie d'Adonias et de Salomon. Il y représentait Salomon comme le plus barbare et le plus lâche de tous les parricides ou fratricides. Savez-vous bien, lni dit-on, que le Seigneur dans un songe lui donna la sagesse? Cela pent être, dit-il; mais il ne lui donna pas l'humanité à son réveil.

Il y a des déclamations de college, sous le nom d'histoires ou de drames, ou sous d'autres noms, dans lesquelles la nation qu'on célebre est toujours la premiere du monde; ses soldats mal payés, les premiers héros du monde, qnoiqu'ils se soient enfuis; la ville capitale, qui n'avait gnere que des maisons de bois, la premiere ville du monde; le fauteuil à clons dorés, snr lequel un roi goth ou alain s'asseyait, le premier trône du monde; et l'auteur, qui se croit le premier dans sa sphere, serait alors pcut-être le plus sot homme du monde, s'il ne se trouvait des gens encore plus sots qni font ponr vingt sous la critique raisonnée de la piece nouvelle; critique qui s'en va le lendemain avec la piece dans l'abyme de l'éternel oubli.

On éleve aussi quelqnefois an ciel d'anciens chevaliers défenseurs ou oppresseurs des femmes et des églises, superstitieux et débauchés, tantôt voleurs, tantôt prodigues, combattant à outrance les uns contre les autres pour l'honneur de quelques prin-

cesses qui avaient très peu d'honneur. Tout ce qu'on peut faire de mieux (ce me semble) quand on s'amuse à les mettre sur la scene, c'est de dire avec Horace :

Seditione, dolis, scelere, atque libidine, et irâ,
Iliacos intra muros peccatur et extra.

FRAGMENT (1) D'UN DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR DON PEDRE.

. . . . . .
. . . . . .

Les raisonneurs, qui sont comme moi sans génie, et qui dissertent aujourd'hui sur le siecle du génie, répetent souvent cette antithese de la Bruyere, que Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, et Corneille tels qu'ils devaient être. Ils répetent une insigne fausseté: car jamais ni Bajazet, ni Xipharès, ni Britannicus, ni Hippolyte, n'ont fait l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de Racine; et jamais César n'a dû dire, dans le Pompée de Corneille, à Cléopâtre, qu'il n'avait combattu à Pharsale que pour mériter son amour avant de l'avoir vue; il n'a jamais dû lui dire que son *glorieux titre de premier du monde, à présent effectif, est ennobli par celui de captif* de la petite Cléopatre, âgée de quinze ans, qu'on lui amena dans un paquet de linge. Ni Cinna ni Maxime n'ont dû être tels que Corneille les a peints. Le devoir de Cinna ne pouvait être d'assassiner Auguste pour plaire à

(1) Ce fragment se trouvait imprimé à la suite de la tragédie de Don Pedre, dans les éditions précédentes.

une fille qui n'existait point. Le devoir de Maxime n'était pas d'être amoureux de cette même fille, et de trahir à la fois Auguste, Cinna, et sa maîtresse. Ce n'était pas là ce Maxime à qui Ovide écrivait qu'il était digne de son nom :

Maxime, qui tanti mensuram nominis imples.

Le devoir de Félix, dans Polyeucte, n'était pas d'être un lâche barbare qui faisait couper le cou à son gendre,

Pour acquérir par là de plus puissants appuis
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

On a beaucoup et trop écrit depuis Aristote sur la tragédie. Les deux grandes regles sont que les personnages intéressent, et que les vers soient bons ; j'entends d'une bonté propre au sujet. Ecrire en vers pour les faire mauvais est la plus haute de toutes les sottises.

On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu discours de Pierre Corneille : « Ma piece est « finie ; je n'ai plus que les vers à faire ». Ce propos fut tenu par Ménandre plus de deux mille ans avant Corneille, si nous en croyons Plutarque dans sa question, « si les Athéniens ont plus excellé dans « les armes que dans les lettres » ? Ménandre pouvait à toute force s'exprimer ainsi, parceque des vers de comédie ne sont pas les plus difficiles ; mais dans l'art tragique, la difficulté est presque insurmontable, du moins chez nous.

Dans le siecle passé il n'y eut que le seul Racine

qui écrivit des tragédies avec une pureté et une élégance presque continue; et le charme de cette élégance a été si puissant, que les gens de lettres et de goût lui ont pardonné la monotonie de ses déclarations d'amour, et la faiblesse de quelques caractères, en faveur de sa diction enchanteresse.

Je vois dans l'homme illustre qui le précéda des scenes sublimes, dont ni Lopez de Véga, ni Calderon, ni Shakespear, n'avaient même pu concevoir la moindre idée, et qui sont très supérieures à ce qu'on admira dans Sophocle et dans Euripide; mais aussi j'y vois des tas de barbarismes et de solécismes qui révoltent, et de froids raisonnements alambiqués qui glacent; j'y vois enfin vingt pieces entieres dans lesquelles à peine y a-t-il un morceau qui demande grace pour le reste. La preuve incontestable de cette vérité est, par exemple, dans les deux Bérénices de Racine et de Corneille. Le plan de ces deux pieces est également mauvais, également indigne du théâtre tragique. Ce défaut même va jusqu'au ridicule. Mais par quelle raison est-il impossible de lire la Bérénice de Corneille? par quelle raison est-elle au-dessous des pieces de Pradon, de Rioupérous, de Danchet, de Péchantré, de Pellegrin? et d'où vient que celle de Racine se fait lire avec tant de plaisir, à quelques fadeurs près? d'où vient qu'elle arrache des larmes?... C'est que les vers sont bons : ce mot comprend tout, sentiment, vérité, décence, naturel, pureté de diction, noblesse, force, harmonie, élégance, idées profondes, idées fines, sur-tout idées claires, images touchantes, images terribles, et toujours placées à

propos. Otez ce mérite à la divine tragédie d'Athalie, il ne lui restera rien; ôtez ce mérite au quatrieme livre de l'Enéide, et au discours de Priam à Achille dans Homere, ils seront insipides. L'abbé du Bos a très grande raison: la poésie ne charme que par les beaux détails.

Si tant d'amateurs savent par cœur des morceaux admirables des Horaces, de Cinna, de Pompée, de Polyencte, et quatre vers d'Héraclius, c'est que ces vers sont très bien faits; et si on ne peut lire ni Théodore, ni Pertharite, ni Don Sanche d'Arragon, ni Attila, ni Agésilas, ni Pulchérie, ni la Toison d'or, ni Suréna, etc. etc., c'est que presque tous les vers en sont détestables. Il faut être de bien mauvaise foi pour s'efforcer de les excuser contre sa conscience. Quelquefois même de misérables écrivains ont osé donner des éloges à cette foule de pieces aussi plates que barbares, parcequ'ils sentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût. Ils demandaient grace pour eux-mêmes.

ACTEURS.

DON PEDRE, roi de Castille.
TRANSTAMARE, frere du roi, bâtard légitimé.
DU GUESCLIN, général de l'armée française.
LÉONORE DE LA CERDA, princesse du sang.
ELVIRE, confidente de Léonore.
ALMEDE, MENDOSE, ALVARE, MONCADE, } officiers espagnols.
SUITE.

La scene est dans le palais de Tolede.

DON PEDRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

TRANSTAMARE, ALMEDE.

TRANSTAMARE.

De la cour de Vincenne aux remparts de Tolede,
Tu m'es enfin rendu, cher et prudent Almede.
Reverrai-je en ces lieux ce brave du Guesclin?

ALMEDE.

Il vient vous seconder.

TRANSTAMARE.

Ce mot fait mon destin.
Pour soutenir ma cause, et me venger d'un frere,
Le secours des Francais m'est encor nécessaire.
Des révolutions voici le temps fatal:
J'attends tout du roi Charle et de son général.
Qu'as-tu vu? qu'a-t-on fait? Dis-moi ce qu'on prépare
Dans la cour de Vincenne au prince Transtamare.

ALMEDE.

Charle était incertain: j'ai long-temps attendu
L'effet d'un grand projet qu'on tenait suspendu.
Le monarque éclairé, prudent avec courage,
Chez les bouillants Francais peut-être le seul sage,
A tous ses courtisans dérobant ses secrets,
A pesé mes raisons avec ses intérêts.

Enfin il vous protege ; et sur le bord du Tage,
Ce valeureux Guesclin, ce héros de notre âge,
Suivi de son armée, arrive sur mes pas.

TRANSTAMARE.

Je dois tout à son roi.

ALMEDE.

Ne vous y trompez pas.
Charle, en vous soutenant au bord du précipice,
Vous tend par politique une main protectrice ;
En divisant l'Espagne, afin de l'affaiblir,
Il vent frapper don Pedre autant qne vons servir :
Ponr son intérêt seul il entreprend la guerre.
Don Pedre eut pour appui la superbe Angleterre ;
Le fameux Prince noir était son protecteur :
Mais ce guerrier terrible, et de Gnesclin vainqueur,
Au milien de sa gloire achevant sa carriere,
Touche enfin, dans Bordeaux, à son heure derniere.
Son génie accablait et la France et Guesclin ;
Et qnand des jours si beaux touchent à leur déclin,
Ce Français, dont le bras aujourd'hni vons seconde,
Demenre avec éclat seul en spectacle an monde.
Charle a choisi ce temps. L'Anglais tombe épuisé ;
L'empire a trente rois, et languit divisé ;
L'Espagnol est en proie à la guerre civile ;
Charle est le seul puissant ; et, d'un esprit tranquille,
Ebranlant à son gré tous les autres états,
Il triomphe à Paris sans employer son bras

TRANSTAMARE.

Qu'il exerce à loisir sa politiqne habile,
Qu'il soit prndent, heureux ; mais qu'il me soit utile.

ALMEDE.

Il vous promet Valence et les vastes pays
Que vons laissait un pere, et qu'on vous a ravis ;
Il vous promet sur-tout la main de Léonore,
Dont l'hymen à vos droits va réunir encore
Ceux qui lui sont transmis par les rois ses aïeux.

TRANSTAMARE.

Léonore est le bien le plus cher à mes yeux.
Mon pere, tu le sais, voulut que l'hyménée
Fît revivre par moi les rois dont elle est née.
Il avait gagné Rome; elle approuvait son choix;
Et l'Espagne à genoux reconnaissait mes droits.
Dans un asyle saint Léonore enfermée
Fuyait les factions de Tolede alarmée;
Elle fuyait don Pedre... Il la fait enlever.
De mes biens, en tout temps, ardent à me priver,
Il la retient ici captive avec sa mere.
Voudrait-il seulement l'arracher à son frere?
Croit-il, de tant d'objets trop heureux séducteur,
De ce cœur simple et vrai corrompre la candeur?
Craindrait-il en secret les droits que Léonore
Au trône castillan peut conserver encore?
Prétend-il l'éponser, ou d'un nouvel amour
Etaler le scandale à son indigne cour?
Veut-il des La Cerda déshonorer la fille,
La traîner en triomphe après Lanre et Padille;
Et, d'un peuple opprimé bravant les vains soupirs,
Insulter aux humains du sein de ses plaisirs?

ALMEDE.

Les femmes, en tous lieux souveraines suprêmes,
Ont égaré des rois; et les cours sont les mêmes.
Mais peut-être Guesclin dédaignera d'entrer
Dans ces petits débats qu'il semblait ignorer.
Son esprit mâle et ferme, et même un peu sauvage,
Des faiblesses d'amour entend peu le langage.
Honoré par son roi du nom d'ambassadeur,
Il soutiendra vos droits avant que sa valeur
Se serve ici pour vous, dignement occupée,
Des dernieres raisons, les canons et l'épée.
Mais jusque-là don Pedre est le maître en ces lieux.

TRANSTAMARE.

Lui, le maître! ah! bientôt tu nous connaîtras mieux.

Il veut l'être en effet ; mais un pouvoir suprême
S'éleve et s'affermit au-dessus du roi même.
Dans son propre palais les états convoqués
Se sont en ma faveur hautement expliqués ;
Le sénat castillan me promet son suffrage.
A don Pedre égalé, je n'ai pas l'avantage
D'être né d'un hymen approuvé par la loi ;
Mais tu sais qu'en Europe on a vu plus d'un roi,
Par soi-même élevé, faire oublier l'injure
Qu'une loi trop injuste a faite à la nature.
Tout est au plus heureux, et c'est la loi du sort.
Un bâtard, échappé des pirates du Nord,
A soumis l'Angleterre ; et, malgré tous leurs crimes,
Ses heureux descendants sont des rois légitimes ;
J'ose attendre en Espagne un aussi grand destin.

ALMEDE.

Guesclin vous le promet ; et je me flatte enfin
Que don Pedre à vos pieds peut tomber de son trône,
Si le Français l'attaque, et l'Anglais l'abandonne.

TRANSTAMARE.

Tout annonce sa chûte ; on a su soulever
Les esprits mécontents qu'il n'a pu captiver.
L'opinion publique est une arme puissante ;
J'en aiguise les traits. La ligue menaçante
Ne voit plus dans son roi qu'un tyran criminel ;
Il n'est plus désigné que du nom de cruel.
Ne me demande point si c'est avec justice :
Il faut qu'on le déteste, afin qu'on le punisse.
La haine est sans scrupule : un peuple révolté
Ecoute les rumeurs, et non la vérité.
On avilit ses mœurs, on noircit sa conduite ;
On le rend odieux à l'Europe séduite ;
On le poursuit dans Rome à ce vieux tribunal
Qui, par un long abus, peut-être trop fatal,
Sur tant de souverains étend son vaste empire.
Je l'y fais condamner ; et je puis te prédire

Que tu verras l'Espagne, en sa crédulité,
Exécuter l'arrêt, dès qu'il sera porté.
Mais un soin plus pressant m'agite et me dévore.
A ses sacrés autels il ravit Léonore;
De cette cour profane il faut bien la sauver:
Arrachons-la des mains qui m'en osent priver.
Sans doute il s'est flatté du grand art de séduire,
De sa vaine beauté, de ce frivole empire
Qu'il eut sur tant de cœurs aisés à conquérir:
Tout cet éclat trompeur avec lui va périr.
Peut-être qu'aujourd'hui la guerre déclarée
Vers la princesse ici m'interdirait l'entrée;
Profitons du seul jour où je puis l'enlever.
Va m'attendre au sénat; je cours t'y retrouver:
Nous y concerterons tout ce que je dois faire
Pour ravir Léonore et le trône à mon frere.
La voici: le destin favorise mes vœux.

SCENE II.

TRANSTAMARE, LEONORE, ELVIRE.

LÉONORE.

Prince, en ces temps de trouble, en ces jours malheureux,
Je n'ai que ce moment pour vous parler encore.
Bientôt vous connaîtrez ce qu'était Léonore,
Quelle était sa conduite, et son nouveau devoir:
Mais au palais du roi gardez de me revoir.
Je veux, je dois sauver d'une guerre intestine
Et vous et tout l'état penchant vers sa ruine.
Le roi vient sur mes pas; j'ignore ses projets;
Il donne, en frémissant, quelques ordres secrets:
Il vous nomme, il s'emporte; et vous devez connaître
Quel sort on se prépare en luttant contre un maître.
Je vous en avertis: épargnez à ses yeux

D'un superbe ennemi l'aspect injurieux.
C'est ma seule priere.

TRANSTAMARE.

Ah! qu'osez-vous me dire?

LÉONORE.

Ce que je dois penser, ce que le ciel m'inspire.

TRANSTAMARE.

Quoi! vous que le ciel même a fait naître pour moi,
Dont mon pere, en mourant, me destina la foi,
Vous, dont Rome et la France ont conclu l'hyménée,
Vous, que l'Europe entiere à moi seul a donnée,
Je ne vous reverrais que pour vous éviter!
Vous ne me parleriez que pour mieux m'écarter!

LÉONORE.

Le devoir, la raison, votre intérêt l'exige.
Tout ce que j'apperçois m'épouvante et m'afflige.
Seigneur, d'assez de sang nos champs sont inondés,
Et vous devez sentir ce que vous hasardez.

TRANSTAMARE.

Je sais bien que don Pedre est injuste, intraitable,
Qu'il peut m'assassiner.

LÉONORE

Il en est incapable.
A l'insulter ainsi c'est trop vous appliquer.
Puisse enfin la nature à tous deux s'expliquer!
Elle parle par moi; seigneur, je vous conjure
De ne point faire au roi cette nouvelle injure.
Ménagez, évitez votre frere offensé,
Violent comme vous, profondément blessé:
Ne vous efforcez point de le rendre implacable;
Laissez-moi l'appaiser.

TRANSTAMARE.

Non: chaque mot m'accable.
Je vous parle des nœuds qui nous ont engagés;
Et vous me répondez que vous me protégez!
Je ne vous connais plus. Que cette cour altere

Vos premiers sentiments et votre caractere!

LEONORE.

Mes justes sentiments ne sont point démentis:
Je chérirai le sang dont nous sommes sortis;
Et les rois nos aieux vivront dans ma mémoire.
Pour la derniere fois si vous daignez m'en croire,
Dans son propre palais gardez-vous d'outrager
Celui qui regne encore, et qui peut se venger.

TRANSTAMARE.

Que vous importe à vous que mon aspect l'offense?

LÉONORE.

Je veux qu'envers un frere il use de clémence.

TRANSTAMARE.

La clémence en don Pedre! épargnez-vous ce soin:
De la mienne bientôt il peut avoir besoin.
Je n'en dirai pas plus: mais, quoi que j'exécute,
Léonore est un bien qu'un tyran me dispute:
Je n'ai rien entrepris que pour vous posséder;
Vous me verrez mourir plutôt que vous céder.
Vous me verrez, madame. (*il sort.*)

SCENE III.

LEONORE, ELVIRE.

LÉONORE.

Où me suis-je engagée?

ELVIRE.

Je frémis des périls où vous êtes plongée,
Entre deux ennemis qui, s'égorgeant pour vous,
Pourront dans le combat vous percer de leurs coups.
Promise à Transtamare, à son frere donnée,
Prête à former ces nœuds d'un secret hyménée,
Dans l'orage qui gronde en ce triste séjour,
Quelle cruelle fête, et quel temps pour l'amour!

LÉONORE.

Elvire, il faut t'ouvrir mon ame tout entiere.

Je voulais consacrer ma pénible carriere
Au vénérable asyle où, dans mes premiers jours,
J'avais goûté la paix loin des perfides cours.
Le sombre Transtamare, en cherchant à me plaire,
M'attachait encor plus à ma retraite austere.
D'une mere sur moi tu connais le pouvoir;
Elle a détruit ma paix, et changé mon devoir.
Dans les dissentions de l'Espagne affligée,
Au parti de don Pedre en secret engagée,
Pleine de cet orgueil qu'elle tient de son sang,
Elle me précipite en ce suprême rang:
Elle me donne au roi. Le puissant Transtamare
Ne pardonnera point le coup qu'on lui prépare.
Je replonge l'Espagne en un trouble nouveau;
De la guerre, en tremblant, j'allume le flambeau,
Moi, qui de tout mon sang aurais voulu l'éteindre.
Plus on croit m'élever, plus ma chûte est à craindre.
Le roi, qui voit l'état contre lui conjuré,
Cache encor mon secret dans Tolede ignoré:
Notre cour le soupçonne, et paraît incertaine.
Je me vois exposée à la publique haine,
Aux fureurs des partis, aux bruits calomnieux;
Et, de quelques côtés que je tourne les yeux,
Ce trône m'épouvante.

ELVIRE.

Ou je suis abusée,
Ou votre ame à ce choix ne s'est point opposée.
Si les périls sont grands, si, dans tous les états,
Les cours ont leurs dangers, le trône a ses appas.

LÉONORE.

Jamais le rang du roi n'éblouit ma jeunesse.
Peut-être que mon cœur, avec trop de faiblesse,
Admira sa valeur et ses grands sentimens.
Je sais quel fut l'excès de ses égarements;
J'en frémis: mais son ame est noble et généreuse;
Elvire, elle est sensible autant qu'impétueuse;

Et, s'il m'aime en effet, j'ose encore espérer
Que des jours moins affreux pourront nous éclairer.
L'auguste La Cerda, dont le ciel me fit naître,
M'inspira ce projet en me donnant un maître.
Ah! si le roi voulait, si je pouvais un jour
Voir ce trône ébranlé raffermi par l'amour!
Si, comme je l'ai cru, les femmes étaient nées
Pour calmer des esprits les fougues effrénées,
Pour faire aimer la paix aux féroces humains,
Pour émousser le fer en leurs sanglantes mains!
Voilà ma passion, mon espoir, et ma gloire.

ELVIRE.

Puissiez-vous remporter cette illustre victoire!
Mais elle est bien douteuse; et je vous vois marcher
Sur des feux que la cendre à peine a pu cacher.

LÉONORE.

J'ai peu vu cette cour, Elvire, et je l'abhorre.
Quel séjour orageux! mais il se peut encore
Que dans le cœur du roi je réveille aujourd'hui
Les premières vertus qu'on admirait en lui.
Ses maîtresses peut-être ont corrompu son ame;
Le fond en était pur.

ELVIRE.

Il vient à vous, madame:
Osez donc parler.

SCENE IV.

DON PEDRE, LEONORE, ELVIRE.

LÉONORE.

Sire, ou plutôt cher époux,
Souffrez que Léonore embrasse vos genoux.
(*il la retient.*)
Ma mere est votre sang, et sa main m'a donnée
Au maître généreux qui fait ma destinée.

Vous avez exigé qu'aux yeux de votre cour
Ce grand évènement se cache encore un jour;
Mais vous m'avez promis de m'accorder la grace
Qu'implorerait de vous mon excusable audace.
Puis-je la demander?

DON PEDRE.

N'ayez point la rigueur
De douter d'un empire établi sur mon cœur.
Votre couronnement d'un seul jour se differe;
Il me faut ménager un sénat téméraire,
Un peuple effarouché: mais ne redoutez rien.
Parlez, qu'exigez-vous?

LÉONORE.

Votre bonheur, le mien,
Celui de la Castille; une paix nécessaire.
Seigneur, vous le savez, la princesse ma mere
M'a remise en vos mains dans un espoir si beau.
Les ans et les chagrins l'approchent du tombeau.
Je joins ici ma voix à sa voix expirante:
Comme elle, en ces moments, la patrie est mourante.
La discorde en fureur en ces lieux alarmés
Peut se calmer encor, seigneur, si vous m'aimez.
Ne m'ouvrez point au trône un horrible passage
Parmi des flots de sang, au milieu du carnage;
Et puissent vos sujets, bénissant votre loi,
Par vous rendus heureux, vous aimer comme moi!

DON PEDRE.

Plus que vous ne pensez votre discours me touche;
La raison, la vertu, parlent par votre bouche.
Hélas! vous êtes jeune, et vous ne savez pas
Qu'un roi qui fait le bien ne fait que des ingrats.
Allez, des factieux n'aiment jamais leur maître:
Quoi qu'il puisse arriver, je le suis, je veux l'être;
Ils subiront mes lois: mais daignez m'en donner;
Vous pouvez tout sur moi; que faut-il?

LÉONORE.

Pardonner.

DON PEDRE.

A qui?

LÉONORE.

Puis-je le dire?

DON PEDRE.

Eh bien!

LÉONORE.

A Transtamare.

DON PEDRE.

Quoi! vous me prononcez le nom de ce barbare!
Du criminel objet de mon juste courroux!

LÉONORE.

Peut-être il est puni, puisque je suis à vous.
Alfonse votre père à sa main m'a promise;
Il lui donna Valence, et vous l'avez conquise.
Je lui portais pour dot d'assez vastes états:
Il les espere encore, et n'en jouira pas.
Sire, je ne veux point que la France jalouse,
Votre sénat, les grands, accusent votre épouse
D'avoir immolé tout à son ambition,
Et de n'être en vos bras que par la trahison.
De ces soupçons affreux la triste ignominie
Empoisonnerait trop ma malheureuse vie.

DON PEDRE.

Ecoutez: je vous aime; et ce sacré lien,
En vous donnant à moi, joint votre honneur au mien.
Sachez qu'il n'est ici de perfide et de traître
Que ce prince rebelle, et qui s'obstine à l'être.
Trompé par une femme, et par l'âge affaibli,
Mettant près du tombeau tous mes droits en oubli,
Alfonse, mauvais roi, non moins que mauvais pere,
(Car je parle sans feinte, et ma bouche est sincere)
Alfonse, en égalant son bâtard à son fils,
Nous fit imprudemment pour jamais ennemis.

D'une province entiere on faisait son partage;
La moitié de mon trône était son héritage.
Que dis-je? on vous donnait!... Plus juste possesseur,
J'ai repris tous mes biens des mains du ravisseur.
Le traître, avec Guesclin vaincu dans Navarette,
Par une fausse paix réparant sa défaite,
Attire à son parti nos peuples aveuglés.
Il impose au sénat, aux états assemblés;
Faible dans les combats, puissant dans les intrigues,
Artisan ténébreux de fraudes et de brigues,
Il domine en secret dans mon propre palais.
Il croit déja régner... Ne me parlez jamais
De ce dangereux fourbe et de ce téméraire:
Cessez.

LÉONORE.

Je vous parlais, seigneur, de votre frere.

DON PEDRE.

Mon frere! Transtamare!... il doit n'être à vos yeux
Qu'un opprobre nouveau du sang de nos aïeux,
Un enfant d'adultere, un rejeton du crime;
Et l'étrange intérêt qui pour lui vous anime
Est un coup plus cruel à mon esprit blessé
Que tous ses attentats qui m'ont trop offensé.

LÉONORE.

De quoi vous plaignez-vous, quand je le sacrifie,
Quand, vous donnant mon cœur, et hasardant ma vie,
Mon sort à vos destins s'abandonne aujourd'hui?
Ma tendresse pour vous et ma pitié pour lui
A vos yeux irrités sont-elles une offense?
Je vous vois menacé des armes de la France:
Les états, le sénat, unis contre vos droits,
Ont élevé déja leur redoutable voix.
M'est-il donc défendu de craindre un tel orage?

DON PEDRE.

Non; mais rassurez-vous du moins sur mon courage.

LÉONORE.

Vous n'en avez que trop; et, dans ces jours affreux,
Ce courage, peut-être, est funeste à tous deux.

DON PEDRE.

Rien n'est funeste aux rois que leur propre faiblesse.

LÉONORE.

Ainsi votre refus rebute ma tendresse!
A peine l'hyménée est près de nous unir,
Je vous déplais, seigneur, en voulant vous servir.

DON PEDRE.

Allez plaindre don Pedre, et flatter Transtamare.

LÉONORE.

Ah! vous ne craignez point que mon esprit s'égare
Jusqu'à le comparer à don Pedre, à mon roi.
Je vous parlais pour vous, pour l'Espagne, et pour moi:
Je vois qu'il faut suspendre une plainte indiscrete;
Qu'une femme est esclave, et qu'elle n'est point faite
Pour se jeter, seigneur, entre le peuple et vous.
J'ai cru que la priere appaisait le courroux;
Qu'on pouvait opposer à vos armes sanglantes
De la compassion les armes innocentes...
Mais je dois respecter de si grands intérêts...
J'avais trop présumé... Je sors, et je me tais.

(*elle sort.*)

SCENE V.

DON PEDRE.

Qu'une telle démarche et m'étonne et m'offense!
Transtamare avec elle est-il d'intelligence?
M'aurait-elle trompé sous le voile imposteur
Qui fascinait mes yeux par sa fausse candeur?
Croit-elle, en abusant du pouvoir de ses charmes,
Vaincre par sa faiblesse, et m'arracher mes armes?

Est-ce amour? est-ce crainte? est-ce une trahison?
Quels nouveaux attentats confondent ma raison!
Régné-je, juste ciel! et respiré-je encore?
Tout m'abandonnerait!... et jusqu'à Léonore!...
Non... je ne le crois point... mais mon cœur est percé.
Monarque malheureux, amant trop offensé,
Oppose à tant d'assauts un cœur inébranlable;
Mais sur-tout garde-toi de la trouver coupable.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LEONORE, ELVIRE.

LÉONORE.

Je n'avais pas connu, jusqu'à ce triste jour,
Le danger d'être simple et d'ignorer la cour.
Je vois trop qu'en effet il est des conjonctures
Où les cœurs les plus droits, les vertus les plus pures,
Ne servent qu'à produire un indigne soupçon.
Dans ces temps malheureux tout se tourne en poison.
Au fond de mes déserts pourquoi m'a-t-on cherchée?
Au séjour de la paix pourquoi suis-je arrachée?
Ah! si l'on connaissait le néant des grandeurs,
Leurs tristes vanités, leurs fantômes trompeurs,
Qu'on en détesterait le brillant esclavage!

ELVIRE.

Ne pensez qu'à don Pedre, au nœud qui vous engage.
Songez que dans ces temps de trouble et de terreur
De lui seul après tout dépend votre bonheur.

LÉONORE.

Le bonheur! ah! quel mot ta bouche me prononce!
Le bonheur! à nos yeux l'illusion l'annonce,
L'illusion l'emporte, et s'enfuit loin de nous.
Mon malheur, chere Elvire, est d'aimer mon époux;
Il m'entraîne en tombant, il me rend la victime
D'un peuple qui le hait, d'un sénat qui l'opprime,
De Transtamare enfin, dont la témérité

Ose me reprocher une infidélité;
Comme si, de mon cœur s'étant rendu le maître,
Par ma lâche inconstance il eût cessé de l'être,
Et si, déja formée aux vices de la cour,
Je trahissais ma foi par un nouvel amour!
C'est là sur-tout, c'est là l'insupportable injure
Dont j'ai le plus senti la profonde blessure.

SCENE II.

LEONORE, ELVIRE, TRANSTAMARE, SUITE.

TRANSTAMARE.

Oui, je vous poursuivrai dans ces murs odieux,
Souillés par mes tyrans, et pleins de nos aïeux;
Ces lieux où des états l'autorité sacrée
A toute heure à mes pas donne une libre entrée;
Où ce roi croit dicter ses ordres absolus,
Que déja dans Tolede on ne reconnaît plus.
C'est dans le sénat même assis pour le détruire,
C'est au temple, en un mot, que je veux vous conduire;
C'est là qu'est votre honneur et votre sûreté,
C'est là que votre amant vous rend la liberté.

LÉONORE.

De tant de violence indignée et surprise,
Fidele à mes devoirs, à mon maître soumise,
Mais écoutant encore un reste de pitié
Que cet excès d'audace a mal justifié,
Je voulais vous servir, vous rapprocher d'un frere,
Rappeler de la paix quelque ombre passagere.
De ces vœux mal conçus mon cœur fut occupé;
Mais tous deux, à l'envi, vous l'avez détrompé.
Dans ces tristes moments, tout ce que je puis dire,
C'est que mon sang, mon Dieu, ce jour que je respire,
Ce palais où je suis, tout m'impose la loi
De chérir ma patrie, et d'obéir au roi.

TRANSTAMARE.

Il n'est point votre roi; vous êtes mon épouse;
Vous n'échapperez point à ma furenr jalonse.
Oui, vons m'appartenez: la pompe des antels,
L'appareil des flambeaux, les serments solennels,
N'ajontent qu'un vain faste anx promesses sacrées
Par un pere et par vons dès l'enfance jurées.
Ces nœnds, ces premiers nœuds dont nous sommes liés,
N'ont point été par vons encor désavonés:
Rome les consacra; rien ne pent les dissondre:
N'attirez point sur vous les éclats de sa fondre.
Quoi! l'air empoisonné qne nous respirons tous
A-t-il dans ce palais pénétré jusqn'à vous?
Pourriez-vous préférer à ce nœud respectable
La vanité trompeuse et l'orgueil méprisable
De captiver un roi dont tant d'autres beautés
Partageaient follement les infidélités?
Vous n'avilirez point le sang qni vons fit naître,
Jusqu'à lenr disputer la conquête d'un traître,
D'un monarqne flétri par d'indignes amours;
Et qui, si l'on en croit de fideles discours,
Jalonx sans être tendre, a, dans sa frénésie,
De sa femme au tombeau précipité la vie.

LÉONORE.

Quoi! vous cherchez sans cesse à le calomnier!

TRANSTAMARE.

Et vous vons abaissez à le justifier!
Tremblez de partager le poids insupportable
Dont la haine publique a chargé ce coupable.
Il faut me suivre; il faut dans les bras dn sénat...

LÉONORE.

Si vons entrepreniez cet horrible attentat,
Si vons osiez jamais...

SCENE III.

LEONORE, TRANSTAMARE, *sur le devant, avec sa suite;* DON PEDRE, *dans le fond, avec la sienne;* MENDOSE.

DON PEDRE, *à Mendose, dans l'enfoncement.*

Tu vois ce téméraire,
Qui jusqu'en ma maison vient braver ma colere;
Ce protégé de Charle. Il vient à ses vainqueurs
Apporter des Français les insolentes mœurs...
Aux yeux de la princesse il ose ici paraître!
Sans frein, sans retenue, il marche, il parle en maître...
Comte, un tel entretien ne vous est point permis.
Dans la foule des grands, à votre rang admis,
Vous pourrez, dans les jours de pompe solennelle,
Vous présenter de loin, prosterné devant elle.
Entrez dans le sénat, prenez place aux états;
La loi vous le permet; je ne vous y crains pas;
Vous y pouvez tramer vos cabales secretes:
Mais respectez ces lieux, et songez qui vous êtes.

TRANSTAMARE.

Le fils du dernier roi prend plus de liberté;
Il s'explique en tous lieux; il peut être écouté;
Il peut offrir sans crainte un pur et noble hommage.
Rome, le roi de France, et des grands le suffrage,
Ont quelque poids encore, et pourront balancer
Tout ce qu'à ma poursuite on voudrait opposer.
Léonore est à moi, sa main fut mon partage.

DON PEDRE.

Et moi, je vous défends d'y penser davantage.

TRANSTAMARE.

Vous me le défendez?

DON PEDRE.

Oui.

TRANSTAMARE.

De mes ennemis
Les ordres quelquefois m'ont trouvé peu soumis.

DON PEDRE.

Mais quelquefois aussi, malgré Rome et la France,
En Castille on punit la désobéissance.

TRANSTAMARE.

Le sénat et mon bras m'affranchissent assez
De ce grand châtiment dont vous me menacez.

DON PEDRE.

Ils vous ont mal servi dans les champs de la gloire.
Vous devriez du moins en garder la mémoire.

TRANSTAMARE.

Les temps sont bien changés. Vos maîtres et les miens,
Les états, le sénat, tous les vrais citoyens,
Ont enfin rappelé la liberté publique:
On ne redoute plus ce pouvoir tyrannique,
Ce monstre, votre idole, horreur du genre humain,
Que votre orgueil trompé veut rétablir en vain.
Vous n'êtes plus qu'un homme avec un titre auguste,
Premier sujet des lois, et forcé d'être juste.

DON PEDRE.

Eh bien! crains ma justice, et tremble en tes desseins.

TRANSTAMARE.

S'il en est une au ciel, c'est pour vous que je crains:
Gardez-vous de lasser sa longue patience.

DON PEDRE, *tirant à moitié son épée.*

Tu mets à bout la mienne avec tant d'insolence.
Perfide! défends-toi contre ce fer vengeur.

TRANSTAMARE, *mettant aussi la main à l'épée.*

Sire, oseriez-vous bien me faire cet honneur?

LÉONORE, *se jetant entre eux, tandis que Mendose et Almede les séparent.*

Arrêtez, inhumains! cessez, barbares freres!...
Cieux toujours offensés! destins toujours contraires!
Verrai-je en tous les temps ces deux infortunés

Prêts à souiller leurs mains du sang dont ils sont nés?
N'entendront-ils jamais la voix de la nature?

DON PÈDRE.

Ah! je n'attendais pas cette nouvelle injure,
Et que, pour dernier trait, Léonore aujourd'hui
Pût, en nous égalant, me confondre avec lui.
C'en est trop.

LÉONORE.

Quoi! c'est vous qui m'accusez encore!

DON PEDRE.

Et vous me trahiriez! vous, dis-je, Léonore!

LÉONORE.

Et vous me reprochez, dans ce désordre affreux,
De vouloir épargner un crime à tous les deux!
Vous me connaissez mal: apprenez l'un et l'autre
Quels sont mes sentiments, et mon sort, et le vôtre.
Transtamare, sachez que vous n'aurez enfin,
Quand vous seriez mon roi, ni mon cœur, ni ma main.
Sire, tombe sur moi la justice éternelle,
Si jusqu'à mon trépas je ne vous suis fidele.
Mais la guerre civile est horrible à mes yeux;
Et je ne puis me voir entre deux furieux,
Misérable sujet de discorde et de haine,
Toujours dans la terreur, et toujours incertaine
Si le seul de vous deux qui doit régner sur moi
Ne me fait pas l'affront de douter de ma foi.
Vous m'arrachiez, seigneur, au solitaire asyle
Où mon cœur, loin de vous, était du moins tranquille.
Je me vois exilée en ce cruel séjour,
Dans cet antre sanglant que vous nommez la cour.
Je la fuis: je retourne à la tombe sacrée
Où j'étais morte au monde, et du monde ignorée.
Qu'une autre se complaise à nourrir dans les cœurs
Les tourments de l'amour, et toutes ses fureurs;
A mêler sans effroi ses langueurs tyranniques
Aux tumultes sanglants des discordes publiques;

Qu'elle se fasse un jeu du malheur des humains,
Et des feux de la guerre attisés par ses mains;
Qu'elle y mette, à son gré, sa gloire et son mérite:
Cette gloire exécrable est tout ce que j'évite.
Mon cœur, qui la déteste, est encore étonné
D'avoir fui cette paix pour qui seule il est né;
Cette paix qu'on regrette au milieu des orages.
Je vais, loin de Tolede, et de ces grands naufrages,
M'ensevelir, vous plaindre, et servir à genoux
Un maître plus puissant et plus clément que vous.
(*elle sort.*)

SCENE IV.

DON PEDRE, TRANSTAMARE, SUITE.

DON PEDRE.

Elle échappe à ma vue, elle fuit, et sans peine!
J'ai soupçonné son cœur, j'ai mérité sa haine.
(*à sa suite.*)
Léonore!... courez, qu'on vole sur ses pas;
Mes amis, suivez la; qu'on ne la quitte pas;
Veillez avec les miens sur elle et sur sa mere...
Toi, qui t'oses parer du saint nom de mon frere,
Va, rends grace à ce sang par toi déshonoré,
Rends grace à mes serments: j'ai promis, j'ai juré
De respecter ici la liberté publique.
Tu m'osais reprocher un pouvoir tyrannique!
Tu vis, c'en est assez pour me justifier;
Tu vis, et je suis roi!... Garde-toi d'oublier
Qu'il me reste en Espagne encor quelque puissance.
Cabale avec les tiens dans Rome et dans la France,
Intrigue en ton sénat, souleve les états;
Va; mais attends le prix de tes noirs attentats.

TRANSTAMARE, *en sortant avec sa suite.*

Sire, j'attends beaucoup de la clémence auguste
Du frere le plus tendre, et du roi le plus juste.

SCENE V.

DON PEDRE, MENDOSE.

DON PEDRE.

Tremblez, tyrans des rois; le châtiment vous suit.
Que dis-je? malheureux! à quoi suis-je réduit!
J'ai laissé de ses pleurs Léonore abreuvée,
Ainsi que mes sujets, contre moi soulevée.
Quoi! toujours de mes mains j'ourdirai mes malheurs!
C'était donc mon destin d'éloigner tous les cœurs!
J'ai d'une tendre épouse affligé l'innocence;
Mon peuple m'abandonne, et le Français s'avance.
Prêt de faire une reine, et d'aller aux combats,
A tant de soins pressants mon cœur ne suffit pas.
Allons... il faut porter le fardeau qui m'accable.

MENDOSE.

Sire, vous permettez qu'un ami véritable,
(Je hasarde ce nom, si rare auprès des rois)
Libre en ses sentiments, s'ouvre à vous quelquefois.
Vos soldats, il est vrai, s'approchent de Tolede;
Mais les grands, le sénat, que Traustamare obsede,
Les organes des lois, du peuple révérés,
De la religion les ministres sacrés,
Tout s'unit, tout menace; un dernier coup s'apprête.
Déjà même Guesclin, dirigeant la tempête,
Marche aux rives du Tage, et vient y rallumer
La foudre qui s'y forme et va tout consumer.
Peut-être il serait temps qu'un peu de politique
Tempérât prudemment ce courage héroïque;
Que vous attendissiez, chaque jour offensé,
Le moment de punir sans avoir menacé.
De vos fiers ennemis nourrissant l'insolence,
Vous les avertissez de se mettre en défense.
De Léonore ici je ne vous parle pas:

L'amour, bien mieux que moi, finira vos débats.
Vous êtes violent, mais tendre, mais sincere;
Seigneur, un mot de vous calmera sa colere.
Mais, quand le péril presse et peut vous accabler,
Avec vos oppresseurs il faut dissimuler.

DON PEDRE.

A ma franchise, ami, cet art est trop contraire;
C'est la vertu du lâche... Ah! d'un maître sévere,
D'un cruel, d'un tyran, s'ils m'ont donné le nom,
Je veux le mériter à leur confusion.
Trop heureux les humains dont les ames dociles
Se livrent mollement aux passions tranquilles!
Ma vie est un orage; et, dans les flots plongé,
Je me plais dans l'abyme où je suis submergé.
Rien ne me changera, rien ne pourra m'abattre.

MENDOSE.

Mon prince, à vos côtés vous m'avez vu combattre,
Vous m'y verrez mourir. Mais portez vos regards
Sur ces gouffres profonds ouverts de toutes parts;
Voyez de vos rivaux la fatale industrie,
Par des bruits mensongers séduisant la patrie,
S'appliquant sans relâche à vous rendre odieux,
Tromper l'Europe entiere, et croire armer les cieux;
Des superstitions faire parler l'idole;
Vous poursuivre à Paris, vous perdre au capitole:
Et par le seul mépris vous avez repoussé
Tous ces traits qu'on vous lance, et qui vous ont blessé!
Vous laissez l'imposture, attaquant votre gloire,
Jusque dans l'avenir flétrir votre mémoire!

DON PEDRE.

Ah! dure iniquité des jugements humains!
Fantômes élevés par des caprices vains!
J'ai dédaigné toujours votre vile fumée;
Je foule aux pieds l'erreur qui fait la renommée.
On ne m'a vu jamais fatiguer mes esprits

A chercher un suffrage à Rome ou dans Paris.
J'ai vaincu, j'ai bravé la rumeur populaire:
Je ne me sens point né pour flatter le vulgaire:
Ou tombons, ou régnons. L'heureux est respecté;
Le vainqueur devient cher à la postérité;
Et les infortunés sont condamnés par elle.
Rome de Transtamare embrasse la querelle;
Rome sera pour moi quand j'aurai combattu,
Quand on verra ce traître, à mes pieds abattu,
Me rendre, en expirant, ma puissance usurpée.
Je ne veux plus de droits que ceux de mon épée...
Mais quel jour! Léonore!... Il devait être heureux...
Pour son couronnement quel appareil affreux!
Que ce triomphe, hélas! peut devenir horrible!
Je me faisais, cruelle, un plaisir trop sensible
De détruire un rival au fond de votre cœur;
C'est là que j'aspirais à régner en vainqueur...
On m'ose disputer mon trône et Léonore!
Allons, ils sont à moi: je les possede encore.

SCENE VI.

DON PEDRE, MENDOSE, ALVARE.

ALVARE.

Le sénat castillan vous demande, seigneur.

DON PEDRE.

Il me demande? moi!

ALVARE.

Nous attendons l'honneur
De vous voir présider à l'auguste assemblée
Par qui l'Espagne enfin se verra mieux réglée.
Le prince votre frere a déja préparé
L'édit qui sous vos yeux doit être déclaré.

DON PEDRE.

Qui? mon frere!

ALVARE.

Au sénat que faut-il que j'annonce?

DON PEDRE.

Je suis son roi. Sortez... et voilà ma réponse.

ALVARE.

Vous apprendrez la leur.

SCENE VII.

DON PEDRE, MENDOSE, MONCADE, SUITE.

DON PEDRE, *à sa suite.*

Eh bien! vous le voyez,
Les ordres de mes rois me sont signifiés;
Transtamare les signe; il commande, il est maître;
On me traite en sujet!... Je serais fait pour l'être,
Pour servir enchaîné, si le même moment
Qui voit de tels affronts ne voit leur châtiment.
(*à Moncade.*)
Chef de ma garde! à moi... Je connais ton audace.
Serviras-tu ton roi, qu'on trahit, qu'on menace,
Qu'on ose mépriser?

MONCADE.

Comme vous j'en rougis:
Mon cœur est indigné. Commandez, j'obéis.

DON PEDRE.

Ne ménageons plus rien. Fais saisir Transtamare,
Et le perfide Almede, et l'insolent Alvare:
Tu seras soutenu. Mes valeureux soldats
Aux portes de Tolede avancent à grands pas.
Etonnons par ce coup ces graves téméraires
Qui détruisent l'Espagne, et s'en disent les peres.
Leur siege est-il un temple? et, grace aux préjugés,
Est-ce le capitole où les rois sont jugés?
Nous verrons aujourd'hui leur audace abaissée:
Va; d'autres intérêts occupent ma pensée.

Exécute mon ordre au milieu du sénat
Où le traître à présent regne avec tant d'éclat.

MONCADE.

Cette entreprise est juste, aussi-bien que hardie;
Et je vais l'accomplir au péril de ma vie.
Mais craignez de vous perdre.

DON PEDRE.

A ce point confondu,
Si je ne risque tout, crois-moi, tout est perdu.

MENDOSE.

Arrêtez un moment... daignez songer encore
Que vous bravez des lois qu'à Tolede on adore.

DON PEDRE.

Moi! je respecterais ces gothiques ramas
De privileges vains que je ne connais pas,
Eternels aliments de troubles, de scandales,
Que l'on ose appeler nos lois fondamentales;
Ces tyrans féodaux, ces barons sourcilleux,
Sous leurs rustiques toits indigents orgueilleux;
Tous ces nobles nouveaux, ce sénat anarchique,
Erigeant la licence en liberté publique;
Ces états désunis dans leurs vastes projets,
Sous les débris du trône écrasant les sujets!
Ils aiment Transtamare, ils flattent son audace;
Ils voudraient l'opprimer, s'il régnait en ma place.
Je les punirai tous. Les armes d'un sénat
N'ont pas beaucoup de force en un jour de combat.

MENDOSE.

Souvent le fanatisme inspire un grand courage.

DON PEDRE.

Ah! l'honneur et l'amour en donnent davantage.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

DON PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

Il est entre vos mains surpris et désarmé.
Disposez de ce tigre avec peine enfermé,
Prêt à dévorer tout, si l'on brise sa chaine.
Des grands de la Castille une troupe hautaine
Rassemble avec éclat ce cortege nombreux
D'écuyers, de vassaux, qu'ils traînent après eux;
Restes encor puissants de cette barbarie
Qui vint des flancs du Nord inonder ma patrie.
Ils se sont réunis à ce grand tribunal
Qui pense que leur prince est au plus leur égal:
Ils soulevent Tolede à leur voix trop docile.

DON PEDRE.

Je le sais... Mes soldats sont enfin dans la ville.

MENDOSE.

Le tonnerre à la main, nous pouvons l'embraser,
Frapper les citoyens, mais non les appaiser.
Animé par les grands, tout un peuple en alarmes
Porte aux murs du palais des flambeaux et des armes;
Jusqu'en votre maison je vois autour de vous
Des courtisans ingrats vous servant à genoux,
Mais, servant encor plus la cabale des traîtres,
Préférer Transtamare au pur sang de leurs maîtres:
La triste vérité ne peut se déguiser.

DON PEDRE.

J'aime qu'on me la dise, et sais la mépriser.
Que m'importent ces flots dont l'inutile rage
Se dissipe en grondant, et se brise au rivage?
Que m'importent ces cris des vulgaires humains?
La seule Léonore est tout ce qne je crains.
Léonore!... Crois-tu que son ame offensée,
Rendue à mon amour, ait pn dans sa pensée
Etouffer pour jamais le cuisant souvenir
D'un affront dont sa haine aurait dû me punir?

MENDOSE.

Vous l'avez assez vu, son retour est sincere.

DON PEDRE.

Son ingénuité, qui dut toujonrs me plaire,
Laisse échapper des traits d'une mâle fierté
Qui joint un grand conrage à sa simplicité.

MENDOSE.

Sa conduite envers vous était d'une ame pure.
Vertueuse sans art, ignorant l'imposture,
Voulant que ce grand jour fût un jour de bienfaits,
Au sein de la discorde elle a cherché la paix.
Ce cœur qui n'est pas né pour des temps si coupables
Se figurait des biens qui sont impraticables:
Sa vertu la trompait. Je vois avec donleur
Qne tout corrompt ici votre commun bonheur.
Quel parti prenez-vons? et que devra-t-on faire
De cet inébranlable et terrible adversaire
Qui dans sa prison même ose encor vous braver?

DON PEDRE.

Léonore!... à ce point as-tu su captiver
Un cœur si détrompé, si las de tant de chaînes,
Dont le poids trop chéri fit ma honte et mes peines?
J'abjurais les amours et leurs folles erreurs.
Quoi! dans ces jours de sang, et parmi tant d'horreurs,
Cette candeur naïve et sa noble innocence
Sur mon ame étonnée ont donc plus de puissance

Que n'en eurent jamais ces fatales beautés
Qui subjuguaient mes sens de leurs fers enchantés,
Et, des séductions déployant l'artifice,
Egaraient ma raison soumise à leur caprice!
Padille m'enchaînait, et me rendait cruel;
Pour venger ses appas je devins criminel.
Ces temps étaient affreux. Léonore adorée
M'inspire une vertu que j'avais ignorée;
Elle grave en mon cœur, heureux de lui céder,
Tout ce que tu m'as dit sans me persuader:
Je crois entendre un dieu qui s'explique par elle;
Et son ame à mes sens donne une ame nouvelle.

MENDOSE.

Si vous aviez plutôt formé ces chastes nœuds,
Votre regne, sans doute, eût été plus heureux.
On a vu quelquefois par des vertus tranquilles
Une reine écarter les discordes civiles.
Padille les fit naître; et j'ose présumer
Que Léonore seule aurait pu les calmer.
C'est don Pedre, c'est vous, et non le roi, qu'elle aime
Les autres n'ont chéri que la grandeur suprême.
Elle revient vers vous; et je cours de ce pas
Contenir, si je puis, le peuple et les soldats,
A vos ordres sacrés toujours prêt à me rendre.

DON PEDRE.

Je te joindrai bientôt, cher ami; va m'attendre.

SCENE II.

DON PEDRE, LEONORE.

DON PEDRE.

Vous pardonnez enfin; vos mains daignent orner
Ce sceptre que l'Espagne avait dû vous donner.
Compagne de mes jours trop orageux, trop sombres,
Vous seule éclaircirez la noirceur de leurs ombres.

Les farouches esprits, que je n'ai pu gagner,
Haïront moins don Pedre en vous voyant régner.
Dans ces cœurs soulevés, dans celui de leur maître,
Le calme qui nous fuit pourra bientôt renaître.
Je suis loin maintenant d'offrir à vos desirs
D'une brillante cour la pompe et les plaisirs:
Vous ne les cherchez pas. Le trône où je vous place
Est entouré du crime, assiégé par l'audace;
Mais, s'il touche à sa chûte, il sera relevé,
Et dans un sang impur heureusement lavé:
Ecrasant sous vos pieds la ligue terrassée,
Il reprendra par vous sa splendeur éclipsée.

LÉONORE.

Vous connaissez mon cœur; il n'a rien de caché.
Lorsque j'ai vu le vôtre à la fin détaché
Des indignes objets de votre amour volage,
J'ai sans peine à mon prince offert un pur hommage.
Vainement votre pere, expirant dans mes bras,
Et prétendant régner au-delà du trépas,
Pour son fils Transtamare aveugle en sa tendresse,
Avait en sa faveur exigé ma promesse:
Bientôt par ma raison son ordre fut trahi;
Et plus je vous ai vu, plus j'ai mal obéi.
Enfin j'aimais don Pedre, en fuyant sa couronne;
Et je ne pense pas que son cœur me soupçonne
D'avoir pu desirer cette triste grandeur,
Qui sans vous aujourd'hui ne me ferait qu'horreur.
Mais si de mon hymen la fête est différée,
Si je ne regne pas, je suis déshonorée.
Vous pouvez, par mépris pour la commune erreur,
Braver la voix publique; et je la crains, seigneur.
Je veux qu'on me respecte, et qu'après vos faiblesses
On ne me compte pas au rang de vos maîtresses:
Ma gloire s'en irrite; et, dans ces tristes jours,
La retraite, ou le trône, était mon seul recours.
Votre épouse à vos yeux se sent trop outragée.

DON PEDRE.

Avant la fin du jour vous en serez vengée.

LÉONORE.

Je ne prétends pas l'être. Ecoutez seulement
Tous les justes sujets de mon ressentiment.
J'ai peu du cœur humain la fatale science;
Mais j'ouvre enfin les yeux: ma prompte expérience
M'apprend ce qu'on éprouve à la suite des rois.
Je vois comme on s'empresse à condamner leur choix:
On accuse de tout quiconque a pu leur plaire.
De l'estrade des grands descendant au vulgaire,
Le mensonge sans frein, sans pudeur, sans raison,
S'accroit de bouche en bouche, et s'enfle de poison.
C'est moi, si l'on en croit votre cour téméraire,
C'est moi dont l'artifice a perdu votre frere;
C'est moi qui l'ai plongé dans la captivité,
Pour garder ma conquête avec impunité.
Vous dirai-je encor plus? une troupe effrénée,
Qui devrait souhaiter, bénir mon hyménée,
D'une voix mensongere insulte à nos amours:
Mon oreille a frémi de leurs affreux discours.
Je vois lancer sur vous des regards de colere:
On déteste le roi qu'on dut chérir en pere.
Pouvez-vous endurer tant d'horribles clameurs,
De menaces, de cris, et sur-tout tant de pleurs?
Pour la derniere fois écartez de ma vue
Ce spectacle odieux qui m'indigne et me tue.
Faut-il passer mes jours à gémir, à trembler?
Détournez ces fléaux unis pour m'accabler.
Il en est encor temps. Le Castillan rebelle,
Pour peu qu'il soit flatté, par orgueil est fidele.
Ah! si vous opposiez au glaive des Français
Le plus beau bouclier, l'amour de vos sujets!
En spectacle à l'Espagne, en butte à tant d'envie,
Je ne puis supporter l'horreur d'être haïe.
Je crains, en vous parlant, de réveiller en vous

L'affreuse impression d'un sentiment jaloux.
Je puis aller trop loin ; je m'emporte ; mais j'aime.
Consultez votre gloire, et jugez-vous vous-même.

DON PEDRE.

J'ai pesé chaque mot, et je prends mon parti.
(*à sa suite.*)
Déchaînez Transtamare, et qu'on l'amene ici.

LÉONORE.

Prenez garde, cher prince, arrêtez... sa présence
Peut vous porter encore à trop de violence.
Craignez.

DON PEDRE.

C'est trop de crainte ; et vous vous abusez.

LÉONORE.

J'en ressens, il est vrai... c'est vous qui la causez.

SCENE III.

DON PEDRE, LEONORE, TRANSTAMARE, SUITE.

DON PEDRE.

Approche, malheureux, dont la rage ennemie
Attaqua tant de fois mon honneur et ma vie.
Esclave des Français, qui t'es cru mon égal,
Audacieux amant, qui t'es cru mon rival,
Ton œil se baisse enfin, ta fierté me redoute ;
Tu mérites la mort, tu l'attends... mais écoute.
Tu connais cet usage en Espagne établi,
Qu'aucun roi de mon sang n'ose mettre en oubli :
A son couronnement, une nouvelle reine,
Opposant sa clémence à la justice humaine,
Peut sauver à son gré l'un de ces criminels
Que, pour être en exemple au reste des mortels,
L'équité vengeresse au supplice abandonne :
Voici ta reine enfin.

TRANSTAMARE.

Léonore!

DON PEDRE.

Elle ordonne
Que, malgré tes forfaits, malgré toutes les lois,
Et malgré l'intérêt des peuples et des rois,
Ton monarque outragé daigne te laisser vivre:
J'y consens... Vous, soldats, soyez prêts à le suivre.
Vous conduirez ses pas, dès ce même moment,
Jusqu'aux lieux destinés pour son bannissement.
Veillez toujours sur lui. mais sans lui faire outrage,
Sans me faire rougir de mon juste avantage.
Tout indigne qu'il est du sang dont il est né,
Ménagez de mon pere un reste infortuné...
En est-ce assez, madame? êtes-vous satisfaite?

LÉONORE.

Il faudra qu'à vos pieds ce fier sénat se jette.
Continuez, seigneur, à mêler hautement
Une sage clémence au juste châtiment.
Le sénat apprendra bientôt à vous connaître;
Il saura révérer, et même aimer un maître;
Vous le verrez tomber aux genoux de son roi.

TRANSTAMARE.

Léonore, on vous trompe; et le sénat et moi
Nous ne descendons point encore à ces bassesses.
Vous pouvez, d'un tyran ménageant les tendresses,
Céder à cet éclat si trompeur et si vain
D'un sceptre malheureux qui tombe de sa main.
Il peut, dans les débris d'un reste de puissance,
M'insulter un moment par sa fausse clémence,
Me bannir d'un palais qui peut-être aujourd'hui
Va se voir habité par d'autres que par lui.
Il a dû se hâter. Jouissez, infidele,
D'un moment de grandeur où le sort vous appelle.
Cet éclat vous aveugle; il passe, il vous conduit
Dans le fond de l'abyme où votre erreur vous suit

DON PEDRE.

Qu'on le remene; allez: qu'il parte, et qu'on le suive.

SCENE IV.

DON PEDRE, LEONORE, MONCADE, TRANSTAMARE, SUITE.

MONCADE.

Seigneur, en ce moment, Guesclin lui-même arrive.

LÉONORE.

O ciel!

TRANSTAMARE, *en se retournant vers don Pedre.*

Je suis vengé plutôt que tu ne crois:
Va, je ne compte plus don Pedre au rang des rois.
Frappe avant de tomber; verse le sang d'un frere;
Tu n'as que cet instant pour servir ta colere.
Ton heure approche, frappe: oses-tu?

DON PEDRE.

C'est en vain
Que tu cherches l'honneur de périr de ma main:
Tu n'en étais pas digne, et ton destin s'apprête;
C'est le glaive des lois que je tiens sur ta tête.
(*on emmene Transtamare.*) (*à Moncade.*)
Qu'on l'entraîne... Et Guesclin?

MONCADE.

Il est près des remparts
Le peuple impatient vole à ses étendards;
Il invoque Guesclin comme un dieu tutélaire.

LÉONORE.

Quoi! je vous implorais pour votre indigne frere!
Mes soins trop imprudents voulaient vous réunir!
Je devais vous prier, seigneur, de le punir.
Que faire, cher époux, dans ce péril extrême?

DON PEDRE.

Que faire? le braver, couronner ce que j'aime,

Marcher aux ennemis, et, dès ce même jour,
Au prix de tout mon sang mériter votre amour.

MONCADE.

Un chevalier français en ces murs le devance,
Et pour son général il demande audience...

DON PEDRE.

Cette offre me surprend, je ne puis le celer:
Quoi! lorsqu'il faut combattre, un Français veut parler!

MONCADE.

Il est ambassadeur et général d'armée.

DON PEDRE.

Si j'en crois tous les bruits dont l'Espagne est semée,
Il est plus fier qu'habile; et, dans cet entretien,
L'orgueil de ce Breton pourrait choquer le mien.
Je connais sa valeur, et j'en prends peu d'alarmes:
En Castille, avec lui, j'ai mesuré mes armes;
Il doit s'en souvenir: mais, puisqu'il veut me voir,
Je suis prêt en tout temps à le bien recevoir,
Soit au palais des rois, soit aux champs de la gloire.
(*à Léonore.*)
Enfin je vais chercher la mort ou la victoire:
Mais, avant le combat, hâtez-vous d'accepter
Le bandeau qu'après moi votre front doit porter.
Je pouvais, j'aurais dû, dans cette auguste fête,
De mon lâche ennemi vous présenter la tête;
Sur son corps tout sanglant recevoir votre main;
Mais je ne serai pas ce don Pedre inhumain,
Dont on croit pour jamais flétrir la renommée:
Et, du pied de l'autel, je vole à mon armée,
Montrer aux nations que j'ai su mériter
Ce trône et cette main qu'on m'ose disputer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

DON PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

Quoi! vous vous exposiez à ce nouveau danger?
Quoi! don Pedre, autrefois si prompt à se venger,
De ce grand ennemi n'a pas proscrit la tête?

DON PEDRE.

Léonore a parlé, ma vengeance s'arrête.
Elle n'a pas voulu qu'aux marches de l'autel
Notre hymen fût souillé du sang d'un criminel.
Sans elle, cher ami, j'aurais été barbare;
J'aurais de ma main même immolé Transtamare:
Je l'aurais dû... n'importe.

MENDOSE.

Et voilà ces Français,
Dont le premier exploit et le premier succès
Sont de vous enlever, par un sanglant outrage,
Ce prisonnier d'état qui vous servait d'otage!
Jugez de quel espoir le sénat est flatté;
Comme il est insolent avec sécurité;
Comme, au nom de Guesclin, sa voix impérieuse
Conduit d'un peuple vain la fongue impétueuse!
Tandis que Léonore a du bandeau royal
(Présent si digne d'elle, et peut-être fatal,)
Orné son front modeste où la vertu réside,
D'arrogants factieux une troupe perfide

Abjurait votre empire, et, presque sous vos yeux,
Elevait Transtamare au rang de vos aïeux.
A peine ce Guesclin touchait à nos rivages,
Tous les grands à l'envi, lui portant leurs hommages,
Accouraient dans son camp, le nommaient à grands cris
L'ange de la Castille envoyé de Paris.
Il commande, il s'érige un tribunal suprême,
Où lui seul va juger la Castille et vous-même.
Scipion fut moins fier et moins audacieux,
Quand il nous apporta ses aigles et ses dieux.
Mais ce qui me surprend, c'est qu'agissant en maître
Il prétende appaiser les troubles qu'il fait naître;
Qu'il vienne en ce palais, vous ayant insulté;
Et qu'armé contre vous il propose un traité.

DON PEDRE.

Il ne fait qu'obéir au roi qui me l'envoie.
L'orgueil de ce Guesclin se montre et se déploie,
Comme un ressort puissant avec art préparé
Qu'un maître industrieux fait mouvoir à son gré.
Dans l'Europe aujourd'hui tu sais comme on les nomme;
Charle a le nom de sage, et Guesclin de grand homme.
Et qui suis-je auprès d'eux, moi qui fus leur vainqueur?
Je pourrais des Français punir l'ambassadeur,
Qui, m'osant outrager, à ma foi se confie.
Plus d'un roi s'est vengé par une perfidie;
Et les succès heureux de ces grands coups d'état
Souvent à leurs auteurs ont donné quelque éclat:
Leurs flatteurs ont vanté cette infâme prudence.
Ami, je ne veux point d'une telle vengeance.
Dans mes emportements et dans mes passions,
Je respecte plus qu'eux les droits des nations.
J'ai déjà sur Guesclin ce premier avantage;
Et nous verrons bientôt s'il l'emporte en courage.

Un Francais peut me vaincre, et non m'humilier.
Je suis roi, cher ami ; mais je suis chevalier ;
Et si la politique est l'art que je méprise,
On rendra pour le moins justice à ma franchise.
Mais sur-tout Léonore est-elle en sûreté ?

MENDOSE.

Vous avez donné l'ordre, il est exécuté.
La garde castillane est rangée auprès d'elle,
Prête à fondre avec moi sur le parti rebelle ;
Aux portes du palais les Africains placés,
En défendent l'approche aux mutins dispersés ;
Vos soldats sont postés dans la ville sanglante ;
Toute l'armée enfin frémit, impatiente,
Demande le combat, brûle de vous venger
Du lâche Transtamare, et d'un fier étranger.

DON PEDRE.

Je n'ai point envoyé Transtamare au supplice...
Mon épée est plus noble, et m'en fera justice.
Sous les yeux de Guesclin je vais le prévenir :
Va, c'est dans les combats qu'il est beau de punir....
Je regrette, il est vrai, dans cette juste guerre,
Ce fameux Prince noir, ce dieu de l'Angleterre,
Ce vainqueur de deux rois, qui meurt, et qui gémit,
Après tant de combats, d'expirer dans son lit.
C'eût été pour ma gloire un moment plein de charmes,
De le revoir ici compagnon de mes armes.
Je pleure ce grand homme ; et don Pedre aujourd'hui,
Heureux ou malheureux, sera digne de lui...
Mais je vois s'avancer une foule étrangere,
Qui se joint, sous mes yeux, aux drapeaux de l'Ibere,
Et qui semble annoncer un ministre de paix :
C'est Guesclin qui s'avance au gré de mes souhaits.
Ami, près de ton roi prends la premiere place.
Voyons quelle est son offre et quelle est son audace.

SCENE II.

DON PEDRE *se place sur son trône*, MENDOSE *à côté de lui, avec quelques grands d'Espagne.* GUESCLIN, *après avoir salué le roi qui se leve, s'assied vis-à-vis de lui. Les gardes sont derriere le trône du roi, et des officiers français derriere la chaise de Guesclin.*

GUESCLIN.

Sire, avec sûreté je me présente à vous,
Au nom d'un roi puissant, de son honneur jaloux,
Qui d'un vaste royaume est aujourd'hui le pere,
Qui l'est de ses voisins, qui l'est de votre frere,
Et dont la généreuse et prudente équité
N'a fait verser de sang que par nécessité.
J'apporte, au nom de Charle, ou la paix ou la guerre.
Faut-il ensanglanter, faut-il calmer la terre?
C'est à vous de choisir: je viens prendre vos lois.

DON PEDRE.

Vous-même expliquez-vous, déterminez mon choix.
Mais dans votre conduite on pourrait méconnaître
Cette rare équité de votre auguste maître,
Qui, sans m'en avertir, dévastant mes états,
Me demande la paix par vingt mille soldats.
Sont-ce là les traités qu'à Vincenne on prépare?...
(*il se leve, Guesclin se leve aussi.*)
De quel droit osez-vous m'enlever Transtamare?

GUESCLIN.

Du droit que vous aviez de le charger de fers.
Vous l'avez opprimé, seigneur, et je le sers.

DON PEDRE.

De tous nos différents vous êtes donc l'arbitre?

GUESCLIN.

Mon roi l'est.

DON PEDRE.

Je voudrais qu'il méritât ce titre;
Mais vous, qui vous fait juge entre mon peuple et moi?

GUESCLIN.

Je vous l'ai déja dit: votre allié, mon roi,
Que votre pere Alfonse, en fermant la paupiere,
Chargea d'exécuter sa volonté derniere;
Le vainqueur des Anglais, sur le trône affermi;
Et quand vous le voudrez, en un mot, votre ami.

DON PEDRE.

De l'amitié des rois l'univers se défie;
Elle est souvent perfide, elle est souvent trahie.
Mais quel prix y met-il?

GUESCLIN.

La justice, seigneur.

DON PEDRE.

Ces grands mots consacrés de justice, d'honneur,
Ont des sens différents qu'on a peine à comprendre.

GUESCLIN.

J'en serai l'interprete, et vous allez m'entendre.
Rendez à votre frere, injustement proscrit,
Léonore et les biens qu'un pere lui promit,
Tous ses droits reconnus d'un sénat toujours juste,
Dans Rome confirmés par un pouvoir auguste;
Des états castillans n'usurpez point les droits;
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux lois:
C'est là ce qu'à ma cour on déclare équitable;
Et Charle est à ce prix votre ami véritable.

DON PEDRE.

Instruit de ses desseins, et non pas effrayé,
Je préfere sa haine à sa fausse amitié.
S'il feint de protéger l'enfant de l'adultere,
Le rebelle insolent qu'il appelle mon frere,
Je sais qu'il n'a donné ces secours dangereux
Que pour mieux s'agrandir en nous perdant tous deux.

Divisez pour régner, voilà sa politique :
Mais il en est une autre où don Pedre s'applique ;
C'est de vaincre ; et Guesclin ne doit pas l'ignorer.
Agent de Transtamare, osez-vous déclarer
Que vous lui destinez la main de Léonore ?...
Léonore est ma femme... Apprenez plus encore :
Sachez que votre roi, qui semble m'accabler,
Des secrets de mon lit ne doit point se mêler ;
Que de l'hymen des rois Rome n'est point le juge.
Je demeure surpris que, pour dernier refuge,
Au tribunal de Rome on ose en appeler,
Et qu'un guerrier français s'abaisse à m'en parler.
Oubliez-vous, monsieur, qu'on vous a vu vous-même,
Vous, qui me vantez Rome, et son pouvoir suprême,
Extorquer ses tributs, rançonner ses états,
Et forcer son pontife à payer vos soldats.

GUESCLIN.

On dit qu'en tous les temps ma cour a su connaître
Et séparer les droits du monarque et du prêtre :
Mais, peu fait pour toucher ces ressorts délicats,
Je combats pour mon prince, et je ne l'instruis pas.
Qu'on ait lancé sur vous ce qu'on nomme anathême,
Que l'épouse d'un frere ou vous craigne ou vous aime,
Je n'examine point ces intrigues des cours,
Ces abus des autels, encor moins vos amours.
Vous ne voyez en moi qu'un organe fidele
D'un roi l'ami de Rome, et qui s'arme pour elle.
On va verser le sang, et l'on peut l'épargner :
Fléchissez, croyez-moi, si vous voulez régner.

DON PEDRE.

J'entends ; vous exigez ma prompte déférence
A ces rescrits de Rome émanés de la France.
Charle adore à genoux ces étonnants décrets,
Ou les foule à ses pieds, suivant ses intérêts ;
L'orgueil me les apporte au nom de l'artifice !
Vous m'offrez un pardon, pourvu que j'obéisse !

Ecoutez... Si j'allais, du même zele épris,
Envoyer une armée aux remparts de Paris;
Si l'un de mes soldats disait à votre maître:
« Sire, cédez le trône où Dieu vous a fait naître,
« Cédez le digne objet pour qui seul vous vivez;
« Et de tous ces trésors à vos mains enlevés
« Enrichissez un traître, un fils d'une étrangere,
« Indigne de la France, indigne de son pere;
« Gardez-vous de donner vos ordres absolus
« Pour former des soldats, pour lever des tributs;
« Attendez humblement qu'un pontife l'ordonne;
« Remettez au sénat les droits de la couronne;
« Et don Pedre à ce prix veut bien vous protéger...»
Votre maître, à ce point se sentant outrager,
Pourrait-il écouter sans un peu de colere
Ce discours insultant d'un soldat téméraire?

GUESCLIN.

Je veux bien avouer que votre ambassadeur
S'expliquerait fort mal avec tant de hauteur:
Rien ne justifierait l'orgueil et l'imprudence
De donner des leçons et des lois à la France.
Charle s'en tient, seigneur, à la foi des traités.
Songez aux derniers mots par Alfonse dictés;
Ils ont rendu mon roi le tuteur et le pere
De celui que don Pedre eût dû traiter en frere.

DON PEDRE.

Le tuteur d'un rebelle! ah, noble chevalier!
Qu'il vous coûte en secret de le justifier!
J'en appelle à vous-même, à l'honneur, à la gloire.
Votre prince est-il juste?

GUESCLIN.

Un sujet doit le croire.
Je suis son général, et le sers contre tous,
Comme je servirais si j'étais né sous vous.
Je vous ai déclaré les arrêts qu'il prononce;
Je n'y veux rien changer, et j'attends la réponse;

Donnez-la sans réserve : il faut vous consulter.
Je viens pour vous combattre, et non pour disputer.
Vous m'appelez soldat ; et je le suis sans doute.
Ce n'est plus qu'en soldat que Guesclin vous écoute.
Cédez, ou prononcez votre dernier refus.

DON PEDRE.

Vous l'aviez dû prévoir ; et vous n'en doutez plus :
Je vous refuse tout, excepté mon estime.
Je considere en vous le guerrier magnanime,
Qui combat pour son roi par zele et par honneur ;
Mais je ne puis en vous souffrir l'ambassadeur.
Portez à vos Français les ordres despotiques
De ce roi renommé parmi les politiques,
Qui, du fond de Vincenne, à l'abri des dangers,
Seme en paix la discorde entre les étrangers.
Sa sourde ambition, qu'on appelle prudence,
Croit sur mon infortune établir sa puissance.
Il viole chez moi les droits des souverains,
Qu'il a dans ses états soutenus par vos mains.
Pour vous, noble instrument de sa froide injustice,
Vous, dont il acheta le sang et le service,
Vous, chevalier breton, qui m'osez présenter
Un combat généreux qu'il n'oserait tenter,
Votre valeur me plaît, quoique très indiscrete ;
Mais ressouvenez-vous des champs de Navarette.

GUESCLIN.

Sire, le prince anglais, je ne puis le nier,
Vainquit à Navarette, et m'y fit prisonnier :
Je ne l'oublierai point. Une telle infortune
A de meilleurs guerriers en tout temps fut commune ;
Et je ne viens ici que pour la réparer.

DON PEDRE.

Dans les champs de l'honneur hâtez-vous donc
d'entrer.
Toujours prêt, comme vous, d'en ouvrir la barriere,
Et de recommencer cette noble carriere,

Je vous donne le choix et des lieux et du temps;
La route a dû lasser vos braves combattants.
En quel jour, en quel lieu voulez-vous la bataille? (1)

GUESCLIN.

Dès ce moment, seigneur, et sous cette muraille.
A vous voir d'assez près j'ai su les préparer:
Et cet honneur si grand ne peut se différer.

DON PEDRE.

Marchons, et laissons là ces disputes frivoles;
Venez revoir encor les lances espagnoles.
Mais, jusqu'à ce moment de nous deux souhaité,
Usez ici des droits de l'hospitalité...
Cher Mendose, ayez soin qu'une de vos escortes
Le guide avec honneur au-delà de nos portes.
(*à Guesclin.*)
Acceptez mon épée.

GUESCLIN.

Une telle faveur
Est pour un chevalier le comble de l'honneur.
Plût au ciel que je pusse avec quelque justice,
Sire, ne la tirer que pour votre service!

---

(1) C'était encore l'usage en ce temps-là. Le dernier exemple qu'on en connaisse fut celui de la bataille d'Azincourt, où les généraux français envoyerent demander le jour et le lieu au roi d'Angleterre. Cet usage venait des peuples du Nord; il y était très ancien. Bijorix, roi ou général des Cimbres, demanda le jour et le lieu de la bataille à Marius, qui, craignant qu'un refus ne parût aux barbares une marque de timidité, et n'augmentât leur courage, lui assigna le surlendemain, et la plaine de Verceil.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

LEONORE, ELVIRE.

LÉONORE.

Succombera-je enfin sous tant de coups du sort ?
Une mere à mes yeux dans les bras de la mort...
Un époux que j'adore, et que sa destinée
Fait voler aux combats du lit de l'hyménée...
Un peuple gémissant, dont les cris insensés
M'imputent tous les maux sur l'Espagne amassés...
De Transtamare enfin la détestable audace,
Dont le fer me poursuit, dont l'amour me menace...
Ai-je une ame assez forte, un cœur assez altier,
Pour contempler mes maux, et pour les défier?
Avant que l'infortune accablât ma jeunesse,
Je ne me connaissais qu'en sentant ma faiblesse.
Peut-être qu'éprouvé par la calamité
Mon esprit s'affermit contre l'adversité.
Il me semble du moins, au fort de cet orage,
Que plus j'aime don Pedre, et plus j'ai de courage.

ELVIRE.

Notre sexe, madame, en montre quelquefois
Plus que ces chevaliers vantés par leurs exploits.
Sur-tout l'amour en donne, et d'une ame timide
Ce maître impérieux fait une ame intrépide :
Il développe en nous d'étonnantes vertus
Dont les germes cachés nous étaient inconnus.

L'amour éleve l'ame; et, faibles que nous sommes,
Nous avons su donner des exemples aux hommes.

LÉONORE.

Ah! je me trompe, Elvire; un noir abattement
A cette fermeté succede à tout moment...
Don Pedre! cher époux! que n'ai-je pu te suivre,
Et tomber avec toi si tu cesses de vivre!

ELVIRE.

A vaincre Transtamare il est accoutumé:
Que votre cœur sensible, un moment alarmé,
Reprenne son courage et sa mâle assurance.

LÉONORE.

Oui, don Pedre, il est vrai, me rend mon espérance.
Mais Guesclin!

ELVIRE.

Vous pourriez redouter sa valeur!

LÉONORE.

Je brave Transtamare, et crains son protecteur.
Si don Pedre est vaincu, sa mort est assurée.
Je le connais trop bien: sa main désespérée
Cherchera, je le vois, la mort de rang en rang,
Déchirera son sein, s'entr'ouvrira le flanc,
Plutôt que de tomber dans les mains d'un rebelle.

ELVIRE.

Détournez loin de vous cette image cruelle.
Reine, le ciel est juste; il ne donnera pas
Cet exemple exécrable à tous les potentats,
Qu'un traître, un révolté, l'enfant de l'adultere,
Opprime impunément son monarque et son frere.

LÉONORE.

Quoique le ciel soit juste, il permet bien souvent
Que l'iniquité regne, et marche en triomphant;
Et si, pour nous venger, Elvire, il ne nous reste
Que le recours du faible au jugement céleste,
Et l'espoir incertain qu'enfin dans l'avenir,
Quand nous ne serons plus, le ciel saura punir,

Cet avenir caché, si loin de notre vue,
Nous console bien peu quand le présent nous tue.
Pardonne, je m'égare; et le trouble et l'effroi,
Plus forts que la raison, m'entraînent malgré moi.
Tu vois avec pitié ce passage rapide
De l'excès du conrage au désespoir timide.
Telle est donc la natnre!... Il me faut donc lutter
Contre tous ses assants!... et je veux l'emporter!
N'entends-tu pas de loin la trompette guerriere,
Les cris des malhenreux roulants dans la ponssiere,
Des peuples, des soldats, les confuses clamenrs,
Et les chants d'alégresse et les cris des vainqueurs?...
Le tumulte redouble, et l'on me laisse, Elvire...
Je ne me soutiens plns... On vient à moi... j'expire.

ELVIRE.

C'est Mendose; c'est lui, c'est l'ami de son roi:
Il paraît consterné.

SCENE II.

LEONORE, MENDOSE, ELVIRE.

MENDOSE.

Fiez-vous à ma foi,
Venez, reine, cédez à nos destins contraires;
Fnyez, s'il en est temps, du palais de vos peres:
Il doit vous faire horreur.

LÉONORE.

Ah! c'en est fait enfin!
Transtamare est vainqueur!

MENDOSE.

Non; c'est le seul Guesclin;
C'est Guesclin, dont le bras et le pnissant génie
Ont soumis la Castille à la France ennemie.
Henri de Transtamare, indigne d'être heurenx,
Ne fait qu'en abuser... et par un crime affreux...

LÉONORE.

Quel crime? ah! juste dieu!

(*elle tombe dans son fauteuil.*)

MENDOSE.

Si l'excès du courage
Suffisait dans les camps pour donner l'avantage,
Le roi, n'en doutez point, aurait vu sous ses pieds
Ses vainqueurs dans la poudre expirer foudroyés.
Mais il a négligé ce grand art de la guerre,
Que le héros français apprit de l'Angleterre.
Guesclin avec le temps s'est formé dans cet art
Qui conduit la valeur, et commande au hasard.
Don Pedre était guerrier, et Guesclin capitaine.
Hélas! dispensez-moi, trop malheureuse reine,
Du récit douloureux d'un combat inégal,
Dont le triste succès, à nos neveux fatal,
Faisant passer le sceptre en une autre famille,
A changé pour jamais le sort de la Castille.
Par sa valeur trompé, don Pedre s'est perdu;
Sous son coursier mourant ce héros abattu
A bientôt du roi Jean subi la destinée.
Il tombe, on le saisit.

LÉONORE.

Exécrable journée!
Tu n'es pas à ton comble? il vit du moins?

(*en se relevant.*)

MENDOSE.

Hélas!
Le généreux Guesclin le reçoit dans ses bras,
Il étanche son sang, il le plaint, le console,
Le sert avec respect, engage sa parole
Qu'il sera des vainqueurs en tout temps honoré
Comme un prince absolu de sa cour entouré.
Alors il le présente à l'heureux Transtamare...
Dieu vengeur! qui l'eût cru?... le lâche, le barbare,
Ivre de son bonheur, aveugle en son courroux,

A tiré son poignard, a frappé votre époux ;
Il foule aux pieds ce corps étendu sur le sable...
Fuyez, dis-je, évitez l'aspect épouvantable
De ce lâche ennemi, né pour vous opprimer,
De ce monstre assassin qui vous osait aimer.

LÉONORE.

Moi fuir !... et dans quels lieux ?... O cher et saint asyle,
Où je devais mourir oubliée et tranquille,
Recevras-tu ma cendre ?

MENDOSE.

On peut à vos vainqueurs
Dérober leur victime, et leur cacher vos pleurs.
Tout blessé que je suis, le courage et le zele
Donnent à la faiblesse une force nouvelle.

LÉONORE.

C'en est trop... Cher Mendose... ayez soin de vos jours.

MENDOSE.

Le temps presse, acceptez mes fideles secours ;
Regagnons vos états, ces biens de vos ancêtres.

LÉONORE.

Moi des biens, des états !... je n'ai plus que des maîtres...
Mene-moi chez ma mere, au fond de ce palais,
Que j'expire avec elle, et que je meure en paix...
Ah, don Pedre !...

(*elle retombe.*)

SCENE III.

LEONORE, MENDOSE, TRANSTAMARE, ELVIRE, SUITE.

TRANSTAMARE.

Arrêtez. Qu'on garde l'infidele,
Qu'on arrête Mendose, et qu'on veille autour d'elle...
Madame, c'est ici que je viens rappeler
Des serments qu'un tyran vous a fait violer.

Vous n'êtes plus soumise au joug honteux d'un traître,
Qui, perfide envers moi, vous obligeait à l'être.
J'ajoute la Castille à tant d'autres états
Envahis par don Pedre, et gagnés par mon bras :
Le diadême et vous, vous êtes ma conquête.
Vainqueur de mon tyran, ma main est toujours prête
A mettre à vos genoux trois sceptres réunis,
Qu'aujourd'hui la valeur et le sort m'ont remis.
Rome me les donnait par ses décrets augustes,
Que le succès confirme et rend encor plus justes.
J'ai pour moi le sénat, le pontife, les grands,
Le jugement de Dieu qui punit les tyrans...
C'est lui qui me conduit au trône de Castille ;
C'est lui qui de nos rois met en mes mains la fille,
Qui rend à Léonore un légitime époux,
Et qui sanctifiera les droits que j'ai sur vous.
J'ai honte, en ce moment, de vous aimer encore :
Mais, puisqu'un ennemi m'enleva Léonore,
Je reprends tous mes droits que vous avez trahis.
Lorsque j'ai combattu, vous en étiez le prix.
Vous avez tant changé dans ce jour mémorable,
Qu'un changement de plus ne vous rend point coupable.
Partagez ma fortune, ou servez sous mes lois.

LÉONORE, *se soulevant sur le siege où elle est penchée.*

Entre ces deux partis il est un autre choix
Qui demande peut-être un peu plus de courage...
Il pourrait effrayer et mon sexe et mon âge...
Il est coupable... affreux... mais vous m'y réduisez...
Le voici.

(*elle se tue.*)

SCENE IV.

LEONORE, *renversée dans un fauteuil;* ELVIRE, *la soutenant;* TRANSTAMARE, *et* ALMEDE, *auprès d'elle;* GUESCLIN, *et la* SUITE, *au fond du théâtre.*

GUESCLIN, *entrant au moment où Léonore parlait.*

Ciel! mes yeux seraient-ils abusés?
Don Pedre assassiné! Léonore expirante!

TRANSTAMARE, *courant à Léonore.*

Tu meurs!... ô jour sanglant d'horreur et d'épouvante!

LÉONORE.

Laisse-moi, malheureux! que t'importent mes jours?
Va, je hais ta pitié, j'abhorre ton secours...
(*elle fait effort pour prononcer ces deux vers-ci.*)
A ta seule clémence, ô Dieu! je m'abandonne!
Pardonne-moi ma mort; c'est lui qui me la donne.

TRANSTAMARE.

Où suis-je? et qu'ai-je fait?

GUESCLIN.

Deux crimes, que le ciel
Aurait dû prévenir d'un supplice éternel...
Enfin vous régnerez, barbare que vous êtes,
Vous jouirez en paix des horreurs que vous faites;
Vous aurez des flatteurs à vous plaire assidus,
Des suppôts du mensonge à vos ordres vendus,
Qui tous, dissimulant une action si noire,
Se déshonoreront pour sauver votre gloire:
Moi, qui n'ai jamais su ni feindre ni plier,
Je vous dégrade ici du rang de chevalier:
Vous en êtes indigne; et ce coup détestable
Envers l'honneur et moi vous a fait trop coupable.
Tyran, songez-vous bien qu'un frere infortuné,

Assassiné par vous, vous avait pardonné?
Je retourne à Paris faire rougir mon maître
Qui vous a protégé, ne pouvant vous connaître;
Et je vous punirais, si j'osais prévenir
Les ordres de mon roi qu'il me faut obtenir,
Si je pouvais agir par ma propre conduite,
Si je livrais mon cœur au courroux qui l'irrite.
Puisse Dieu, par pitié pour vos tristes sujets,
Vous donner des remords égaux à vos forfaits!
Puissiez-vous expier le sang de votre frere!
Mais, puisque vous régnez, mon cœur en désespere.

TRANSTAMARE.

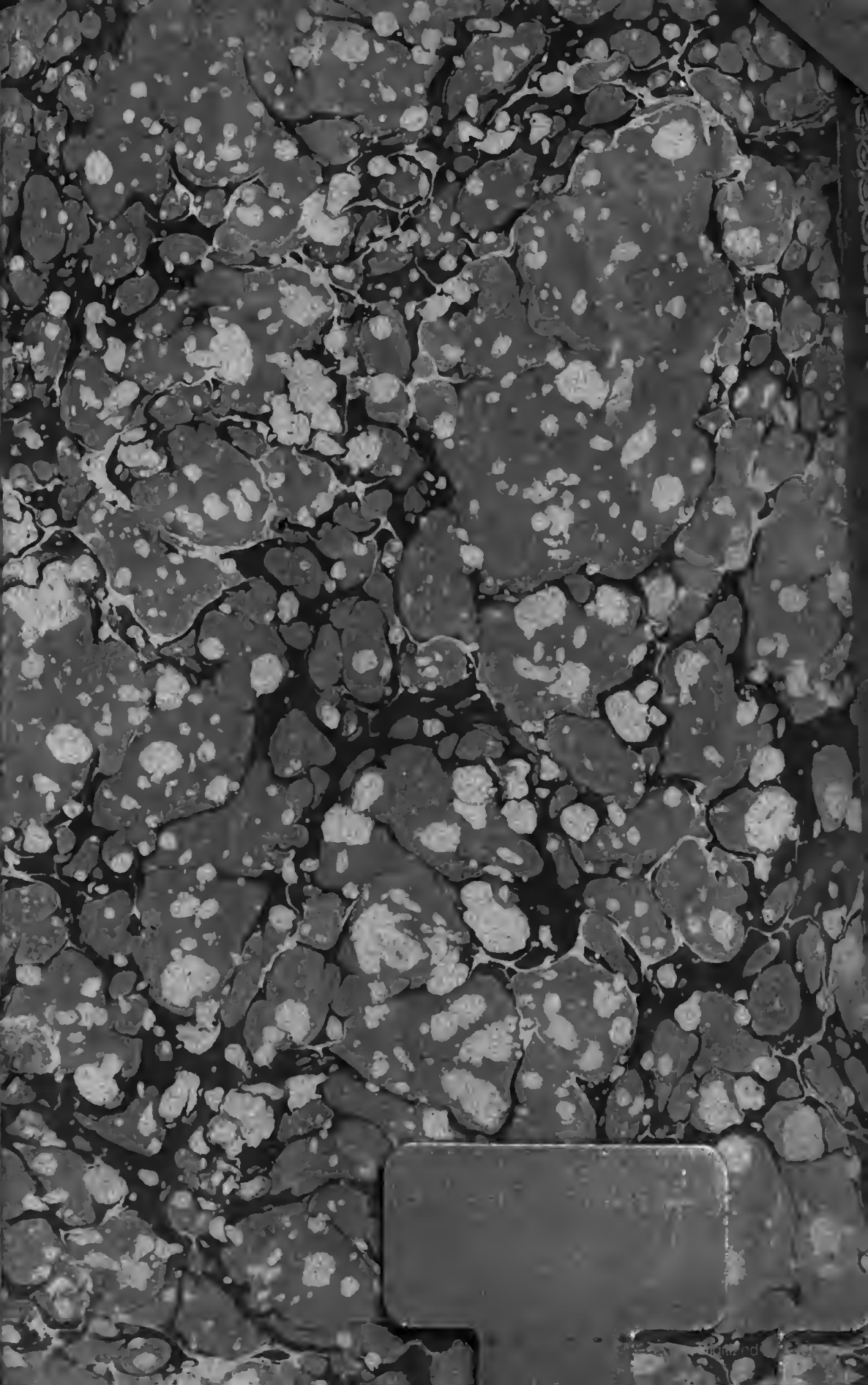
Je m'en dis encor plus... Au crime abandonné...
Léonore, et mon frere, et Dieu, m'ont condamné.

FIN DE DON PEDRE.

TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS LE ONZIEME VOLUME.

Sophonisbe, tragédie. Page 5
Epître dédicatoire à M. le duc de la Valliere. 6
Les Lois de Minos, tragédie. 63
Epître dédicatoire à M. le duc de Richelieu. 65
Notes sur les lois de Minos. 129
Les Pélopides, ou Atrée et Thyeste, tragédie. 149
Avertissement. 150
Fragment d'une lettre. 151
Don Pedre, tragédie. 203
Epître dédicatoire à M. d'Alembert. 204
Discours historique et critique sur la tragédie de Don Pedre. 215
Fragment d'un discours historique et critique sur Don Pedre. 224

FIN DU ONZIEME VOLUME.

Bibliothèque Nationale
Fonds Palatino
Nepon
584[illegible]0